Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/uneenfanceproven00mari

In compliance with current copyright law, Digital Solutions produced this replacement volume on paper that meets ANSI standard Z39.48-1992 (R2009) and IS09706. Preservation facsimile printing and binding by HF Group.

North Manchester, Indiana

www.hfgroup.com

2014

HFGROUP

DIGITALSOLUTIONS

MARIE GASQUET

Une enfance provençale

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, Paris

Douzième mille

AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.

C. 1

Une enfance provençale

Il a été tiré de cet ouvrage :
quinze exemplaires sur papier vergé pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 15.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

UNE FILLE DE SAINT FRANÇOIS, roman. Préface de Claude Farrère.
LE MÉTIER DE PÉNÉLOPE, roman.
TANTE LA CAPUCINE, roman.

Pour paraître prochainement :

UN ADOLESCENT.
LE DAUPHIN DES BURLE.
LE CATÉCHISME DE NAÏS.
LA VIE REBELLE.
LE GAI SAVOIR.

MARIE GASQUET

Une enfance provençale

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

HV2345
G
cop 1

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays,
Copyright 1926
by Ernest Flammarion.

A MADAME CHAUMERY DE SORVAL

Une enfance provençale

I

O douceur de vivre !

C'est dans la plus abondante et la plus lumineuse petite ville de Provence que j'ai passé les calmes années de mon adolescence. A travers le soleil, les fleurs, les cyprès, par les routes blanches, les jours venaient à moi sans effort, et je n'avais qu'à respirer pour sentir la beauté du ciel.

Un village est une chose simple mais complète et qui, mieux qu'une ville, donne le goût du bonheur et le sentiment de l'unité. Saint-Remy, lui, est le type achevé de ces bourgades provençales qui se rattachent au passé par les racines, dirait-on, de tous leurs vieux arbres et les sources jamais taries de leurs respectables fontaines.

D'anciens hôtels, ouvragés comme des châsses,

y parlent de Nostradamus et de la Renaissance, et le vent qui souffle des Alpilles, ayant caressé les Antiques (1), y apporte comme un parfum romain de force et de sérénité. Avec ses monuments que dore la lumière, ses maisons dont la vie déborde jusqu'au milieu des rues ; avec son fin clocher, ses vergers, ses carrières et ses riches jardins, Saint-Remy, gardé par le Lion d'Arles, contemple, du pied des collines, la plaine qui roule vers Avignon et où, village homérique, parmi les blés Maillane (2) luit au soleil.

C'est bien là, dans ces quelques lieues de terre parfumée, que bat le meilleur du cœur provençal. Tout le monde y est un peu poète ; le paysan, derrière sa charrue, sème les rimes avec le grain et trouve dans sa gerbe une chanson de plus...

La maison de mon enfance ouvrait les deux battants de sa porte massive sur le boulevard circulaire qui a remplacé les remparts. Je ne me suis jamais beaucoup souciée de ses lourdes ferrures, de sa peinture verte, ni des cinq marches qu'il fallait descendre pour rejoindre les ormes qui gardaient le seuil. La maison, c'était l'autre façade, la façade sur le jardin, qui me la signifiait tout entière. Qu'elle avait l'air heureuse et bonne sous son long toit à la génoise qui festonnait le

(1) Monuments romains d'une admirable conservation situés à 1 kilomètre de la ville.

(2) Village où Mistral est né et a écrit toute son œuvre.

ciel ! De toutes ses fenêtres elle riait à la campagne. Un vieux jasmin habillait les gouttières, et, les jours de mistral, s'empêtrait dans les rideaux de blanche mousseline qui bouffaient de tous les côtés. D'énormes platanes, jamais taillés, ombrageaient la cour, et, par-delà le puits et la murette, les champs étalaient leurs richesses jusqu'au pied des Alpilles dont la frise ferma d'un inoubliable dessin mon premier horizon.

La grande salle — mon doux royaume — avait quatre murailles roses, découpées en rond par la voûte. Les arêtes descendaient aux angles, jusqu'à portée de ma petite main et se perdaient dans des chapiteaux que contournait un filet brun.

Deux fenêtres généreuses mettaient le jardin dans la salle où tournaient tout le jour leurs carrés de soleil. Les embrasures très profondes m'étaient deux petites maisons entières. Aller de l'une à l'autre signifiait, d'heure en heure, une étape de mon travail. Marjolaine, ma poupée blonde, mon tableau noir, mes pelotons de laine, mes premiers livres, y voisinaient dans cette complexe et mystérieuse intimité des choses qui ne sauraient exister l'une sans l'autre.

C'est là que Mistral (1) m'apportait des cigales et m'enseigna à les faire chanter en grattant leurs

(1) Les souvenirs littéraires de Mme Marie Gasquet font l'objet d'un autre volume : *Le Gai Savoir*, actuellement en préparation. (Note de l'éditeur.)

mirau (1) ; là qu'Aubanel crevait pour moi des poches pleines de pralines ; que Paul Arène — le cher ami ! — bougonnait des semaines, exaspéré par la taille de guêpe de ma poupée de son ; là que Daudet m'apporta des jujubes, que Mounet-Sully me dit une fable ; là que tous les amis de mon père, illustres ou charmants, que tous les visages choisis par ma mère ont inscrit leur sourire dans ma neuve mémoire.

A la même place — la même — s'est posé mon premier alphabet et l'exemplaire de *Calendal*, dont la dédicace me fit si royalement fière. Le cierge de ma première communion, ma mère l'alluma à la lampe qui vit mes fiançailles.

Les calmes mains du jour, dans cet étroit espace, renouvelaient les choses, amenaient la caresse sérieuse de l'univers, et, prudemment, me découvraient le doux visage de la vie.

Mon père, homme de tradition, enivré de sa Provence, lui prodiguait les plus authentiques richesses de la culture et de l'intelligence. De bonne heure il m'apprit à la célébrer dans sa langue ; et d'aussi loin que je me souvienne, j'ai été fière d'être comprise des *gens de mas* (2) à qui je demandais le chemin. Car je faisais avec mon père d'interminables promenades. Nous

(1) Littéralement : miroirs. Membranes luisantes et sonores que les cigales mâles ont sous l'abdomen et dont le frottement produit le bruit appelé chant.

(2) Des fermes.

allions à la recherche de la Chèvre d'or ! cette chèvre que je voyais gravée en un bel ex-libris sur tous les volumes de la bibliothèque et que je sus plus tard être le capricieux symbole de l'âme même du pays. Ah ! chèvre mythique, et combien réelle ! comme Panurge à la recherche de la dive bouteille qui contient tout savoir, nous t'avons poursuivie à travers tous les vallons et par toutes les routes du terroir ! Tu étais l'occasion de contes merveilleux ou de pensées agrestes ; et je me souviendrai toujours de ce lent crépuscule où, tandis que mon père me chantait *La Countesso* (1), je t'ai tenue un moment rebelle entre mes bras...

Tout, dans ces courses, était pour moi prétexte à rêverie. Je revois mon père, si grand à mes côtés, avec ses yeux noirs, sa barbe déjà blanche, qui marchait en me tenant la main. Nous nous arrêtions pour contempler un coin de paysage, un troupeau de lueurs, le vent d'argent qui rebroussait les oliviers, un pan de mur, un profil de rocher, parfois plus simplement une humble pétrification.

— Vois-tu, petite, — me disait mon père, — aimer n'est pas chose vague. J'adore mes Alpilles et j'ai entrepris de mettre dans ma tendresse pour elles une intimité minutieuse. Leur formation géologique, leur flore, leur faune, ont un

(1) Admirable poème de Mistral qui, sous une forme allégorique, chante la détresse et les revendications de la langue provençale.

charme que je sens chaque jour davantage. Ce fossile que tu dédaignes évoque pour moi, — et tu le comprendras plus tard, — tout un passé aussi beau que le ciel d'aujourd'hui...

Et si, au milieu des vignes de Saint-Étienne-du-Grès, nous frôlions *la Mourgo* (1) agenouillée parmi les ceps, mon père évoquait pour moi la babillarde épopée de *Nerto*.

O belles promenades sur les routes sonores d'hiver, par les chemins d'abeilles du printemps, mon souvenir vous refait toutes aujourd'hui au doux soleil de ma mélancolie...

De toutes ces conversations il ne restait en moi, à cette époque, qu'un sentiment un peu confus, comme une passion du mystère, et de chatoyants détails très exacts. Mais le fond de mes paysages intérieurs, grâce à ces longs récits, était toujours le même. Des fleurs vivaces et familières brodaient la trame du filial amour qui se tissait au fond de moi pour ma terre latine ; et si je ne craignais d'employer un mot bien gros et bien sec pour des choses que je revois si vivantes et si candides, je dirais que c'était là, en somme, du félibrige en acte. Oui, c'est bien ainsi qu'avec ses rites multipliés, la tradition s'est tendrement emparée de mon âme et m'a liée à elle par les pieuses et puissantes guirlandes que sont dans une âme de jeune fille les enthousiasmes et les premiers présents de la Beauté.

(1) La religieuse. Fruste statue qui a inspiré à Mistral le poème de *Nerto*.

Ma mère, fille d'un Normand marié dans la Creuse, avait grandi sur cette terre qu'il faut reconquérir chaque jour et qui ne se donne pas, comme la nôtre, dans une sorte d'abandon lyrique ou voluptueux. Orpheline de très bonne heure, ce fut parmi les rigueurs d'une ruine tout aggravée de décorum, qu'elle devint l'être exceptionnel qu'aucun de ceux qui l'approchèrent n'a jamais oublié.

Énergique, belle, savante, merveilleusement grave et distinguée, elle vint en Provence pour durement gagner sa vie..., et le ciel permit qu'adorée par mon père, elle teintât près de lui d'une nuance d'ardeur ensoleillée ses pures facultés logiques, sa volonté raisonnée et presque têtue, son intérieure raideur vis-à-vis d'elle-même, que dissimulait pour les autres une politesse toujours souriante et cette fraternité d'âme aisée qui est la forme excellente de la charité.

Son cœur avait enclos tout le rythme de son âpre pays ; elle en avait gardé le sentiment des froides tempêtes, comme aussi les soudaines floraisons sous la neige.

Par elle, ma notion du félibrige s'est instinctivement d'abord, puis consciemment élargie. En la voyant saluer d'un rapide regard de reconnaissance la neige qui tombe rarement ici, en la voyant les yeux humides si quelque pauvre vielleur mangeait son pain sous les arbres de la cour, en l'entendant parler d' « Ailleurs », je sentais qu'une autre terre existait que l'on pou-

vait aimer, comme moi ma Provence, et qui était une mère à ses fils. Je recevais la sensation que les choses de la vie diffèrent suivant les pays qui les voient, mais que ces diversités, ces nuances, se fondent dans le même amour supérieur. C'est ainsi, enrichi de filiale expérience, que grandit avec moi le sentiment de la Patrie.

En voyant une carte de France, je pressentais, j'imaginais, la vie d'une Bretagne au bord de l'Océan, d'une Gascogne landaise, d'une région montagneuse ou d'une vaste étendue de plaines ; et que tout cela, que coloraient des teintes plates sur le papier, avait une existence réelle, une vie multiple, une âme frémissante, et s'appelait d'un nom pour lequel les hommes allaient jusqu'à tout perdre, jusqu'à mourir.

O forces de la race, vous pénétriez en moi. Dans mon sang s'unissait la foi de deux provinces sœurs, et dans mon cœur l'amour de ma Provence s'élargissait par la compréhension des autres cieux où flotte, dans l'âme des enfants songeurs, l'image soudain agrandie de la petite patrie.

Tandis que mon père, puisant sa morale aux usages traditionnels, voyait la suite des jours sous l'angle calme de ce qu'il est séant d'offrir aux autres et à soi de paisible sécurité, ma mère m'enseignait :

— Nous avons un devoir difficile, celui de nous connaître assez pour nous adapter à la vie.

Sois sûre qu'elle ne te décevra pas si tu ordonnes tes sentiments avant de les vivre. Réduis le plus possible la part du hasard. Chaque chose ne vaut que par l'effort qu'elle nous a coûté. Méfie-toi de toutes les facilités. L'atmosphère heureuse est la mort de l'activité, la volonté ne lui résiste guère.

Mon père, ironique un peu, s'écriait alors :

— Mais, grandes saintes Maries de la Mer ! où vas-tu chercher tant de risques ? La vie est une chose tranquille ! En tout cas, j'aime mieux fumer ma pipe en attendant d'hypothétiques défaites que de sécher à les prévoir !

Souriante, de sa voix égale, où sonnait l'écho d'un autre terroir, ma mère poursuivait :

— Si comme moi, poète, tu avais passé des hivers cloîtré par une neige inexorable — cette neige dont j'ai pourtant la nostalgie parfois, — peut-être eusses-tu compris que cet isolement nous fait une vie intérieure plus intense... O veillées de la Creuse au fond des étables chaudes ! Les vents font rage, il y a des loups dans la campagne, on taille des sabots devant l'âtre ; on songe, on peine ; les hommes, les maris, sont absents ; ils sont maçons, quelque part, là-bas, dans ces grandes villes où l'on peut gagner quelque argent même par les grands froids.

» Toi, tu t'es fondu dans le doux panthéisme de ta race. Que te fait la lutte ? L'amour de ta terre est optimiste... Je t'envie peut-être plus que je ne t'admire. Ici, vous cultivez des fleurs ! Mais songe donc à cela ! Vos paysans cultivent

des fleurs ! Ma terre, à moi, se livre peu, elle est âpre, maigre, exigeante. Tous vos *mas* sont accueillants et semblent sourire ; vraiment, ils ont un bon sourire avec leurs façades vives, leurs pots de fleurs à leurs fenêtres gaies ! Ils s'ouvrent bonnement à la lumière. Nous, nos maisons accroupies, timides, avec leurs toits aigus, prévoient la neige en plein été. Elles sont faites pour se défier, nous défendre. Je jouis avec toi de cette séduisante Provence, mais ma montagne, mes étangs, mes seigles, mon verglas, sont toujours vivants au fond de mon cœur ; je suis sortie d'eux pour venir vers toi. Et ton pays, serais-je digne de l'aimer, si pour le comprendre je reniais le mien ?

» Et je voudrais, dans l'âme de cette enfant — ajoutait-elle en passant la main dans mes cheveux d'un geste à la fois caressant et autoritaire, — dans l'âme de cette enfant, je voudrais mettre un peu de ma ferveur pour qu'elle aussi comprenne nos deux terres afin de les mieux aimer.

Cette causerie, que je me rappelle entre tant d'autres, c'est sous de beaux platanes qu'elle avait lieu, autour d'une table servie en plein air, par un de ces augustes soirs d'été qui tombent lentement, à l'heure du travail accompli.

Dans ma pensée heureuse tout s'épousait; et les premiers rayons de lune qui glissaient à travers les arbres s'unirent dans mon cœur aux dernières lueurs du jour.

II

NANON

Nanon était la nourrice de mon père. Mariée jeune à un bourrelier qui fit bien ses affaires, elle habitait, sur la Place d'Armes, une boutique « conséquente » qui sentait la poix et le suif, où pendait aux solives ample réserve de harnais neufs. Les hauts *coulas* (1) pointus, en jaune cuir de vache, les colliers « à la lorraine » mariaient, le soir, leurs ombres et leurs orbes dans une vie dansante qu'étoilaient des clous de cuivre et des anneaux bien astiqués. De grandes vitrines contenaient pliés dans du papier de soie — du papier fou ! — les harnachements de la charrette de Pentecôte, toute cette verroterie, délicieusement absurde, dont on habillait les mulets une fois l'an pour les faire bénir.

Simon, le père nourricier, que j'appelais Papet, sec comme un coup de trique, aimant *l'aigo ardent* (2) et le vin, travaillait à gestes

(1) Colliers.
(2) Nom provençal de l'alcool : eau ardente.

exacts, devant la fenêtre, à l'établi. Quelques chaises accueillantes étaient auprès de lui, et, parmi les tranchets, les ligneuls, les pots de cirage et la boîte de poix, j'ai toujours vu en permanence un petit plateau de tôle vernie sur lequel étaient alignés la bouteille de « blanche » et quelques verres aux bords épais.

Car Simon et Nanon ne servaient pas la pratique : ils la recevaient ! Simon acceptait les commandes, sûr d'être le meilleur ouvrier du canton ; il offrait la goutte, non comme un merci ou une invite, mais avec l'honnête certitude qu'ici-bas tout est fait d'honnêtes échanges, et que si les harnais de bonne façon valent des pièces blanches, la considération réciproque exige qu'on trinque poliment pour, en affaires, mettre le marché en train. Nanon rinçait les verres, disait son mot, et, les jours de marché, gardait dans sa cuisine les menus paquets des jardinières qui venaient la saluer avant de reprendre la route.

Fille d'un fermier à ma grand'mère, elle avait grandi près de cette femme « tant belle » et nourri trois de ses enfants. Non point par lucre, certes ! mais parce que son lait, son temps, ses liqueurs et son âme appartenaient aux miens.

Elle était de taille moyenne, de gestes vifs, avec un visage durci où chaque ride avait marqué une sérénité de plus. Son doux sourire, vaguement ironique, m'est resté comme le signe populaire de tout le platonisme errant aux rives du pays.

Ses filles, bien mariées, l'avaient quittée de bonne heure : elles étaient parties au bras d'ouvriers laborieux faisant leur tour de France, et s'en étaient allées bien loin, parfumer de fenouil et de sauge des maisons au couvert d'ardoise.

Simon et Nanon avaient bien une tribu de neveux, mais la Famille, — la chose sainte, l'amour de se survivre, — c'est en mon père qu'ils l'avaient incarnée. J'avais fini par les appeler « grand-père » et « grand'mère », et j'aurais marqué d'un caillou noir, — si cette catastrophe eût été possible, — les jours où Nanon ne m'eût pas réjouie.

Rien de plus noble en cette Provence que cette familiarité faite de délicatesse et de don. Nul ne s'étonnait de la place maternelle que Nanon, à toute heure du jour, venait occuper parmi nous ; et si, par hasard, elle rencontrait quelque « parigot » devisant avec mon père, elle se présentait toute seule dans une révérence à trois temps avec un si péremptoire : « C'est moi que j'ai nourri Monsieur ! » que tout était au point.

Moi, elle m'avait reçue dans son tablier quand je vins au monde un matin de Notre-Dame d'Août, et ce fut elle qui me fit « le Présent » la première. Le Présent ! — qu'elle était glorieuse de l'avoir expliqué à ma mère ! — elle l'avait posé sur une assiette à fleurs que j'ai encore. Il comprenait, suivant l'usage : un œuf, signe d'intégrité ; du sucre, présage de douceur ; du sel, symbole de sagesse ; et quelques allumettes

bien choisies, pour signifier la claire droiture.

Que de choses, depuis, Nanon m'a offertes dans son assiette à fleurs !

Chaque dimanche, après les vêpres, elle venait exprès pour moi. La bourrellerie était close. Simon rejoignait au café ses pratiques avec lesquelles il lisait « les feuilles » et parachevait d'un pouce définitif sa chère République. La daube, dans l'arrière-boutique, mijotait sur les cendres chaudes, les poules étaient dominicalement gavées, et Nanon, sans hâte et sans panier, venait, comme une dame, s'asseoir dans un fauteuil.

Je lui résumais ma semaine, lui récitais mes fables, et, encore que je l'eusse vue chaque jour et qu'elle sût d'avance tout ce qui était arrivé, mes proches souvenirs se renouvelaient auprès d'elle, qui les classait au fond de moi suivant un ordre chaleureux et catégorique, où l'émotion se faisait nette, où tout était lucide et tendre.

Nos longues conversations, la plupart du temps, naissaient du prône. Le vieil *ordo* soutenait d'une ossature vaillante des aperçus qui n'étaient pas des commérages ; et le sens des résurrections, je l'ai démêlé, à propos de quelque cantique, dans toutes les aventures du marché, de la vendange ou des *magnans* (1).

Le biblique univers commençait aux Alpilles. Saint-Remy en était le centre. Nanon et moi, sous

(1) Vers à soie.

le balancement de la lampe l'hiver, l'été au cœur de la tonnelle, près de la *regalido* (1) ou de mon vieux jasmin, écoutions la rumeur confuse des autres temps et des autres terroirs.

— Mamet ? depuis quand le monde est le monde ?

— Ah ! mon agneau ! Il y a bien longtemps, c'est avant les Romains qu'il s'est passé les premières choses qu'on sait !

Et Nanon, s'acheminant vers quelque humble épopée, commençait à s'organiser. Elle ôtait les lunettes avec lesquelles, — elle qui ne savait pas lire, — elle avait soigneusement contrôlé mes cahiers. Elle étalait son cotillon de mérinos monté à fronces, posait à portée de la main sa tabatière en cerisier dont la tirette en cuir retombait comme une queue de rat sur le couvercle raboté et l'écorce vernie. Après avoir posé sur mes genoux des berlingots pliés dans leur papier sans colle, la grappe de gimbelette du carême ou les châtaignes de l'Avent, Nanon se mouchait. D'un geste toujours le même, quel que fût le chaud ou le froid, la blanche toile des fêtes ou la cotonnade à carreaux des simples dimanches, Nanon dépliait le carré d'étoffe, le secouait comme au lavoir dans sa bonne odeur de lessive, enfouissait dedans son visage, et essuyait son petit nez brun de bas en haut, d'un coup sec.

L'instant attendu toute la semaine était donc

(1) Flambée.

arrivé ! La lanterne magique commençait son tourne-vire au fond de moi, les murailles roses tombaient, le bon sens et la légende, l'expérience et la fantaisie, — Nanon s'était mouchée ! — je les prenais à pleines mains !

Je n'ai jamais bien su si la notion paradisiaque qu'avait Nanon des olivades et du Saint-Sacrement lui venait de son cœur ou de son catéchisme. Le ciel lui semblait la fleur de la vie, quelque mouture supérieure de la graine des âmes ; les jours d'ici-bas, si pleins de grêle et de gelées qu'ils fussent, lui étaient assez glorieux pour qu'elle ait, sur ce patron, tiré les plans de la vie éternelle. Son Paradis était un modèle de bonne tenue, les fleurs y poussaient seules, tout le monde y chantait juste, il y avait beaucoup d'eau, et, sûrement, il n'y pleuvait jamais.

— Le Bon Dieu, que je te dis, il veut le bien de tout un chacun. Il s'occupe de nous dans le particulier, et, pour être mieux à son aise, il a dressé les saints qui lui font son travail : sainte Apollonie guérit le mal de dents, sainte Anne fait pleuvoir, saint Éloi soigne les bêtes, saint Maximin mène le tonnerre. Ses anges, eux, font les œuvres fines : il y en a plus de cent mille qui balancent des encensoirs, au moins cinquante mille qui jettent des fleurs à la Bonne Mère ; et tout ça nous appelle, chante des cantiques en jouant de la harpe. Chaque place est gardée par un ange qui attend ; il grandit avec les petits en-

fants en tenant leur couronne prête. Toi, le tien a huit ans ; moi, le mien n'a plus d'âge.

— Pourtant, Mamet, monsieur l'abbé ne dit pas ça ! Les anges sont de purs esprits que nous ne pouvons ni voir ni toucher.

— Ni voir ni toucher ? Qu'est-ce qu'il en sait ? Moi, je suis sûre qu'ils sont là-haut et que je les reconnaîtrai.

— Vous les reconnaîtrez, Mamet ? C'est donc que vous les avez vus ?

— Et qu'est-ce que tu crois que je vois quand je te regarde dormir ?...

Nanon frôlait avec moi le pudique silence. Une bûche craquait, les étincelles au cœur des braises d'amandier faisaient un beau petit Vésuve. J'apprenais à bâtir le feu. Nanon ouvrait sa tabatière.

— Et le diable, Mamet, vous le reconnaîtriez, lui aussi, s'il entrait vous demander une prise ?

— Le diable, tu sais, c'est un farceur ; mais quand on a le saint Baptême au front, on est bien tranquille : on est plus fort que lui !

— Oui, mais... la fourche, la chaudière bouillante, l'enfer où l'on rôtit pendant des semaines de mille ans ?

— L'enfer ? Mais ça s'éteint tout avec trois gouttes d'eau bénite ! Bien sûr qu'il y est, là, sous la terre, et qu'il est abominable, par-dessus le marché, plein de vermine et plein de soufre ! Mais quand, d'un bon signe de croix, on en peut rabattre le portail, il n'y a guère besoin d'avoir peur !

— Pourtant, il y a des gens là-dedans, des gens qui grillent ?

— Il y a tant d'imbéciles, mon grain de sel, qu'il a dû s'en trouver pour ne pas se signer et dire le *Pater !* Ceux-là, tant pis !... Puis, tu sais, l'enfer !... Peut-être bien qu'il est vide et que Satan remue les chaînes et chauffe le chaudron pour faire croire qu'il y a du monde !

Et Nanon riait aux éclats ! Que de fois je lui sautai au cou dans l'effusion de cette gaîté sainte? Tout mon petit être embrassait sur ce rude visage une manière de bonheur, une humble poésie dont les yeux noirs veillaient sur moi.

— Et les bêtes, Mamet, les bonnes bêtes si gentilles, est-ce qu'on les emmène au Paradis ?

— Les bêtes ont un paradis pour elles ; les saints viennent leur faire visite, et passer un moment, ça leur fait grand plaisir à tous. Quand l'âne et le bœuf de la crèche moururent, la Sainte Vierge leur donna une prairie du ciel. Ils y sont les premiers personnages, et ils en racontent, des histoires, au loup de saint François, à celui de saint Gens, au cochon de saint Antoine et au chien de saint Roch !

— Oh ! Mamet, Mamet ! que je suis contente ! que j'aime !

Et je voyais ma pauvre chèvre rouge, morte au printemps dernier, vautrée grassement dans quelque céleste litière, caressée par de belles dames en habit de clarté. Je voyais, — de quelle certitude bigarrée et prometteuse ! — toutes les

gloires sur tous les fronts. Bêtes et gens voisinaient par-delà l'azur de Provence ; ils se passaient leurs auréoles, tandis que la Vierge Marie, ma gente patronne, un Père Éternel qui ressemblait à mon grand-père, me conviaient, avec tous les miens, à cette aimable réception dont ils faisaient courtoisement les honneurs.

Aux vacances, Nanon m'emmenait souvent chez ses nièces « cueillir » le miel ou trier les amandes, ce qui voulait dire, en bon provençal, goûter contre le puits, sous la tonnelle, avec du fromageon et du pain de ménage, des olives de toutes les couleurs, des fruits de Chanaan qu'arroserait un doigt de brun vin cuit. Nanon, le bout de son velours au vent, son fichu bien plissé sous son châle à frange de laine, passait au bras l'anse de son panier robustement pansu. N'oubliant personne, elle y avait couché un foulard pour l'une, une pipe pour l'autre, des pastilles de menthe pour tous.

Elle marchait tout doucement, ménageant mes petites jambes ; nous devisions à l'aventure, contentes de marier nos voix. Nous épelions toute la plaine ! Au fond, Avignon, — où le nord commence ! — avec son château, le plus beau de l'univers ! que les papes se sont fait bâtir dans le temps. Ici, à gauche, derrière la tour du Cardinal, Tarascon, où la gentille sainte Marthe enchaîna la Tarasque avec sa ceinture de gaze bleue. Au bout de la Montagnette, juste avant la tour de

Barbentane, les deux clochetons de l'abbaye des Prémontrés, Frigolet, où, avant le siège de l'expulsion, on disait la messe tout à fait comme au ciel.

Et nous allions, suivant le ruban de la route ou les *vetounes* (1) des sentiers. Presque toujours, nous revenions par les Antiques, — notre trésor, à nous, peuple de Saint-Remy, — et nous leur faisions notre louange.

Dans le silence assourdissant, plein de cigales et plein d'abeilles, le Mausolée montait dans l'air. Respecté du temps, respecté des hommes, il connaît toutes les prédilections. Les vents lui sont amis, les pluies soigneuses ; la longue contemplation du soleil, recuisant ses visages, l'a nourri de lumière comme une chair et comme un fruit. Orienté aux angles, — à la romaine, — carré de base, tout couvert de combats et tout rempli de ciel, il ouvre à son premier étage quatre portes d'azur aux rumeurs de la plaine. Cet étroit parvis de clarté soutient de ses pilastres l'entablement robuste sur lequel rêve la couronne : un fin *tempieto*, tout à jour, dont dix colonnes corinthiennes portent le toit de pierre aux acanthes des chapiteaux.

A ses côtés, l'Arc de triomphe mutilé, mais d'une si précieuse taille, nous montre l'exacte merveille de son archivolte de fruits et de son architrave garnie de rinceaux et d'épées.

(1) Petits lacets.

Les caissons de la voûte gardent encore la trace vive du ciseau ; et si la figure de la Gaule est décapitée, les Gaulois sont mâlement reconnaissables, tout autant que la Victoire, dont on pressent le vol et les lauriers.

Nanon s'asseyait sur un banc, accueillait son âme la plus virgilienne, parlait de Rome.

— Ah ! c'étaient des fiers bâtisseurs, les Romains ! Qu'on aille me chercher des maçons de cette trempe ! On n'en fait plus, que je te dis !...

» Ça devait être de bien braves gens : quand monsieur le Curé parle d'eux, il dit que quand saint Pierre est venu à Rome, ils l'ont fait Pape tout de suite. En souvenir de cette « bonne manière », il les appelle toujours « les Gentils » et ça me fait plaisir, à moi, tu comprends, parce que ça pourrait bien être nos *Rèire* (1).

Les grands pins, — immolés depuis aux platanes municipaux, — jouaient de l'orgue dans le soir. Des martinets tournaient en rond ; dix-neuf siècles de paix donnaient leur vertu aux vergers, et Nanon, forte de cette sève, laissait pâturer ses esprits.

Un scrupule venait quelquefois la troubler : Simon lui assurait, devant toutes ses soupes, que la France, le pot-au-feu du dimanche, l'ouvrier, l'homme, la liberté, dataient de la « grosse » Révolution. Dans sa jugeote, contrôlant d'un œil averti le fin ciment entre les blocs et la ma-

(1) Aïeux.

gistrale façon des pierres, elle s'étonnait que son mari, — qui savait faire sans modèle toutes les lettres en clous de cuivre sur le plat des harnais ! — ne lui parlât jamais de cette perfection qui séchait au soleil.

Nanon n'osait guère élucider ces choses compliquées qu'on appelle la politique. Elle était pour le comte de Chambord comme Simon pour la République, et cela, — encore qu'en épouse respectueuse elle n'en parlât jamais à personne, — sans plus de sympathie pour les uns que de mépris pour les autres, à cause seulement d'irréfutables raisons esthétiques et d'organiques besoins de splendeur.

Le portrait de M. Grévy la faisait pouffer, et elle entendait que les destinées de la France, — et de la Provence, donc ! — fussent menées par un homme habillé comme le saint Louis de mon paroissien qui lui en imposait tellement.

Parlant du président Grévy, qu'on lui avait montré parmi les chromos vendus à la foire, elle déclarait :

— Ça le regarde, ce bourgeois, de nous faire la loi ?

L'impératrice Eugénie lui avait paru, dans le temps, être une bien belle femme, et peut-être que si Nanon ne l'avait vue, hélas ! de ses yeux vue, débarquer à Marseille, « pas plus cossue qu'une autre », elle se fût ralliée à l'Empire.

— Une impératrice en cache-poussière, un prince en requimpette qui se promènent dans

une voiture peinte en noir, comment ça osait-il se mettre en tête de la France ! C'était pas sérieux, voyons ! Les Rois Mages, eux, qui savaient vivre, voyageaient avec leurs couronnes et leurs manteaux d'hermine, sans peur de les gâter ! Ils n'étaient pas regardants ! Et s'il leur fallait dix pages pour leur porter la traîne, ils en faisaient venir deux cents ! Et le roi René, donc ! Et celui qu'on appelle le Roi Soleil ! Ils riraient bien s'ils voyaient les lunettes de Monsieur Grévy !

— Et Napoléon, Mamet, le vrai, celui des aigles d'or, je parie bien que vous l'aimez !

— Celui-là, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il a beaucoup fait parler de lui ; il a réglé le pays comme un papier de musique ; mais pour ce qui est de le faire chanter à la manière du paradis ? Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ! Moi, je suis née du temps qu'il s'en allait avec les menottes en Angleterre, et, depuis, j'en ai vu des gouvernements et des républiques, des rois, et son sauteur de neveu qui nous a collé le phylloxéra, la maladie de la pomme de terre et l'abomination de septante ! Les Antiques s'en fichent pas mal, elles, elles ne sont pas nées d'hier !

— Qui sait comment ils étaient, Mamet, les empereurs qui les ont fait bâtir ?

— Ça devait être des gens qui réussissaient tout ! On leur élevait des arcs de triomphe partout où ils passaient ! Il y en a un monstre à Orange, deux petitons à Saint-Chamas. Nous, pour la Fête-Dieu, c'est à peine si nous en faisons

un en buis ! Ah ! les temps sont bien changés ! Regarde-moi cette porte de pierre : c'est pas pour l'ouvrir aux moutons qu'on y a mis de si belles grenades et de si beaux fions-fions !

En reprenant la route blanche que le couchant poudrait de feu, nous rentrions de Rome, Nanon et moi, nous tenant par la main... Un orgueil secret empourprait nos mots les plus tendres, et, en rendant aux bonnes gens rencontrés sur la route leur « Bonjour Mademoiselle et la compagnie », qui, si souvent, rompait le fil de mes méditations, une autorité me tentait de les envoyer piocher l'herbe sous l'Arc de triomphe et retracer une fois pour toutes, dans cette lumière d'apothéose, notre voie glorieuse.

C'étaient aussi les histoires du pays, des saisons, des récoltes ; toute une vie tournant autour de la fontaine, musant aux aires, babillant au lavoir, rêvant aux processions.

Dans la bonne vigne du temps nous partions à la vendange ! Nanon triait les plus beaux ceps pour m'en offrir les grappes et bouturait, au creux de mon âme, les rameaux les plus forts.

Son verger d'expérience n'eût pas été à son image s'il n'eût obéi à la volupté de l'ordre. Elle mettait du temps et du soin à ses jugements les plus mesurés, les aménageait aux chambres ensoleillées de son cœur et y classait ses réserves d'amour, ses provisions de haine, de profit, de prudence, sur des claies blondes comme au fruitier.

De quel œil averti elle me surveillait cette richesse ! Elle n'y toléra jamais pulpe douteuse, parfum moisi. Tradition n'est pas préjugé : active là comme ailleurs, elle rajeunissait les poussières, chassait les mites, mettait derrière les fagots les vieux vins de sagesse, qu'elle me verserait plus tard, entendant que je respire à l'aise, le cœur comblé, parmi cette abondance.

D'aussi loin que je me souvienne, je me rappelle avoir groupé, à la manière des chœurs antiques, selon les catégories de Nanon, les voix qui chantaient ensemble, les visages qui avaient le même air.

Trois grandes familles morales se partageaient le monde aux toitures de Saint-Remy et aux ombres du cours. Nanon les avait démêlées, les soirs de Pastorale, à la lumière de l'huile nouvelle, sous les étoiles de fer-blanc d'un firmament bien éclairé.

Il y avait d'abord les gens du « Grand » dont ma mère était le type le plus nuancé et le mieux réussi : « Elle parlait français comme un violon, était polie avec le pauvre monde et était si tellement bravette que, lorsqu'elle me grondait, elle avait l'air tout le temps de me faire des compliments. »

Ces élus parlaient français, mais le parlaient nativement, par la grâce de Dieu, comme les anges et les rois qui fréquentent les pâtres et qu'on comprend toujours, bien qu'ils chantent

en vers. On les reconnaissait tout de suite à leurs manières affables qui ne s'inventent pas, qui « ressentent leur bon » sans jamais faire d'embarras, jamais !

Venaient ensuite, en belle troupe bariolée, joyeuse, tous les gens obligeants qui nous parlaient « chrétien » : les humbles, qui se saluent, se félicitent et se consolent dans le cher doux langage de Provence que Nanon crut toujours, avec eux, avoir été celui des bergers de la crèche. C'est aux bons usages de Bethléem, aux bienséances de l'Étable Sainte, que nous confrontions, avec rigueur, le meunier rencontré le matin, l'étameur du marché, les bohémiens et le garde champêtre. Il nous les fallait de Provence, — vraiment de Provence, d'abord, — et si nous nous reconnaissions en eux, nous leur savions gré tout de suite de nous mirer le ciel.

Il y avait bien, dans la mêlée, quelques *pistachié* (1) qui oubliaient leurs dettes et quelques *dévotailles* hargneuses que Nanon apelait des *Pécou-de-Cerises* (2) ; mais pourquoi se fâcher et vouloir le monde en or fin ? Qu'ils aillent faire un tour aux Antiques et nous laissent tranquilles!

En dernier lieu venaient les *Croyances* (3) ! Les *Croyances ! !* L'abomination de la désolation de toutes les Patries !

— Les Croyances ! c'est des « espèces », des

(1) Farceurs.
(2) Queues-de-cerises.
(3) Ceux qui s'en croient.

Quincampoix, que je te dis ! des séquelles qui traînent à leur suite toutes les inventions, les tournures et la Libre Pensée, les bijoux faux et le velours coton !

Les *Croyances*, c'étaient aussi les jeunes filles qui quittaient leur coiffe pour mettre des chapeaux, qui allaient à l'épicerie sans paniers, venaient dix fois de suite à la fontaine avec une carafe, au lieu d'y partir bravement avec leur cruche.

— Ah ! méfie-toi, *sauvioun* (1), de toutes ces racailles qui parlent franchimand, se croient des dames, font manger les lapins dans les soupières d'Apt et vendent leurs pichets d'étain pour acheter des cuillers de ruolz !

— Qu'est-ce qu'elles me feraient, Mamet, ces méchantes personnes ?

— Ce qu'elles te feraient ? Elles te mettraient des carottes dans la daube, te feraient cuire tes petits pois au sucre, et t'inviteraient à faire glouglou, comme une dinde devant une crotte, si on leur dit qu'elle vient de Paris !

Malicieuse, je demandais :

— Elles me parleraient français ?

— Le français, on sait ce qu'on lui doit : c'est une langue fine, qui s'apprend à l'école, et qu'on ne sait jamais, tant c'est pointu et difficile, avec ses airs voilés ! Le français ! Risque pas que les Croyances te l'apprennent !

(1) Bourgeon de sauge.

Aussi ceux qui le baragouinent « pour mépriser le monde » et se « *trufer* (1) de Dieu », avec quelle véhémence Nanon parlait d'aller marquer leur porte du signe d'infamie !

Les *croyances* dont elle avait tutoyé les grand'mères et qui lui répondaient en franchimand, qui rompaient avec elle le lien des cœurs, elle les appelait des Renégates, des *damoto* et des embrassières, des *damiselleto* et des *damiselouns*, et invitait fermement le Tonnerre de Dieu à leur curer la tête. Elle m'assurait qu'au jour du jugement, les Saintes-Maries de la Mer leur « montreraient miracle » et que, quand le bon Dieu dirait : « *Venes emé iéu, bràvi San-Roumiéren* » (2), elles ne comprendraient plus ce que parler veut dire !

— Le Jour du Jugement ! ah ! mon enfant ! j'en ai vu partir sous les mauves, des gens et des gens, les uns après les autres, en se tenant la main, à la filée du même sang ! Veux-tu que je te dise ? Il ne faut pas lâcher la main de sa mère ! Il ne faudrait rien commencer avant d'avoir tout fait aussi bien qu'elle !

Nanon n'avait pas quitté la main de sa mère !... Elle avait grandi aux pentes des Alpilles, au mas

(1) Se moquer.
(2) « Venez avec moi, braves Saint-Remigeois. »

de la Barre, entre un maigre champ d'amandiers et une vigne prospère.

Que de fois j'ai revu avec elle « le Bien » dont la disposition est demeurée la même, avec sa terre à blé, son carré d'avoine, son étroit verger d'oliviers. La frêle source, sous les saules, a gardé sa même chanson, elle s'en va toujours, en suivant des bouts de roseaux, nourrir de son rire limpide le lavoir « clair comme un œil » et remplir jusqu'aux bords l'abreuvoir des bestiaux.

L'abreuvoir, *l'abéuradou*, l'Ancien l'avait rencontré sous sa pioche au coin du champ de vigne et l'avait déterré ; il était creusé au ciseau dans une longue pierre froide qu'ourlait une moulure ronde... Le mulet et la chèvre, les moutons et les poules, se penchaient tour à tour aux bords du sarcophage aux belles lignes pour y boire l'eau vive et l'âme, — peut-être, — de quelque patriarche errant dans les poussières... De longs panaches de lilas se balançaient sur sa fraîcheur. Comme les maîtres, les arbres s'étaient renouvelés sans s'abâtardir, et, le jour où il fallait jeter au feu quelque vieux tronc envahi de vermine, on n'avait qu'à choisir parmi les jeunes pousses, celui qui le remplacerait.

Nanon, s'asseyant avec moi contre le sarcophage, parlait dans le rire de l'eau, faisait quelques rangs à son bas ou lavait mon petit mouchoir. Son père, « l'Ancien », comme elle l'appelait, renaissait sans effort dans sa mémoire heu-

reuse, et nous évoquions, couronné d'abeilles, le paysan qui n'avait rien quitté.

Ç'avait dû être un homme grave, tout pénétré de la majesté paternelle. Sa fille lui gardait une vénération vaguement craintive et une déférence que la suite des ans avait renforcée jusqu'au culte.

Près de lui, la mère, rieuse et active, avait élevé quinze enfants sans s'apercevoir seulement que la tâche était rude.

Quand la croix vint, à deux reprises, chercher un des petits, couché par elle, avec tous ses joujoux, entre les quatre planches du cercueil raboté par l'Ancien, elle s'était signée devant le crucifix et avait pleuré tout son saoul, là, contre le sarcophage ; puis, elle était rentrée cuire la soupe pour que son homme, en revenant du champ des Mauves, eût à manger quelque chose de chaud...

Son enfance aussi présente que la mienne, Nanon me contait que cette sainte femme échelonnait son effort et sa récompense aux fêtes qui portent vigile ou qu'on sonne à grande volée. Sa lessive et ses confitures, son vin de noix et ses emplettes, étaient liés à une liturgie virgilienne qui magnifiait, dans l'encens de l'église, toutes choses à son foyer.

L'omelette du mardi gras, feutrée de lardons rissolés, couronnée de verts pissenlits ramassés aux fraîcheurs des rives, inaugurait l'année de travail. Le lendemain, on prenait Cendres, les

enfants brûlaient le Carementrant, et la besogne commençait.

Tout le Carême, croissait la fièvre du travail. Que de choses à faire avant le départ des cloches pour Rome ! Comme il fallait se dépêcher, afin d'arriver le cœur sans reproches, au matin de l'alleluia ! Il fallait lessiver les vêtements d'hiver, les raccommoder, les plier dans des touffes de romarin, refaire tous les matelas, blanchir à la chaux la façade du mas, la cuisine et la chambre, avoir mené à bien trois ou quatre couvées, semé les pois, repiqué les oignons. Les jours saints de la lune de Mars étaient là, qui arrivaient au grand galop : pas de délai possible pour la ménagère. Il fallait partir le matin de Pâques, dans l'allégresse de la terre, avec une maison ressuscitée dans la propreté glorieuse !

Les enfants, qui poussaient dru, prenaient leur part de la besogne, menant la chèvre au pré, triant l'herbe pour les lapins, sarclant la planche de carottes ou les rigoles de haricots.

Qu'ils s'amusaient bien, aussi ! Ils avaient chacun une bête dont ils étaient responsables : qui un agneau, qui une chevrette, une poule, des tourterelles dans leur cage, des lapins blancs, des cochons d'Inde. Aimables compagnons de jeu !

Ils partaient pour la messe de Pâques dans leurs habits de fête, reluisants comme des pommes fraîches, en faisant sonner leurs souliers, qui les gênaient un peu. Qu'ils avaient bonne tournure, dans les culottes recoupées de

l'Ancien et les débris de châles de la mère !

Il ne fallait pas des mille et des cents pour faire bonne figure avec la marmaille au dernier évangile ! Toute la semaine on vivait nu-pieds ou en sabots bourrés de paille ; quand les souliers du dimanche devenaient trop étroits, on les passait à la petite sœur, pour chausser ceux du frère aîné. Et quand on était tout près de mettre les galoches de la mère ou du père, on allait se louer en campagne pour s'en payer de neuves.

La semaine de Pâques était donnée à la famille ; on s'en allait en chœur rendre visite aux oncles, aux cousins, aux parrains, aux marraines. Avant de goûter, on faisait le tour de leur bien, en se réjouissant des bourgeons de la vigne et de la promesse du blé. L'Ancien, qui savait lire, citait Mathieu de la Drôme, pendant que ses petits, qui avaient songé aux bêtes, allaient offrir aux brebis une poignée de sel, un morceau de sucre à l'ânesse, un épi de maïs aux poulets.

Grands et petits mangeaient ensemble les derniers fruits ridés gardés dans les armoires, — le jeune soleil montrait si cruellement la misère des raisins flétris et des reinettes à moitié confites que, le soir, il n'en restait plus !... Et puis, dans huit jours, les rives seraient pleines de fraises, les cerises étaient déjà formées !

Longuement, les femmes échangeaient avec politesse des secrets qui n'en étaient pas, fixaient un terme aux naissances, les vieux célé-

braient d'une courte oraison funèbre les vertus des morts de l'année, et, après avoir trinqué tous ensemble à la prospérité de chacun, on saluait d'un même cœur les parents, leurs troupeaux et tout ce qui germait pour eux. Et on s'en revenait au crépuscule, ravi d'avoir trouvé dans sa famille un chien de plus, un poulain, une charrette neuve.

Nanon s'animait plus encore...

Le rose angelus du lundi de Quasimodo trouvait déjà la maisonnée sur pied, il fallait songer aux magnans ! Les canisses brossées, lavées, raccommodées, séchaient à l'air contre la treille ; la mère s'en allait au bout de l'aire astiquer le petit poêle rond, — le tambourin, — qu'il faut tenir garni pour les nuits fraîches, prêt à flamber si un traître souffle de froid menace l'élevage.

Depuis quelques jours déjà, elle portait au creux de son corsage la boîte de carton piquée de quelques coups d'épingle où tiédissaient ses trois onces de « graines », milliers d'œufs de vers à soie. Les petites larves précieuses s'éveillaient, grouillantes, à cette chaleur maternelle, et comme toute la famille les aimait, elles, si petites ! promettant la plus belle récolte, celle dont toute la peine et le large profit sont l'honneur de la ménagère !

Les enfants recevaient chacun leur douzaine de vers. Ils les élevaient dans de vieilles boîtes au fond de quelque placard, car ils n'entraient guère

dans la magnanerie, dont ils auraient troublé de courants d'air et de poussière, l'égale tiédeur si difficile à maintenir. La magnanerie, pour Nanon comme pour ses pareilles, avait été longtemps un sanctuaire, une sorte de cella domestique dont la mère, prêtresse vigilante, n'ouvrait le seuil que progressivement.

Comme le plus passionnant des drames, tous suivaient, palpitant, « le travail des quatre sommeils ».

La voracité des bêtes qui se gonflaient de soie demandait des tombereaux de feuilles. Il fallait se lever avant le jour, nettoyer la litière de ce pullulement, le coucher sur la frondaison fraîche, dédoubler les canisses, trier les bêtes douteuses, porter en terre les petits cadavres qui pourriraient les autres, épier le moment où dresser entre les étagères et le long des montants toute une forêt en miniature qui allait se couvrir, comme d'une neige plus riche, d'un duvet blanc où nicheraient des œufs de soie.

Les enfants semblaient accélérer la fièvre d'espérance tant leur agitation allait croissant ! Ils allaient à la feuille avec les journalières, partant en grappe aux bords du tombereau, leur quignon de pain à la main, et revenant le nez au vent, très renseignés sur la qualité des mûriers, le rendement des rangées d'arbres, le *gaubi* (1) des magnanarelles.

(1) L'adresse.

Ils avaient trié feuille à feuille la part de leurs douze magnans et les observaient longuement de leurs yeux ingénus et sagaces.

Le jour où le père parlait d'atteler la charrette et de partir le lendemain, à la petite aube, pour la montagne, cueillir les genêts dans lesquels les magnans grimperaient faire leurs cocons, la marmaille éclatait d'allégresse. On empilait dans le caisson une grosse omelette aux herbes, ronde et sèche comme une tarte, une écuelle de *cachat* (1) et une autre de raisiné. Pour les olives, chacun avait pensé à soi : il y en avait d'habitude autant de pots, bruns, bleus ou jaunes, que de convives pour le repas.

— Nous n'allions pas à des lieues loin, bien sûr, mais nous sortions des cultures, nous voyions des pins et du buis, de la mousse et des férigoules, tout un autre pays où le vent jouait des grandes orgues et les oiseaux n'avaient pas peur...

» Un matin de bénédiction, les magnans donnaient des signes d'inquiétude ; on en trouvait contre le mur ou le montant des étagères, à la recherche d'une saillie pour y jeter leur fil. Voilà enfin qu'après un travail sans relâche, plein de prudence et de dure fatigue, la récompense était venue ! La ménagère mettait entre les canisses les branchettes, vérifiées une à une ; dès la première nuit, les petites bêtes devenues transparentes, et

(1) Fromage fermenté.

sur le dos desquelles on voyait la raie claire du fil de soie, commençaient à tisser leurs linceuls.

Les enfants émerveillés, leur mère radieuse, regardaient les magnans bâtir leur blonde prison. Était-ce possible ? ces vers si remuants, si goulus encore la veille, voilà qu'ils ne pensaient plus qu'au travail ! Ils se roulaient dans leur propre richesse, tout ratatinés sur eux-mêmes, pour mourir en secret dans un cercueil capitonné de soie.

A en croire Nanon, on savait beaucoup de choses à dix ans, du temps que les enfants n'apprenaient pas à lire ! On avait tout de bon épelé le livre du pays, et le bagage de ce qu'il faut savoir pour succéder à père et mère dans un mas des Alpilles était presque complet.

La morale et le goût de la terre sont de belle venue dans les cœurs simples, les poumons libres et les estomacs sobres. Mais, avant de faire à côté de ses parents ce qu'ils ont fait eux-mêmes, il y a une sorte de retraite, un seuil d'adolescence à orner avant de le franchir, il y a la Première Communion.

En ce temps-là, — temps de Nanon ! — vague et précis comme aux marges des évangiles, les Sœurs de la Miséricorde et les Frères de la Doctrine Chrétienne conduisaient sous leurs houlettes les enfants du canton jusqu'à la Table

Sainte. Ils leur apprenaient, entre temps, outre l'histoire sainte, et suivant leurs aptitudes, le dessin linéaire, la menuiserie, la botanique ou la calligraphie.

Nanon, après les semailles, fut présentée par sa mère à la Sœur Supérieure, une honnête personne, toute doucette, qui portait une croix d'argent sur la poitrine, un chapelet à grains aussi gros que des prunes tout sonnant de médailles, et, sur sa robe noire qu'égayait la délicatesse d'un peu de linge fin, une jolie ceinture bleue taillée dans un galon de laine. Nanon pensa tout de suite que la Sainte Vierge l'avait assortie elle-même à la couleur de son manteau.

Les bonnes sœurs faisaient l'école, apprenaient sans rigueur le syllabaire et l'addition, et ont formé, à la centaine, des générations de choristes d'où sont sorties toutes les dignes mères du pays.

Ces filles de Dieu vivaient de rien, élevaient des canards et des fleurs, soignaient les malades, fabriquaient des onguents et cuisaient les hosties. Mais, plus que tout, — et avec quelle maîtrise ! — elles apprenaient aux fillettes à rivaliser avec les fées de tous les pays dans les travaux d'aiguille où elles excellaient.

Elles avaient organisé un orphelinat, où elles secouraient avec méthode et bonne humeur la détresse d'une cinquantaine de petites filles qu'elles élevaient, mêlées aux externes, dans la vie même du village, avec un grand sens des réalités.

Du temps de Nanon, seuls les enfants de la ville allaient à l'école plusieurs années de suite. On les y envoyait pour débarrasser la maison et les éloigner du Réal. Les petites campagnardes, elles, n'y venaient guère avant l'année du catéchisme, et, dans ce temps d'antique sagesse, c'est en tirant l'aiguille qu'elles apprenaient, avec le résumé de la doctrine chrétienne, des prières toutes plus belles les unes que les autres et d'augustes fragments d'Évangile. Elles avaient tous moyens, entre temps, d'apprendre aussi à lire et à tracer leurs noms en fine anglaise, en ronde, en bâtarde et même en gothique fleurie. Si elles n'en usaient guère, la faute n'en était à personne, et les heures qui tenaient entre le *Veni Sancte* du matin et le rosaire du crépuscule n'étaient pas vides pour cela.

Une manière de mélopée très scandée, où on redisait dix fois de suite un, puis deux, puis trois chapitres de catéchisme, avec demandes et réponses, rythmait les points, et pour laisser souffler les petites poitrines travaillées par le zèle, la sœur commentait les formules, les ornait de quelque parabole ingénieuse ou innocemment saugrenue.

En fait de récréation les enfants s'évadaient un quart d'heure pour mettre en fuite les canards de sœur Athanase, ou donner du pain aux pigeons.

J'ai encore connu dans mon enfance à moi la

grande salle blanche, avec ses devises peintes où les jeunes filles de Saint-Remy étaient initiées à la couture.

Sous l'œil du Tout-Puissant encadré d'un triangle, Sœur Saint-Léon avait tracé, en majuscules noires, grosses comme ma tête : « Dieu vous voit! » et rendu menaçante, à force d'encre, cette ineffable affirmation. Mais une petite vierge de plâtre, entre deux cierges et deux bouquets renouvelés chaque matin, bénissait les travaux difficiles et le babil joyeux autant que le silence. A mi-hauteur du mur, malgré ses yeux levés vers le plafond, elle voyait par la grâce de Dieu tailler la dentelle et la toile, et murmurait à l'apprentie qui bayait aux mouches des conseils si pratiques que c'était elle, vraiment, la maîtresse d'ouvroir.

Dans cette école ménagère chaque élève cousait d'abord son propre linge, le raccommodait, transformait ses guenilles, sous l'experte direction d'une des bonnes sœurs. Les petites paysannes s'amenaient le matin avec leur repas et leur dé, et alignaient le long de la muraille les paniers dans lesquels, vers onze heures, la bonne sœur Julite venait prendre les pots de soupe pour les mettre à chauffer.

Nanon partait du mas au petit jour, — le Mas de la Barre était loin, — avec son châle noué derrière, ses mitaines de laine tricotée, ses sabots frottés d'huile et son panier au bras. En plus de l'écuelle pleine et du morceau de fromage, sa

mère, chaque jour, ajoutait quelques olives et quelques figues à offrir. Le premier matin, elle présenta à la Sœur une vieille chemise à sa marraine dans laquelle la sainte fille lui en recoupa une à sa taille avec autant de soin que s'il se fût agi des toiles de Hollande dans lesquelles on ajourait tout le linge d'autel de vingt lieues à la ronde.

Habituée au libre travail en plein air, Nanon souffrit beaucoup de s'asseoir tout le jour sur un banc. L'aiguille lui pesait cent kilos, et, dès qu'elle avait fait quatre points, elle poussait de tels soupirs que la sœur Honoré lui faisait les gros yeux. De temps en temps, la religieuse l'appelait auprès d'elle, lui demandait à brûle-pourpoint : « Êtes-vous chrétien ? » ou quelque chose d'approchant, et chaque fois qu'elle avait convenablement répondu, la renvoyait à sa place avec trois grains d'anis.

Nanon rêva bientôt de la percale blanche dans laquelle on taillerait son jupon de communiante, jupon qu'elle festonnerait, peut-être, si elle ne faisait pas la tête dure et consentait à ne pas manœuvrer l'aiguille du même geste qu'un sarcloir.

L'hiver passa. Quand sonna le mois de Marie, elle savait faire les ourlets ronds, se tirait à peu près d'une couture rabattue et abordait les rigueurs du surjet. Elle savait toutes les prières, commentait en mesure les dix commandements et eut l'honneur d'être choisie pour réciter les

litanies à la fin du chapelet, — car elle était assez sûre de sa mémoire pour se jeter à pleine âme, au moment des cierges, dans le torrent de l'*Ave maris stella* ou les volutes du *Tantum ergo*...

Dès cette époque Nanon se prit pour le latin d'un amour qui ne se démentit jamais. Elle s'en rapportait aux Pères de l'Église et à la sœur Anatolie sur ce qu'elle dirait au Bon Dieu et à la Bonne Mère. Mais les paroles sibyllines qui lui montaient du cœur et se suivaient en ordre, elle les chérissait comme une musique de plus dont elle aurait créé, hors de la servitude du sens, la magnificence sonore. Elle estimait que, pour l'Église, c'était la vraie langue du « Grand », hérissée de difficultés luxueuses, bourdonnante de mystère, et dans laquelle on ne saurait ni acheter des anchois, ni dire : tu m'ennuies.

Nanon voulut apprendre aussi de la sœur Saint-Régis à étendre devant les autels la rustique merveille de tapis tout en fleurs. J'ai contemplé, au temps de mon enfance, devant la même vierge dorée, sous la voûte de la chapelle bâtie par l'architecte de talent qu'a été mon grand-père, la richesse parfumée de ces caprices d'un jour, arabesques de pétales savamment effeuillés sur des géométries multicolores.

Pour la Sainte Vierge, on mettait avec bonheur cent jardins au pillage ! Les enfants classaient dans des corbeilles les corolles et les verdures

suivant leurs couleurs et leurs formes. Nous alignions aux marches de l'autel les corbeilles de feuilles sombres, les paniers de pétales et les couffins de roses coupées au ras du pédoncule.

Sœur Saint-Régis, sans règle ni compas, traçait quelques traits de craie blanche sur les dalles largement arrosées ; puis, comme on improvise, puisant à pleines mains dans les réserves parfumées, elle jetait devant l'Ève nouvelle un orient insoupçonné.

Les pieds garnis de roses d'or d'où fuyaient des queues de comètes pourraient y poser leur caresse... Effleurèrent-ils, le matin où Nanon récita l'offrande, ce grand monogramme de l'*Ave Maria* tracé en marguerites blanches sur un fond de pétales bleus semé de pavots presque noirs ? Quelle magnificence dans la bordure de capucines orangées que coupaient des médaillons de lierre où se posait un lis ? Elle me les a tant décrits, Nanon, qu'à cent ans de distance je les vois comme si j'y étais...

Tous les mois de mai de sa vie, elle continua à aller voir les tapis de fleurs. Elle m'emmenait, pendue à ses jupes, et dans le chemin du retour, sous les marronniers de la Place d'Armes, à propos d'un chandelier ou d'une touffe de verveine, me parlait des Bonnes Sœurs et comparait sa jeunesse au va-vite qui emportait les gens d'à présent.

Il fallait marcher avec son temps ; elle le savait

bien ! L'établi était éclairé au pétrole et elle avait deux marmites d'émail ! De grands bouleversements avaient transformé le pays. Les paysans faisaient fortune ; on leur avait amené jusque devant leur porte les eaux vives de la Durance ; il n'y avait plus de sécheresse, jamais, et le terroir était un champ de fleurs. Les fruits rares y poussaient seuls, par politesse, pour ne pas désobliger la main qui les avait plantés. On avait fait un chemin de fer pour emporter toute cette abondance ; les paysannes lisaient les feuilletons couramment, et les enfants ne savaient pas encore se moucher qu'ils signaient leurs noms en toutes lettres avec un paraphe bouclé !

Que ce soit un bien ou un mal, qui le dira ?

Il avait fallu du temps et du temps pour apprendre à bien faire le vin, à connaître l'heure au soleil, ou le temps qu'il fera à la cime des arbres. Aujourd'hui, tout galope, et la bonne vie méditative où on s'emparait lentement d'un univers rétréci et heureux, lisant aux seuls rayons de lune les énigmes de son destin, s'en allait à la débandade, bousculée par toutes les sciences qui mettaient leurs primeurs aux espaliers de Saint-Remy.

Pourquoi les petites filles coudraient-elles chez les Sœurs ? Leurs mères achetaient pour trois francs par semaine des machines qui faisaient tous les points qu'on voulait à la vitesse d'un éclair, et solides avec ça, et mieux perlés que par aucune main !

— Au jour d'aujourd'hui les enfants de dix ans ne savent pas à quel moment il faut tailler la vigne, mais quelles fables ils récitent ! et de combien de choses ils sont sûrs ! Ils savent comment on perce un tunnel et que le tonnerre c'est de l'électricité ; ils vous apprennent qu'on peut fumer la terre avec des poudres blanches et que la vapeur d'une marmite pourrait faire marcher un train...

Mais revenons au temps heureux où Nanon, cousant auprès des bonnes sœurs sa petite chemise, ne se souciait pas du vaste monde. Elle croissait en certitude et se trouva, un samedi soir, agenouillée entre ses père et mère, leur demandant pardon de toutes ses offenses, les priant de lui permettre, pour l'aube suivante, de communier toute vêtue de blanc.

Elle connut alors, au mas de la Barre, les travaux et les jours, et égrena ses géorgiques un battoir à la main ou la faux sur l'épaule. La nichée s'élevait solide sur cette terre d'idylle. On y vivait de peu, au mieux possible de l'ouvrage, dans l'idée que le travail n'est ni un châtiment ni un but, mais la condition même du plaisir. La messe ou le bal du dimanche valaient bien qu'on trimât six jours ! Le grand Noël, si grave sous sa ripaille, ne valait-il pas le rêve d'une année de labeur ?

Quand les Rogations amenaient, au tintement des clochettes, les Patrons de la plaine visiter

bourgeons et semailles, et que le cortège, fleuri de bannières, bourdonnant de psaumes, offrait la récolte prochaine aux volontés de Dieu, un obscur fatalisme s'emparait de sa conscience...

Sa mère lui apprit à faire bénir aux carrefours, — les Croix des Vertus, — toutes les herbes pour les remèdes de l'année. Il y en avait de fraîches, cueillies la veille, — d'autres, sévères simples de l'automne, qui attendaient, liées en touffes depuis des mois, l'oremus trempé d'eau bénite qui les vivifierait. En revenant, elle alignait, au milieu de l'armoire à linge, la bourrache qui fait suer, l'hysope qui arrête les palpitations, la sauge qui est la main de Dieu, l'herbe des sangs-tournés, celle des brûlures, celle des courants d'air, celle du mal aux yeux et celle des vapeurs. Après quoi, — d'un pas égal et le cœur bien en règle, — elle alla, durant des années, tourner le foin sur la prairie ou porter la soupe aux moissonneurs.

Un matin que Nanon s'en était allée mener la chèvre à la colline elle ramena ses quinze ans.

Sa mère lui donna une coiffe neuve et son père lui dit :

— Nous sommes en force à la Barre, Nanon ; si tu veux te gagner quelques écus pour monter ton ménage, il faut y songer. Je sens que tu marcheras droit. Veux-tu te louer avec ta sœur Rosa-

lie au Mas d'Escanin, à Maussanne, pour les olivades ? Ça te fera une quinzaine d'écus ; je t'en mettrai dix de côté pour plus tard et tu commenceras ton bas de laine.

Rosalie avait dix-sept ans et crevait de bon sens dans son fichu à pois. Elle était née tenace et fidèle, avec un beau visage brun dont on ne se souvenait guère. Sa mère lui avait donné sur le gain des magnans deux chemises de toile rousse pour la récompenser d'avoir bien travaillé. On pouvait se fier à elle; elle était propre, laborieuse, tout occupée à regarder la terre. Bien sûr que jamais elle n'avait laissé glisser une maille à son tricot pour regarder un papillon, ni fait un détour derrière les meules pour ne pas réveiller un lézard ! C'était bon pour Nanon ces enfantillages, ça la mènerait loin ! Elle l'eût tant voulue à son image, sa petite sœur qu'elle aimait !

Un matin de gel étincelant, elles mirent leurs sabots neufs. Le père leur traça sur le front une petite croix, la mère leur donna une étreinte pensive, — et ce fut le chemin.

Nanon se sentait pénétrée d'une dignité inconnue que balançait un souffle d'aventure. Elle s'enivrait confusément à l'idée d'être quelqu'un dans l'univers, de compter, là, dans ce grand espace entre Maussanne et Saint-Remy, autant qu'un pin ou un noyer. Le roi René n'était pas son cousin !

Elle monta la rude côte des Alpilles, interpel-

lant l'écho dans un petit froid sec dont le souvenir la faisait souffler dans ses doigts.

Comme elles atteignaient le long plateau qui va descendre sur Maussanne, emportée, elle aussi, par une ivresse neuve, Rosalie confia à Nanon le vœu secret de sa brune jeunesse qui abordait aux rives de l'action. En tricotant pour les uns et les autres, en tressant des paniers, elle avait déjà gagné quelque argent, et l'avait caché dans un vieux sucrier, sous une ruche abandonnée. Elle économisait un sou de berlingots le dimanche afin d'ouvrir boutique à Saint-Remy dans une rue, à deux pas de l'église, où on passait pour aller au marché.

De quelle voix elle parla de la rangée des sacs de riz, de fèves, de poischiches, de haricots rouges et de haricots blancs, qu'elle alignerait devant le comptoir ! Et les guirlandes de harengs, et le bocal des bâtons de réglisse ! Fini de se lever avant le jour ! Elle se voyait dormant jusqu'à six heures du matin, toute gavée de songes opulents, s'installant comme une bourgeoise derrière les balances de cuivre. Elle dirait un mot aimable à chacun, aurait d'énormes caisses de vermicelle, et du fromage de trois ou quatre qualités ! Et Nanon qui restait là, la bouche ouverte ! Qu'elle comprenne, donc :

— Ne plus travailler, vendre ! N'avoir à faire qu'à des récoltes toutes venues ! Plus besoin de piocher, d'arroser, de sarcler, de cueillir !

» Prendre au comptoir, dans le tiroir des pièces

blanches, de quoi payer le paysan qui apportait le sac et le vider tranquillement, kilo à kilo, sans seulement le remuer ! Et un métier gai avec ça ! Du monde tout le jour, des gens qui passent dans la rue, pas de risques de grêle, la veillée avec les voisins, le crieur public, le marché sous la main, le sermon à deux pas !

Rosalie allait, allait, au vent lyrique de ses désirs prenant l'essor. Nanon, un peu émue d'être la confidente de ce rêve vertigineux, murmura vaguement :

— Ça t'amuserait, toi, de ne plus travailler et de vendre la graine des autres ?

Eut-elle une mélancolie de se sentir si différente ? Qui peut le dire ? Sa sœur aînée débitait l'univers à la livre : des grappes de morue pendraient à son plafond ; elle tiendrait du soufre aussi et des cruches d'Aubagne. Elle aurait de tout sur ses étagères ! A travers la porte vitrée les passants verraient les tiroirs de poivre et la caisse de cassonade.

A force d'ordre, elle vendrait meilleur marché que les autres et achèterait bientôt la maison. Elle y ferait peindre une devanture à la mode avec une enseigne où on marquerait : ÉPICERIE, en lettres de deux couleurs.

Mais on descendait sur Maussanne. Le versant sud des Alpilles menait vers Arles ses cagnards et ses gaudres.

La Crau èro tranquilo et mudo,
A peralin soun estendudo
Se perdié dins la mar e la mar dins l'èr blu (1)

Nanon vit luire les étangs et la ligne du Rhône. Tant d'espace ! Monde, vaste monde, quel visage avais-tu ? Il n'y avait pas deux heures qu'elle marchait, et voilà qu'il n'y avait plus les tours de Château-Renard, ni le clocher de Saint-Remy d'aucun côté, à l'horizon !...

Au moulin d'huile du Mas d'Escanin les deux sœurs furent de bonnes oliveuses.

Rosalie apprit les adroits maniements du travail et rêva d'un livret à la Caisse d'épargne. L'invisible argent qu'elle sentait partout lui donna des joies passionnées, des désirs de conquête, l'amena à ce seuil d'avarice dont son vieux sucrier lui avait révélé la mystérieuse angoisse.

Nanon, elle, fit de son mieux, toute surprise qu'au bout de la semaine, pour avoir égrené des olives, sa *saqueto* (2) de toile se fût remplie de sous.

Elle voyait la mère Ginoux, la patronne, levée à quatre heures, ses lunettes sur le front, ne pas même s'asseoir pour boire son café, et se demandait s'il n'est pas plus sensé de soigner gentiment

(1) La Crau était tranquille et muette —
Tout au loin son étendue —
Se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu.
Mireille. Chant V.

(2) Sachet où mettre la monnaie.

vingt poules que de commander à des filles de donner du grain à huit cents.

Et tant de visages qui tournaient ensemble autour des oliviers et se penchaient le soir sous le même *calèu* (1) pour user la longue veillée !

Les premiers jours de la cueillette, le moulin était plein d'ouvriers venus d'Arles ou de Saint-Remy. Le père Ginoux faisait tout remettre en état : le carrier revoyait la meule, le forgeron huilait les presses, fabriquant sur place les pièces à changer. Le charron s'occupait du cabestan, le maçon lissait les rigoles à huile, le vannier examinait l'un après l'autre les couffins qui contiendraient la pâte, le bourrelier recousait les harnais, les oignait de saindoux, faisait briller le grelot monstre, — *lou cascavèu*, — dont le bruit ne cesse qu'à la dernière pressée.

Il était coutume de garder au Moulin, jusqu'au jour de l'ouverture, les ouvriers qui se mêlaient aux oliveuses, bricolaient à droite et à gauche, chantaient des chansons, respiraient une libre bouffée paysanne. Mêlés aux meuniers, autour de la table qui longeait les presses, ils fêtaient la récolte nouvelle et banquetaient pour inaugurer « l'année d'huile ».

Le père Ginoux disait le *Benedicite* et, aussitôt, la soupe grasse, au riz suivant l'usage, flanquée d'un pot-au-feu splendide et d'un chaudron de bœuf en daube, remplissait les assiettes. Du

(1) Lampe à huile de forme antique.

vin nouveau par là-dessus, des pommes, des châtaignes et du café piqué d'une goutte de blanche.

Le soir, après avoir affectueusement trinqué et pendant que la plus belle mule, au carillon du *cascavèu*, commençait à broyer la pâte, *le fabre* (1) et le bourrelier, le vannier, le maçon, *le fustié* (2), mettaient leurs outils sur l'épaule et s'en allaient en sifflant reprendre au village l'existence sans froid ni chaud.

Quand Nanon repassa le sommet des Alpilles, elle ne vit plus que le ciel.

Au subtil horizon les tours de Château-Renard étaient restées en attente, mais le cœur ailé de Nanon, trempé d'aurore, voltigeait dans la fumée, là-bas, au toit du bourrelier que bénissait le fin clocher de Saint-Remy.

Au seuil de l'âge travailleur, elle avait rencontré l'apprenti...

Ce fut un matin...

Simon réparait, au coin de la remise, les vieux harnais du moulin d'huile, Nanon s'en revenait une chanson aux lèvres. Il posa son ligneul, l'accueillit d'un sourire d'Eden.

Il fut plein de pensées.

Un frais recueillement tomba sur son travail. Son cœur versa de tous côtés.

(1) Le forgeron.
(2) Le tonnelier.

Le soir, il rêva de repos aux côtés d'une femme qui n'eût rien fait, qu'il eût nourrie, qui en fût fière, à qui il confierait tous ses projets, et comme le sommeil venait, il se promit : demain !

Mais comment lui parler ?

Demain fut-il pareil à hier ? Simon souffrit l'anxiété éternelle... et parla seul.

Qui donc a dit que les mots signifient les choses ?

Le crépuscule revenu, Nanon tricotait dans la cuisine, Simon, du dehors, vint la regarder à travers les vitres sans sentir la pluie sur son dos.

Un grand besoin de délicatesse et de distinction se mêlait dans sa poitrine à une envie presque furieuse de faire quelque chose d'assez éclatant pour que Nanon posât son ouvrage et demandât, sourcils levés :

— Comment, Simon, c'est toi qui as fait ça ?

Il alla se coucher sans manger.

Dans la maternelle chaleur du foin et la confiance de l'ombre tout redevint facile, et il se traita de « fada ». D'une amoureuse main, il ajouta quelques traits à la grâce morale de son futur foyer : Nanon, vêtue d'indienne à fleurs, l'attendrait tous les soirs sur la porte. Il lui crierait de loin : me voici ! Il l'embrasserait.

Il l'embrasserait !... Simon se retrouva dehors, moitié vêtu, dans le vent froid qui semblait astiquer les étoiles. Et saint Crépin qui l'abandonnait !

Grelottant, il entra dans la cuisine, remua

les cendres chaudes entassées sous l'antique étouffoir, alluma le *calèu* de laiton, et vit tant d'ombres en fuite qu'il frissonna comme un coupable. Que faisait-il là, au milieu de la nuit, dans une maison qui n'était pas la sienne, à rallumer la lampe ?

Un recueillement enfumé tombait des poutres. Il s'assit sous la cheminée, le menton dans la main.

Une prescience singulière, une harmonie très compliquée l'amenait pathétiquement aux rives primitives. Était-il pauvre, était-il seul au cœur de ces forces immenses ? Comment interpréter ce qui le décourage : cette timidité qui lui semble si dure et ce rire enfant de Nanon qui ne veut pas finir ?

Si elle allait ne pas l'aimer, ne pas croire ?...

Et pourtant le large instinct du peuple, son courage d'esprit, la forte sève de ses dix-neuf ans, le sang qu'il avait dans les veines maintenaient sa paix intérieure et sa naïve dignité. Il persuaderait Nanon, serait fidèle à son métier, à sa femme. Il s'élèverait à l'aisance. Il !...

Mais là, près de la porte, qu'est-ce donc ? Ce sont des sabots de bois dur, les petits sabots de Nanon. Simplicité du cœur !

Simon à genoux les tient dans ses adroites mains. Qu'a-t-il besoin de réfléchir ? Sur quelle mer obscure et féconde voguait-il tout à l'heure ? Il s'agit bien de rêvasser ! Et le voilà qui court à l'établi !

L'âpre mistral secoue les portes. Une raie blonde à l'orient, — pourvu que l'aube n'aille pas se hâter ! Simon veut faire deux courroies, deux courroies en croissant de lune, où il mettra tout son savoir, pour orner les sabots de Nanon !

Le bon tranchet qu'il a choisi ! et ce cuir, comme il est tanné ! On pourrait aller jusqu'à Nîmes sans trouver le pareil !

Avec une fine pointe, — heureux qui a de la lecture ! — il mettra une belle devise ; et voilà que naissent une à une les douces lettres nonchalantes : J'aime Nanon. J'aime son nom.

Quatre étoiles maintenant, quatre petites étoiles en clous de cuivre pour tenir le travail des deux côtés de la cheville. Saint Crépin, soyez satisfait!

Simon revient vers la cuisine. Qui l'a barbouillé d'aube, l'apprenti ? Et pourquoi le ciel rougit-il et toute la colline et la muraille du hangar ?

Les poules passent sous la porte, le coq délire, les volets du mas sont ouverts.

Nanon descend la première, Simon est pâle comme un Christ. Le grand cœur soumis de l'horloge domine le bruit de leurs cœurs.

— Oh ! Simon, moi aussi !...

Trois mois après, Simon et Nanon, la noce faite, riches de dix-sept sous, vinrent habiter Saint-Remy.

Ils marchaient dans le crépuscule conduisant une chèvre, cadeau de la marraine de Nanon.

Quand ils s'endormirent dans l'antique lit orné de deux cœurs traversés d'une flèche, aux bruissements soyeux d'une paillasse de maïs, Simon avait dit la parole grave :

— Nous travaillerons, Nanon, et tu m'aideras. Je te promets ce soir que nous mourrons sur de la terre à nous.

III

LE MOULIN D'HUILE

Près de la remise, au fond de la cour, un antique moulin à huile, adossé à notre mur de clôture, arrondissait sa porte basse.

De père en fils, les Loubeau, depuis plus d'un siècle, y broyaient les olives de la commune, transformant en huile fine la fière récolte, si soigneusement ramassée à la main aux branches des oliviers maintenus bas.

Dès la mi-novembre, les tombereaux commençaient à crier dans la cour et les charrettes à s'aligner contre la barrière de notre jardin. Les paysans, en blouses luisantes, le fouet sur l'épaule, causaient entre eux ; le père Loubeau s'empressait, faisait monter les sacs dans l'étroit grenier, long comme une route, où chacun entassait ses olives en un monticule distinct, séparé du monticule voisin par le seul fossé d'une honnêteté séculaire.

Comme ils étaient graves ces hommes ! On les

sentait indestructibles. Ils apportaient les olives du patrimoine et le respect de leur verger semblait leur relever le cœur.

La petite propriété est très répandue, en Provence. Sous cet azur d'équité, la terre est généralement à celui qui la travaille ; et si les rudes visages, les mains noueuses, les dos voûtés parlent de lutte obstinée et d'invincible effort, la droiture du regard, la noblesse éparse à travers le cal et les rides, parlent plus haut de droiture et d'honneur.

Les rudes travaux, quand ils sont libres et bénis de lumière, ne sauraient faire des hommes rudes. La fertile imagination de ces êtres pour qui la semence était le rêve le plus passionné leur gardait une poésie persistante. Ils semblaient faits à l'image de cette terre brûlée et soudain florissante ; ils étaient patients, rieurs, sentant en elle la base d'une société qui les dépasse, qu'ils ignorent en partie, mais qui, — ils en avaient la certitude muette, — ne saurait exister sans leurs bras. Ces paysans aux gestes rares, ces vieillards, ces hommes, c'était le travail souriant d'un pays qui ne chôme jamais.

Mon père aimait la loyauté heureuse, la réserve d'énergies, les rêves latents qui habitaient toutes ces têtes vraiment bien faites. Mêlé aux chalands du père Loubeau, sa pipe aux lèvres, il échangeait avec eux ces riens profonds où les âmes s'éclairent.

C'est qu'au long de l'été, nous les avions à

peu près tous visités, les clients du père Loubeau ! Ils nous avaient offert sous leurs treilles du miel et des fruits. Nous les avions trouvés ruisselants de sueur, la chemise entr'ouverte, le bon accueil et le bien-vivre sur le visage. Et maintenant, dans ma salle rose, pendant que leurs mulets attachés à la barrière taillaient sans ménagement les rosiers de l'année, je leur versais du café chaud ou quelque liqueur de la ville. Nous nous connaissions si bien !

Que d'amitié pour demander si la petite demoiselle viendrait revoir les agneaux qui l'avaient tant fait courir ! Ils étaient sages maintenant, toujours bien blancs, et gras, et si dociles que la petite Renaude les gardait toute seule dans les lavandes et les chênes nains ! Le père Gervais apportait, de la part de sa femme, des fromageons qui étaient un délice. Presque tous avaient « profité », comme ils disaient avec une pudeur charmante, de l'occasion d'arriver en charrette pour nous offrir un aimable présent. Celui-ci posait contre la porte un géranium couvert de fleurs et planté dans un pot verni, « pour qu'il passe l'hiver au chaud sous les yeux de la maman » ; celui-là dénouait un gentil sac d'amandes princesses ; qui avait apporté son litre d'eau de coings, qui des abricots secs, qui du coulis de « pommes d'amour ».

Ils attendaient, devant le feu, le moment d'aller décharger leur charrette et autour de mon père, vivaient une de ces heures fécondes où l'on

s'aime au meilleur de soi, où on échange des mots tout neufs qui attendaient aux plus secrets replis du cœur.

Rien n'est vain de ce qui alourdit les heures écoulées. Mon père savait tout de la grêle ou de la sécheresse ! De quelles métaphores ingénieuses il enveloppait un conseil et de quel tact il luttait contre la routine, vivifiant la tradition, triant le bon grain de l'ivraie ! Son métier d'architecte qu'il ne faisait guère, son métier de poète qu'il faisait beaucoup, le mêlaient à toutes les réalités du bloc de pierre ou des saisons. Et homme secourable, sachant avec une gaîté sagace réparer les désastres, aplanir les malentendus, faire trinquer ensemble des ennemis qui, à cause de lui, se chérissaient brusquement, dans une sorte d'intime débâcle qui leur ouvrait des horizons plus doux...

Les meuniers arrivaient, toujours les mêmes, investis devant le pressoir d'une sorte de fruste sacerdoce qui, toute l'année, en avait fait des personnages.

Avant les simplifications du machinisme un prestige s'attachait en Provence à ces fonctions à demi publiques où le travail rejoint les traditions les plus lointaines : être meunier au moulin d'huile du père Loubeau pendant six semaines par an supposait, avec des muscles fameux, une si haute garantie morale qu'il était d'usage, jadis, de se léguer la fonction.

C'est qu'on est son maître, au moulin ! Ami du patron, du client, client soi-même, — le tas d'olives de la famille est aligné là-haut parmi les autres. Avec la libre possession de son âme, le meunier aura celle de sa récolte. Il fera son huile à lui, celle des siens, comme il fait celle du voisin, avec amour et avec foi.

Y eut-il jamais un miracle de l'huile ? Je n'ai jamais trouvé contre la meule trace d'un avertissement du ciel. Les patriarches de la Bible, les fils préférés de Pallas, les soldats laboureurs de Rome qui fouillaient la glèbe conquise, ont dû avoir, pour presser leurs olives, nos mêmes gestes et nos mêmes outils. L'Histoire Sainte et l'Histoire de France, le catéchisme et l'Évangile, sont signés d'huile à chaque page. L'Odyssée en a des rigoles pleines, la médecine antique baigne dans une jarre, et cette huile, partout présente, est bien la même que celle qu'on va faire ici, avec tant de simplicité.

Du premier étage, par une longue manche en toile, les olives tombent devant la meule. Un mulet bon enfant, attelé au bout de la perche et qui secoue entre ses deux oreilles un grelot monstre — *lou cascavèu* — tourne sans hâte jusqu'à ce que les fruits verts et noirs, broyés et rebroyés, soient changés en une pâte brune qui sent âcrement bon. Les hommes emportent à pleins chariots devant le pressoir cette innommable boue dont ils remplissent une centaine

de couffins tressés en jute. Ils empilent cette sparterie gavée, bien droit sous le disque de fer de la presse. Une bague, ronde comme un œil vide, reçoit le tronc d'arbre dont est faite la barre et, à coups de muscles et de reins, les meuniers envoient ruisseler dans les auges de pierre l'huile vierge, luxe suprême ! On n'en fait que quelques litres pour chaque propriétaire : la salade de Noël ou celle de Pâques réclamant cette fleur des vergers. L'huile ordinaire, elle, est entraînée dans les rigoles par des flots d'eau bouillante dont on inonde toute la marchandise.

Comme je la revois, la longue salle aux voûtes basses où pendaient deux mesquines lampes sous des abat-jour de fer-blanc. A droite, dans une manière d'alcôve éclairée d'une fenêtre trouble, la meule grasse, que surveillait Toine, retournant la pâte, Toine, le doux tailleur d'images, qui gravait au couteau, sur le collier des bêtes, leur nom, leur sobriquet et les tiges de leur histoire.

Là-bas, tout au bout, le fourneau de terre avec son réservoir de 500 litres d'eau bouillante, que le long Barbêri administrait d'un crochet qui semblait un sceptre. Barbêri « menait » le feu avec autorité, avec parcimonie. Il ne gaspillait pas un bout de bois, tenait son eau chantante, commandait aux braises et aux robinets, entendait fort bien tout ce qu'on lui disait, mais répondait souvent une heure après, quand la flamme

et la cendre, pour un bout de temps, étaient selon sa loi.

A gauche, en face de la meule, les quatre presses campées sur un système compliqué de rigoles aboutissant aux réservoirs de pierre.

Face au fourneau, à l'autre bout, au milieu de la largeur, le cabestan, dont Bournin, un lancier de 70, était le maître incontesté.

Entre le fourneau et la meule, une longue table graisseuse garnie de ses deux bancs, servait pour les repas.

Aubert-qui-prit-Sébastopol, venait s'y accouder quand il avait étalé la pâte, « tous les pleins couffins ! » Il devisait avec Niquetas, le garçon d'écurie, ou le Passi (1) qui était « cueilleur » d'huile. Cet amour de vieux, haut comme une burette, froncé comme une olive noire, promenait à fleur d'auges, depuis quelque cinquante ans, une manière d'éventail en zinc à peine incurvé et enlevait comme un pollen, sans jamais y laisser venir l'eau, la mince couche blonde dont il remplissait des décalitres à la centaine.

Ceux-là, et Moucadel-aux-bras-de-fer, et le Grêlé-de-Biscarat, qui ne riait que pour les élections, huit jours de suite ! Et Cabassud le *baile de banc*, maître de barre, je les ai toujours vus. Ils étaient l'âme du moulin. Le chœur des hommes qui tournaient autour d'eux, les vénérait de ce culte un peu solennel qu'a la force

(1) Le fané.

pour la sagesse dans les pays de bonnes mœurs.

Tout ce monde allait et venait dans l'épais silence de la litière de grignons, cette pâte d'olive brune et sèche qu'on enlève des couffins après la blonde odyssée, pour l'éparpiller sur le sol.

Les meuniers étaient nourris chacun par sa famille, — prétexte ingénieux pour avoir des nouvelles de tous. Chaque matin, les femmes arrivaient, fleurant la maison et le froid, à travers la vapeur, les cris qui commandaient les presses, la mélopée de Toine qu'accompagnait le *cascavèu*, et traversaient dans sa longueur la salle du moulin. Posant leurs paniers sur les bancs, elles se tenaient debout à fleur de grignon, attendant, dans leur modestie soigneuse, que leur homme ait fini.

Alors, elles contaient les nouvelles du mas. C'était une bouffée féminine dont les meuniers guettaient le parfum. L'équipe de nuit attendait toujours, pour aller s'enfouir au fenil, que les femmes soient reparties. On ne parlait guère, en public, que du cheval se faisant vieux ou du blé levant en bon ordre ; mais quels longs regards heureux les maris avaient pour la femme dont la sollicitude, dans cette crasse ruisselante, se faisait si mystérieusement jolie ! L'homme, vêtu d'habits innommables — d'habits qu'on eût pu porter au pressoir tant ils étaient gonflés de bonne huile, — ne se sentait plus maître de cette créature séduisante sur laquelle le travail n'avait

laissé trace que d'élégance aux plis minutieux du fichu, au coup de fer du tablier. Il la regardait, la retrouvait comme au temps des fiançailles, vaguement intangible, dans le fantastique souhait qui ne pouvait l'atteindre.

Le démon de l'impatience rôdait bien parfois, mais la faculté d'aimer se parait de grâce si neuve que le monde où cet époux des temps pieux avait placé son cœur, son travail, sa famille, lui semblait brusquement éternel.

Combien j'en ai connus qui mettaient tout en œuvre pour que leur femme les trouvât au labeur le torse étincelant, solides comme des gladiateurs, ivres de force ! Quel coup de barre quand l'épouse passait contre le pressoir gémissant qui semblait crier grâce. Et de quel orgueil musclé l'homme souriait à la pudeur transfigurée de l'aimée qui baissait les yeux !

Dans ce coin béni où le travail était hospitalier, les voisins et les vagabonds avaient droit à un air de feu sous les auspices de Barbêri. Ils arrivaient le plus souvent, leur journée faite, à la tombée du jour, avec leurs pipes, s'installaient autour de la table, dans une bienveillance où nulle moquerie ne venait troubler leur état de sagesse.

Le colporteur, le raccommodeur de parapluies, le vitrier ambulant, qu'on connaissait à six lieues à la ronde, allaient, l'hiver, de moulin en moulin. Ils avaient droit de tremper d'huile

nouvelle leur croûton de pain frotté d'ail, et les meuniers trouvaient toujours, au fond de leur carnier, quelque reste de daube ou de fromage à leur offrir. Ils couchaient le soir à l'étable et repartaient le lendemain, quelquefois après une halte de deux ou trois jours. S'ils avaient la chance d'avoir la voix juste ou d'être beaux diseurs, le moulin les adoptait. Ils étaient nourris, logés, aussi longtemps que dureraient les chansons ou leur éloquence !

O chemineaux de mon pays, qui avez la faculté merveilleuse de récréer le monde, combien étiez-vous sur le banc du moulin ? Votre bel instinct peuple, comme il campait, dans l'unité vivante, Rome et les cours d'amour, la politique et l'Évangile ! Quel écheveau de paraboles autour de vos dons magnifiques !

Pendant qu'on écrasait la pâte, les hommes de barre étaient là, écoutant un épisode, et, mon Dieu, comme on ne dépendait ici que du père Loubeau, qui savait ce qu'on doit aux poètes, le *baile* n'interrompait pas le récit au milieu d'une aventure palpitante. Quand il fallait absolument retourner vers les presses, les *barrejaire* (1) criaient :

— Attendez-nous ! Ne parlez plus, nous voulons savoir la suite !

Le conteur se taisait, ou commençait une nouvelle histoire. Il y avait parfois quatre ou cinq épopées en train que suivait ensemble le seul

(1) Hommes du cabestan.

Barbêri, toujours présent et qui n'embrouillait rien.

Muni du tisonnier, coiffé de sa casquette en peau de lapin aux oreillettes relevées, il allait, de son long corps osseux, chercher pour mon père et pour moi deux chaises de paille au bureau du patron, et nous écoutions. C'était « la gazette », d'abord, tous ces mille échos de la plaine d'où l'inoubliable mélodie de la race surgissait sans qu'on y prît garde.

Un soir, vers 1885, si j'ai bonne mémoire, Blanquet, le marchand de lacets et d'épingles, que le phylloxéra avait mis sur les routes, arriva miteux, pelé, gelé, mais porteur d'une si grave nouvelle que dès le seuil il composa le mystère de sa maigre personne pour mettre chacun en émoi. Il reluisait de bonne foi, Blanquet, quand il posa sa boîte et affirma, accablé :

— Ah ! dans quels temps il faut vivre ! Bismarck est en Avignon, installé à l'hôtel d'Europe, et il fait lever les plans des remparts pour les faire recopier tout autour de son sale Berlin.

— Mille dieux ! — hurla Niquetas.

— Pauvres de nous ! — soupira le Passi !

Bournin, qui avait fait la guerre de septante, Aubert-qui-prit-Sébastopol intervinrent.

— Qu'est-ce que tu nous chantes avec ton Bismarck ? Tu auras pris pour lui le premier ours venu. Qu'est-ce que tu veux qu'il en fiche des remparts d'Avignon avec l'artillerie ? C'était bon

du temps où on se battait à coups de poings, mon pauvre vieux !

— Les remparts d'Avignon ! mais tu les as pas regardés, enfant que tu es ! et ceux d'Aigues-Mortes ? C'est des vraies ceintures d'honneur ! Le canon, je ne dis pas, mais va-t'en voir si les Prussiens vous ont des guirlandes de murs pareilles ! Ça n'a pas de bon sens que tu ne le comprennes pas, Bournin ! Et Bismarck n'est pas le plus bête de faire recopier pour son compte la porte Limbert et la porte de l'Oule !

» Dans le temps, des ceintures de murs comme ça étaient de fameux porte-respect ! Les rois de France s'arrêtaient devant, mon bon ! Il n'y a pas de canon qui tienne, ça veut pourtant dire quelque chose quand les rois ne font pas démolir les barrières !

— Les rois, les rois, on les a assez vus. C'est la République, à présent. Ce qui est à toi est à moi, les remparts d'Avignon et l'eau de la fontaine !

— Eh bien, s'ils sont tiens, les remparts d'Avignon, pourquoi que tu n'en es pas fier ? Ils en ont vu des choses et des choses depuis avant la Révolution !

— Tu la sais, toi, Blanquet, l'histoire des remparts ? Probable que pour faire des maçonneries comme ça, ça devait être un temps de guerre ?

— De guerre, tu dis ? mais on se battait les quatre saisons tous les ans !

— Dis-nous la, l'histoire des remparts d'Avignon.

— Mais vous la savez tous par cœur !

— On n'en a que plus de goût à l'entendre. Zou ! Blanquet.

Blanquet, déjà, avait changé de visage, de voix. Solennel, il dit :

HISTOIRE DES REMPARTS D'AVIGNON

puis, familier, commença :

« L'empereur romain s'appelait Clovis et notre grand saint Remi était en train de le faire chrétien ; ça n'allait pas tout seul à cause des Arabes qui démolissaient tout, des gens du Nord qui voulaient quand même adorer les arbres et des protestants qui voulaient à toute force faire la République.

» Le grand saint Remi, qui avait son idée, dit à Clovis :

— Balayez-moi Avignon de tous ces Maures et le bon Dieu vous le rendra.

» On balaye les Maures, mon bon, trois jours on s'esquinte les uns les autres ; mais nous, les Romains, on eut le dernier ! Seulement la demoiselle du gouverneur de la ville était morte d'un coup de fourche et son père disait à l'empereur Clovis :

— Qu'est-ce que vous aviez besoin de venir vous battre ici ? A présent ma fille est morte, et moi, je suis un gros malheureux !

» Clovis ne fait ni une ni deux, il lui dit :

— Ta fille ? risque pas qu'elle est morte ! Elle dort, pas plus. Seulement il n'y a que le grand

saint Remi qui peut la réveiller. Je le sais, moi, tu peux me croire ! Nous allons la lui mener tout de suite.

— Mais elle est toute cousue dans sa toile de lin, avec les aromates.

— Les aromates ? eh bien, elle sentira bon en s'éveillant ! La toile de lin, ça se coupe, mon ami. Fais porter pour ta demoiselle de beaux habits pour quand elle ressuscitera.

» Et voilà l'empereur Clovis qui part avec le gouverneur et la demoiselle morte et une grande suite de généraux tout habillés de vert, de violet, de jaune, avec des chamarrures de partout.

» Le grand saint Remi, il était ici, bien tranquille, dans un bastidon près des Antiques. Il voit venir tout ce monde dessus le chemin et il dit comme ça :

— Hou ! Qu'est-ce qui lui arrive, à l'empereur, qu'il marche au pas au lieu de galoper ?

» Et il attend, droit sur sa porte, parce que l'empeur était païen, autrement il fût allé à sa rencontre.

» L'empereur arrive. Le grand saint Remi lui dit :

— Alors ? qu'est-ce qu'il y a pour ton service, roi du Temps ?

» Et Clovis lui répond :

— Il y a que la demoiselle du gouverneur est morte d'un coup de fourche, son père te l'a amenée. Dis à ton Dieu de la faire marcher, et puis voilà.

— De la faire marcher, et puis voilà ? Comme tu y vas, empereur des païens ! Et ta conversion ? Si seulement tu disais la prière avec moi, prince des mécréants !

» L'empereur Clovis, qui crevait de curiosité, dit au grand saint Remi :

— Je veux bien. Mais on est honnête, ça sera donnant donnant : si ton Dieu nous ressuscite la demoiselle, tu nous baptises tous. Est-ce dit ?

— C'est dit.

— Tope-la ! Cochon qui s'en dédit !

» Alors, l'empereur et le grand saint Remi s'en vont contre la civière où la demoiselle était comme un paquet tout blanc. L'empereur monte dessus un mur et il crie :

— Peuple assemblé, cette demoiselle morte, le Dieu du ciel va la ressusciter, parce qu'il est le vrai Dieu.

» Alors le grand saint Remi, qui avait coupé toutes les mousselines, dit à la demoiselle :

— Mon enfant, levez-vous.

» Elle poussa un grand soupir, et tout d'un coup la plaine embauma la violette. Elle sortit ses bras qui avaient l'air de remuer l'aurore et dit comme un pinson :

— Comme j'ai dormi longtemps! m'excuserez-vous, mon père ?

» Le gouverneur d'Avignon s'était fichu à pleurer :

— Ma fille ! ma fille !

— Qu'est-ce que tu pleures, fada ? — fit l'em-

pereur. — Donne-lui une côtelette à ta demoiselle qui elle revient de loin ! et ouste ! viens te faire baptiser avec tout ce monde, et plus vite que ça !

« Le grand saint Remi resta à la fontaine tout le jour à dire à des gens qu'il n'avait jamais vus :

— Je vous fais chrétiens par la grâce de Dieu.

» Le soir, toutes ces brutes étaient comme des agneaux. Le baptême avait opéré de suite. L'empereur Clovis ne se saoûla pas, il parla posément avec le grand saint Remi et le gouverneur d'Avignon.

» Ils décidèrent d'évangéliser les protestants, de renvoyer les Maures dans leurs pays et de tenir Avignon à l'abri de leurs coups par une belle ceinture de murailles. Il y avait justement dans la suite le propre cousin de saint Bénézet, celui qui avait fait le pont du Rhône, qui se chargerait du travail. Il était resté vingt ans contremaître aux arènes d'Arles et il connaissait fièrement le métier. Clovis le fit appeler. Il vint trinquer et fut bien content de la belle commande.

» Alors le gouverneur d'Avignon dit au grand saint Remi :

— Toi qui m'as rendu ma fille, je te donne tous ces vergers d'oliviers. Ils sont d'un bon rapport et dans un pays que tu as l'air d'aimer.

» Le grand saint Remi lui fit un salut et répondit :

— Vous êtes bien honnête et ce verger me fait plaisir. Nous allons rester ici faire l'huile et nous bâtirons une chapelle à la gloire de mon bon ami saint Martin, qui s'occupera dès maintenant de nous arranger nos places dans le ciel.

» Le grand saint Remi, quand il parla de faire l'huile, avait son idée, vous savez !

» Il marqua l'endroit de l'église avec une pioche, de manière que l'autel fût à la place de l'arbre le plus beau. Il en ramassa les olives une à une, les écrasa entre deux pierres, les passa à travers un bout du voile de la demoiselle ressuscitée et fit une petite bouteille d'huile. Il dit à l'empereur Clovis :

— Rome ne sait plus gouverner le monde, nous allons faire la France. Je te sacrerai roi de France avec cette huile que je vais bénir et tu mèneras l'univers.

» Tu étais un empereur un peu ivrogne, mais Dieu t'a récompensé parce que tu as eu la foi. Je te prédis que ton royaume sera le plus beau de la terre et que tu deviendras un saint. Cette petite bouteille d'huile que j'ai faite pour marquer ton front, tes descendants n'en verront pas la fin.

» Tu vas régner sur les Francs et sur les barbares, mais par cette huile, tu seras du pays des saintes Maries et de sainte Marthe, de sainte Magdeleine et de saint Trophime, de saint Lazare et de saint Maximin. Tu vas leur conquérir le nord, tu mettras les protestants en fuite et tu

expédieras les Maures en Espagne, puis tu feras souche de braves gens et tu viendras te reposer en Avignon de temps en temps, derrière les murailles. Mais tu t'arrêteras devant elles, tu descendras de ton cheval, tu entreras en ville, à pied, comme un simple particulier, parce que ce n'est pas une raison d'avoir eu la victoire et d'être roi de France pour faire des embarras.

» Alors la demoiselle qui sentait la violette dit :

— Sire, roi très chrétien, je fonderai sur le rocher une maison des filles de Dieu. Quand vous viendrez en Avignon, la prieure sonnera la cloche d'argent et vous monterez faire la prière avec nous.

» On tomba d'accord que les gens baptisés travailleraient au couvent et aux remparts et que tous les dimanches ils mettraient la poule au pot et auraient un litre de vin.

» Les maçons se mirent en train, les manœuvres s'appliquèrent, et tout marcha sur des roulettes.

» Le grand saint Remi s'en alla sacrer le roi de France dans les pays du nord pour donner un peu de satisfaction aux gens que nous avions soumis. Toutes les années il revint ici faire son huile. Quand il y avait de braves morts qui faisaient faute à leurs familles, il les revenait ; et à force de bénir et de rebénir la commune, il n'y eut plus que de la bonté et de la prospérité. »

Et Blanquet s'arrêta, fier du silence, imprégné de synthèse, sûr que les vues troubles de l'histoire ne sont faites que pour ceux qui n'ont jamais écouté les vieillards ou les pierres.

Aubert-qui-prit-Sébastopol soupira tristement :

— Quel temps ça devait être, mon ami ! celui où on se connaissait tous !

Il s'était battu, lui, dans un pays à quarante jours loin, en compagnie d'Anglais couleur brique, raides comme des manches de pelles, qui ne lui disaient pas un mot, qui étaient riches à crever.

Les gens de Saint-Remy, Peau-de-serp, son cousin, qui était trompette, l'aîné de Titin Biscarat, Galleron, cinq ou six autres, étaient restés pauvres comme avant. Ils avaient versé leur sang pour des choses vagues qui devaient profiter au monde ; ils n'étaient pas tous revenus... L'obscurité du sacrifice était telle en ce brave Aubert qu'il ne sut jamais ce qu'il était allé faire en Crimée à côté d'une armée anglaise.

— Le vieux Ferry qui y a laissé sa jambe et qui s'est établi coiffeur pourrait vous le raconter, il en sait quelque chose ! Nous étions là, on faisait la soupe, — et une pauvre soupe, allez ! Le Maréchal qui n'avait qu'un œil nous fait :

— Hardi ! les enfants ; allez-moi prendre cette redoute !

» La redoute, tu penses, ça marcha rondo ; mais la marmite qu'on avait flanquée à terre ?

Une baïonnette, ça mange, que diable ! Alors, nous sommes allés trouver les Anglais. A toute heure du jour ils se garnissaient la gargamelle, eux ! Quand nous avions trop faim, on leur faisait, avec politesse :

— Hou ! l'artiste ! Ça n'a pas l'air mauvais ce que vous mangez là ?...

» Ah ! oui ! l'artiste, il était risible avec ses dents comme le râteau du foin, et qui ne s'arrêtaient pas, je vous en réponds !

— L'artiste ? Ohé, l'Engliche ? Si on partageait ? Nous avons pris la redoute, et, pendant ce temps, la soupe a refroidi.

» Sans seulement nous regarder, ces bougres-là achevaient la pièce de bœuf. Il paraît que nous étions amis !... C'est vrai que, quand on se battait, ils ne nous tiraient pas dessus. Mais... à part ça ! Le soir, nous allions faire bivouac avec les Russes. Ceux-là, tout le jour, on leur avait envoyé des balles. Pourquoi ? Qui le saura jamais ? Quand on cessait le feu, nous faisions gamelle ensemble, et, à force de rire et de chanter, nous finissions par nous comprendre !

Ce que nous avons fait là-bas ? Bien fin qui le sait ! Un jour, on nous a assemblés : drapeau, tambour, clairon, c'était la Victoire. Oh ! mais là ! une victoire épatante, complète, sur toute la ligne ! et nous nous sommes en allés chez nous... Pas tous, hélas ! Peau-de-serp, mon cousin, *pécaïre !* — devant Dieu soit-il ! — il est couché dans l'herbe au Mamelon Vert. J'en suis

resté bête huit jours d'avoir vu ce petit avec son trou dans la poitrine !

» Quand le Maréchal borgne est venu à Tarascon, nous y sommes allés, il nous a passés en revue ; comme nous étions alignés, il a dit :

— Ous'qu'est-il, l'homme du Mamelon Vert ?

» J'ai dit :

— Présent !

» Il m'a embrassé et deux larmes lui sont tombées du même œil à cause qu'il était borgne. Mais l'intention y était. Je n'ai jamais plus entendu parler de la victoire.

— Holà ! Aubert ! — criait Toine, — la pâte est au point et la Crimée ne s'en va pas !

Aubert éteignit sa pipe, retroussa ses manches qu'il avait rabattues en parlant par politesse pour Blanquet, et s'en alla sans hâte chercher le chariot.

— Hésiode ! murmura mon père ! O mon enfant, je t'aime ; les beaux jours sont restés les beaux jours !... Il y eut jadis en Grèce un paysan qui avait un frère avec lequel il travaillait son bien. Leur père mourut, des discussions éclatèrent à propos d'un champ, ce fut la brouille. Hésiode, qui aimait l'approbation de son village, s'en vint chez le forgeron conter ses peines. Il était prudent, ne chargeait pas son frère et racontait leur vie passée, leurs travaux en commun. Pour qu'on l'écoutât mieux, il mit tout cela en vers. « Qui chante, son mal enchante ! »

Hésiode fit un beau livre : *les Travaux et les Jours*. Et nous aussi, nous les vivons ici, les travaux et les jours ; la bénédiction des muses tombe ce soir sur le moulin. Vois notre vieux Blanquet qui se chauffe les mains : le cœur de la Grèce classique bat dans le cœur du fruste aède... Hésiode !...

IV

TOINE

Toine, assis sur une pile de couffins, reprit son couteau. Il taillait pour mon père, dans un morceau de buis, une boîte d'allumettes où un lézard *se radassait* (1) sous une pluie d'étoiles.

Allait-il transposer les rythmes des conteurs pour célébrer à sa manière, en lignes vives, en contours caressants, le menu songe de la bête ?

Toine, silencieux, était un fidèle, un artiste. Riche d'humilité, il avait dévoué à la réflexion sa vie pure. Nulle part je n'ai vu comme dans ses méditations, la sagesse du sacrifice et la fraternelle unité de toutes vies s'écoulant au soleil.

Depuis quarante ans qu'il tournait la pâte d'olives sous la meule du père Loubeau, l'univers des récoltes s'était mêlé à la beauté et au déclin des hommes. Il avait mis leur nom dans des feuillages sur la barre du cabestan et gravé pour cha-

(1) Somnolait.

cun quelque surprenante merveille dans un os de gigot ou un débris de bois.

L'orgueil ému des compagnons admirait le tailleur d'images avec la certitude qu'il portait dans ses doigts un charme créateur. L'heureuse flânerie des pipes du moulin le mettait dans un bleu nuage dès qu'il sortait de sa caissette les éléments de sa magie.

Que de matériaux improbables, miteux, galeux et rangés en bon ordre entre les quatre planches : cornes de bélier, boutons de soupières, planchettes, débris d'os, fil de cuivre, Dieu sait quoi !

Ses outils ? Un couteau à manche de corne, deux ou trois clous, une épingle à cheveux en fer. L'épingle à cheveux, d'après Toine, c'était l'outil des outils, la perfection des perfections, une manière de fée bijoutière, dont les pointes avaient raison des creux les plus difficiles et dont la courbe polissait les surfaces les plus récalcitrantes en respectant toutes les arêtes.

Mais il lui fallait son épingle à lui, celle qu'il trouvait par la protection de son saint patron. Aucune chance de lui être agréable en lui en offrant, comme j'eus la fâcheuse idée de le faire, un paquet tout entier : la banalité du nombre ruinait la précieuse multiplicité de l'unique, ramassée sur la route, à laquelle il tenait comme à un présent direct de la Reine des Fées.

Comme Toine m'avait gâtée aux étapes de mon enfance !

Je lui montrai un soir ma main fièrement tachée d'encre : il tira d'un brin d'aubépine un porte-plume où des coccinelles couraient en farandole pour voir les mots que j'écrivais. Quelle danse sur le grignon quand je reçus ce doux chef-d'œuvre !

Et le rond de serviette de ma première communion, où toute la vie d'un *magnan* (1) se déroulait autour d'un os de bœuf ? Et mon étui que coiffait une abeille ? Et le bénitier de ma quinzième année ? une croix de Malte entourée de quinze églantines, qui porte entre ses bras mon nom écrit dans une étoile. Autour de la coquille, Toine a marqué cette prière :

EAU SAINTE

GARDEZ LES QUINZE ANS

DE MON CŒUR

Les jours avaient lui et glissé sur la meule. Barbêri avait garni et regarni les lampes qu'il mouchait de ses doigts. Le couteau de Toine avait changé de lame, la lame avait changé de manche, mes cheveux longs tombaient en nattes et je venais toute seule dans le soleil d'hiver frapper contre la vitre et regarder tourner la meule.

Accoudée à la fenêtre, j'écoutais craquer les olives et grincer tristement les noyaux. La pelle

(1) Ver à soie.

de Toine raclait la pierre et ramenait devant la roue impitoyable les petites olives qui se sauvaient en danse, affolées et presque railleuses. La mule passait et repassait, tirant la perche au son du *cascavèu*.

Dans l'auge ronde, peu à peu, les olives ne souffraient plus... ; la pâte, silencieuse et grasse, semblait le chaud limon de quelque création nouvelle. Cette boue parfumée, c'était déjà l'huile des rois et des mourants, et le Saint Chrême aussi, et aussi l'aïoli doré et les bouillabaisses fameuses !

L'attention de Toine se détendait. Je « lisais » la perche au passage : fruste et droite, elle portait en entailles profondes toute l'histoire du moulin ! Toine y avait marqué le souvenir des animaux dont il avait bouclé la bride et m'en avait appris les signes : CADET, inscrit dans des feuilles de buis que coupait un triangle, ne rappelait-il pas à tous que Cadet, venu des Alpilles, en avait pâturé le manteau et couru la pierraille sur les pentes et les sommets pointus ? Et FISTON, dans les boucles d'un fouet ? Le fouet ? mais c'était la vie d'auberges et d'aventures des rouliers de la nationale ! MACARONI, dans son médaillon de trèfles que fermait une fraise, d'où viendrait-il, si ce n'est de Noves, le pays de Mme Laure ?

— Aubert, c'est à point ! amène les chariots !

Cette fois, Toine arrêtait sa bête et causait avec moi.

— De cette Belugo (1), pas moins ! regardez-moi cette mule, Mademoiselle ! Quelle enfant ! Ça vous est bravette, et farceuse, et vaillante, cette personne-là, comme les jeunesses du jour ! Je marquerai son nom dans les amandes, — vous pensez bien, elle vient d'Eygalières, — et je le mettrai contre celui de ce Pistachié (2) que j'ai tant regretté. Ah ! s'ils s'étaient connus, ça aurait fait une paire d'amis. Quelle alliance, saint Éloi ! Pistachier et Belugo. A tantôt, Mademoiselle, je la mène boire.

Comme il les avait aimés, Toine, ces animaux silencieux qui peinaient près de lui ! Que de fois il me confia sa tendre certitude que « ses frères à quatre pieds » étaient des âmes accablées d'une fatalité passagère, subissant le triste enchantement de formes imparfaites et de rêves démesurés...

Il était sûr, Toine, que l'amour délivre, que la seule tendresse peut soulager de telles infortunes, et il aimait les bêtes d'une fraternité toute trempée de pleurs.

Son mulet était un cœur... ; et comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucune misère d'orgueil, la nature, reconnaissante, leur avait fait le don de se comprendre. La rustique miséricorde les couvrait de bénédictions aussi fraîches que la rosée des romarins.

(1) Etincelle.
(2) Farceur.

Il n'y a pas de vie inférieure. Pour Toine, son mulet était seulement le simple des simples. Ah ! il n'était pas cartésien ! L'idée d'en faire une machine souffrante l'eût indigné aux sources intactes de son amour universel. Il l'appelait « mon homme, mon bon ami » et lui parlait avec politesse et avec abondance comme à un chrétien baptisé.

— C'est que les bêtes, voyez-vous, Mademoiselle, ça vous a une jugeote d'enfer ! Ça les amuse à la folie de mettre dedans qui ne les aime pas. Mais sitôt qu'on les aime, adieu la fainéantise, et les airs, et les malices ! Elles se crèveraient de travail pour vous faire plaisir ! Et ne croyez pas qu'on puisse leur en faire accroire ! Si on ne les aime pas pour de bon, on peut leur en donner, du sucre et des poignées de feuilles, mais comme qui dirait par vice, pour se *trufer* (1) du monde et se régaler surtout de ne rien ficher davantage. Je les connais, moi, voyez-vous, c'est des personnes qui réfléchissent ! Les bêtes, les bêtes ! qu'on dit. Mais les bêtes ça a du cœur, et c'est brave, et si c'était pas les gens qui leur donnent la mauvaiseté, ça serait de bonne humeur tout le long de leur vie !

— Toine, quand le père Loubeau revend les mulets, vous languissez ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, Mademoiselle ! Si

(1) Moquer.

vous voyiez partir un vieux mulet qui s'en va sans se fâcher, tout facile, tout triste... Il porte son travail et sa peine dans un cœur tout fermé. Quand je connais, par chance, celui qui l'achète, je vais de temps en temps au mas lui faire de petites visites.

» Je leur garde le sucre de mon café, aux anciens mulets du père Loubeau, parce que je pense à eux toujours. Et quand ils me voient, *c'est mieux que si nous nous parlions !*

Bien des fois, Toine m'avait dit :

— Quand il me faudra poser mes vieux os, si vous êtes là pour me souhaiter bonne route, le voyage ne me pèsera guère !

Il mourut un soir, très vite, en plein travail, dans le deuil laborieux de son cher moulin.

A l'aube il avait déclaré :

— Je crois bien que je ne saurai jamais plus le goût de l'huile nouvelle...

Le vieux Loubeau, tout chaviré, s'en alla chercher le médecin et le curé. Entre temps, mon père, ma mère et moi étions accourus.

Toine, tout habillé, était couché dans l'écurie sur une paillasse à carreaux à l'alignement de ses bêtes. Son maigre visage semblait sa dernière œuvre taillée dans la racine humaine ; la sueur s'amassait au creux des tempes ravagées, mais le sourire espérait, les yeux *voyaient*, et l'harmonie de tant de misère apaisait comme une promesse.

Ma mère mit des draps blancs, des coussins. La

tête du vieillard était toute réduite au dernier nid de l'oreiller. Le cou, où battaient durement les artères, semblait quelque paquet de cordes, et, sur la renversure, les mains inquiètes déchiffraient avec de fiévreuses délices les tiges des initiales brodées.

Ce fut dans la crèche même que nous arrangeâmes le petit autel. A la place où respira tremblant de froid, le Dieu fait homme, le crucifix se dressa en exemple et les cierges de Chandeleur tremblèrent devant le râtelier...

Belugo ne hennissait pas. Contre sa litière, dont on avait roulé l'ourlet de paille, une chaise, un peu de café dans un bol, le panache doré d'une bouteille de champagne. Ma mère, à genoux, cherchait à prendre dans ses mains les mains tremblantes du moribond. C'était par instants comme une courte lutte, les mains passionnées du vieux Toine s'évadaient de celles de ma mère et cherchaient, cherchaient inlassablement sur les draps l'argile inconnue où pétrir le visage de Dieu.

Pauvres phalanges prestigieuses ! Était-ce vous qui aviez tissé les feuillages et fait danser les coccinelles au long de mes devoirs d'enfant? Sentiez-vous la sainte caresse des longs doigts frais aux ongles roses ? Que cherchiez-vous sur le linceul ? Quel contour de bonté sous la rousse lueur des cierges ?...

Un brusque silence vaporisé de clochettes

d'argent : le viatique passait dans le moulin devant les choses du métier.

A côté des pressoirs ruisselant en hommage, les meuniers se mirent à genoux. Quelques âmes pieuses, enfouies dans des châles, tenant leurs chapelets, suivaient en cortège dans le silence du grignon.

Les hommes, leur casquette à la main, baissaient la tête devant le prêtre qui apportait sous un dais de satin frangé d'or le pain du voyage et l'huile consacrée qui ouvre les parvis célestes. Les quelques gouttes, closes dans leur vase d'argent, voyaient-elles couler la nappe du pressoir et courir les rigoles blondes ? Deux mille ans de miséricorde ont mis la vie chrétienne entre deux gouttes d'huile. Au matin du baptême, elle déclôt nos sens et les ouvre aux puissances de foi ; quand vient le dernier crépuscule, même si la conscience est rouillée, c'est l'huile encore qui nous monte sans grincement à la Toute-Lumière.

Dans le silence de l'écurie, on percevait le ronflement de l'eau bouillante et les bruits inconnus du travail arrêté, fusées de vapeur, brusques secousses du *cascavèu* : le mulet, tenu en bride par Bournin, remuait sans doute la tête à la recherche de son ami...

Toine communia. La clochette s'égrena autour des ombres et du dais. Les presses recommencèrent à crier et le *cascavèu* à tinter. A travers la porte de l'étable, nous arrivaient les commandements de la barre :

— Encore un coup ! Encore un bon coup ! et de deux ! Faut que passe !

Le père Loubeau sanglotait. Les meuniers qui étaient de repos, éperdus, maladroits, écroulés, entouraient Toine de cette masculine incompréhension de la mort, si dure à ceux qui partent.

Ma mère, elle, parlait des bras tendus de la Vierge Marie, des beaux archanges en attente... et récitait les prodigieuses formules qui ornent le seuil de la vie éternelle.

Belugo regardait fixement cette chose inconnue qui venait contre sa litière, parmi les fleurs et la lumière, sur des nappes, des tapis. Elle entendit la voix de Toine qui disait, comme un ordre et comme une prière :

— Ayez bien soin des bêtes...

Toine ne rouvrit plus les yeux... Ma mère ramena contre le cœur muet les mains souples encore, mais qui ne bougeaient plus. Elle enlaça les doigts au crucifix de cuivre, et mon père, à côté, posa dans des violettes le couteau fermé et les clous et l'épingle.

L'humble imagier dormait dans la ferveur suprême, l'oreiller abaissé ; un cierge à son chevet se consumait pour lui. Devant le crucifix, dans l'eau bénite, trempait un brin de ce buis qu'il aima.

Belugo veilla son ami. Devant elle, on le coucha dans une longue boîte... Comme elle avait compris ! Près du petit autel où coulait la cire

des cierges, le foin, l'avoine, le seau d'eau, étaient restés intacts...

Quand les meuniers, habillés de leurs vêtements du dimanche, vinrent prendre la caisse toute clouée, elle eut un long gémissement.

Pendant que Toine, sous un drap noir, s'en allait, porté par ses camarades, Belugo cassa son licol et voulut suivre le cortège. On la rattrapa au portail, et Barbêri la vit pleurer.

V

L'AMITIÉ DE NOËL

— Maria, n'oublie pas de sortir les assiettes à feston pour mes blés de sainte Barbe !

— Il y a trois jours que je les frotte !

Et toute pénétrée d'importance, j'entrai dans la salle rose, mon cartable sous le bras.

L'après-midi d'hiver tassait les heures et les cendres.

Ma mère cousait des langes sous la lampe, de doux langes de pauvres qu'elle taillait dans la toile caressante de la maison. Mon père, au coin du feu, la contemplait, sa pipe éteinte. Contre les pelotes de fil, dans l'auréole de lumière, un plat d'étain empli de graines attendait mes petites mains.

— C'est la Noël qui commence ! C'est la Noël qui commence ! — m'écriai-je sautant de joie, battant des mains.

Et j'embrassai mes parents avec une furie heu-

reuse, dansant autour de la table, déjà prête, pourtant, au recueillement passionné.

Comme tous les enfants de Provence, ce soir du 3 décembre, j'allais trier, l'une après l'autre, les graines de la semence essentielle et je la déposerais le lendemain, au matin de la sainte Barbe, sur une couche d'eau, au creux verni d'une assiette en faïence. Ce sont les mains d'enfants qui, à travers les âges, ont gardé au doux Jésus cette survivance du culte d'Adonis. C'est à l'éphèbe ensanglanté que les jeunes Athéniennes, pour célébrer l'adolescence permanente de la terre, offraient, en toutes saisons, de menues prairies poussées sur des plateaux d'argile.

Dès que les cloches de Provence sonnent les heures religieuses, toutes les révélations du monde accourent à nos rives par les antiques routes de la mer : l'Orient éveille le sens mythique ; la Grèce, soufflant la beauté, décante le sel du symbole ; Rome balance la Justice ; la Judée transfigure la vie dans le miracle de l'Amour...

Il faisait tiède sous la voûte. Paisiblement elle tombait aux angles, portant, à la croisée de ses arêtes, le rond de la lampe qui tremblait comme un jeune soleil.

Toutes choses étaient amicalement à leur place. Le feu de bois couvait ses braises, mon tableau noir, où me guettait chaque soir un

croquis de mon père, une ligne d'anglaise tracée avec soin par ma mère, m'offrait le dessin d'une étable et le vers qu'il faudrait épeler tout à l'heure :

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Les dernières roses, gaufrées de gelée blanche, s'effeuillaient sur la crédence dans laquelle je rangeais mes jouets ; au pupitre du piano, un cahier en robe claire portait le nom de Saboly ; le buvard de ma table étalait ses pâtés contre l'encrier lourd, et, sur la cheminée, dans la pénombre, la Diane de Gabies agrafait, comme à l'ordinaire, la draperie de son manteau sur sa pudique robustesse.

J'étais tout application dans la bonne lumière. Mes cheveux courts, piqués d'un papillon de satin rose, concentraient mon regard sur la soucoupe où j'épurais la promesse du pain. Les grains de blé fendus et blonds comme les miches croustillantes, tombaient dans une assiette peinte où leur petit tas commençait à grossir.

Mon père et ma mère me regardaient.

Je les apercevais à travers les boucles emmêlées qui tombaient sur mes yeux. Mon père était debout, la main appuyée sur l'épaule de ma mère ; — maman avait croisé contre son cœur, qui battait vite, ses belles mains étoilées du dé laborieux. Ils pleuraient dans le chaud silence de mon travail.

Ensemble ils avaient bercé cinq enfants contre leurs cœurs unis et voici que j'étais seule, ce soir, à trier le blé nouveau...

Revoyaient-ils les quatre cercueils qu'ils avaient conduits au Champ des Mauves ? Cherchaient-ils au fond de mon regard la multiple tendresse de tant de prunelles éteintes ?

La jeune barbe de mon père, en une nuit, naguère, était devenue toute blanche, quand il eut couché dans les fleurs le plus beau de ses fils...

Il m'en était resté une stupeur ardente, et voici que ce soir, ineffablement, je pressentais au fond de mon cœur anxieux les immenses besoins de la tendresse humaine...

Je ne relevai pas la tête, et le blé de Noël recueillit ma première larme.

Le lendemain, j'alignai sur le rebord de la fenêtre, dans le soleil frileux, six assiettes où trempaient mes semailles : deux assiettes de blé, deux assiettes de pois chiches, deux assiettes de lentilles.

Maria, ma vieille bonne, planta à côté deux têtes d'ail sur des carafes pleines d'eau, escomptant déjà les flèches vigoureuses, vraies épées de printemps, qu'elle hacherait dans la salade du grand jour.

Mon père fumait sa pipe dans la cour en compagnie de Barbêri et du père Loubeau. Toine

s'en allait au puits remplir une vieille burette pour arroser son blé ; quelques clients du moulin d'huile flânaient sous les platanes dépouillés.

Mon père vint vers moi tout de suite, si grand, avec sa longue barbe floconneuse dont l'argent fin tombait sur l'ample veston bleu à capuchon de moine, qu'il portait le matin.

Le sourire de ses yeux noirs veillait déjà sur la Promesse :

— Nous verrons si tu as été sage, — dit-il avec une malice douce. Le petit Jésus, avant de venir se coucher dans la crèche, met toutes les bonnes intentions des enfants dans l'eau de leurs blés. C'est ce qui les fait pousser si vite.

Et, penchant sa haute taille, il m'enleva de terre et me blottit contre son cœur.

Toine revenait du puits ; je l'appelai.

— Pas maintenant, — cria-t-il. Il ne faut pas que le premier soleil soit perdu. Dans une demi-heure mes blés seraient en retard sur les vôtres !

Je lui souhaitai de loin bonne chance et m'en allai à l'école accompagnée de Maria, saluant vivement au passage, sur toutes les fenêtres, la rangée de soucoupes où se gonflait le grain.

Au pensionnat, sœur Justine, la cuisinière, avait, dans chaque classe, semé du blé sur une assiette. La supérieure vint elle-même réciter le *Veni Sancte* qui ouvrait l'étude et nous dit avec une autorité charmante :

— Votre blé est semé, mes enfants. Ce sera

chaque matin le privilège de la plus sage de l'arroser et de le sortir. Vous lui mesurerez le soleil et le froid avec prudence, et je compte qu'à vous toutes vous le mènerez à bien pour orner l'oratoire la veille de Noël.

Quand sonna la récréation de dix heures, les grandes parlaient cotylédon, mais nous, les petites, nous dansions en rond autour de l'assiette que nous avions emportée dans la cour pour faire jouer le blé avec nous.

Maria, en me ramenant, me fit faire un grand détour pour voir sur les fenêtres comment serait la moisson de Noël.

Les garçons sortaient du catéchisme et se répandaient dans les rues de la ville, les mains dans les poches et le cartable en bandoulière. Entre le cache-nez de laine et le béret planté à la diable, ils avaient presque tous les mêmes yeux luisants et noirs et la même pâleur ardente. J'entendais au passage des exclamations comme celle-ci :

— La Noël, mon bon, c'est le jour où on mange le plus de toute l'année !

Et les sentant diriger les affirmations naissantes du blé vers la seule ripaille, j'en étais grandement scandalisée.

Les filles sont plus recueillies. On les rencontrait en bande, curieuses et déjà sages. Le mystère de Marie les habite si tôt ! L'Enfant Jésus leur tend les bras. Une maternité de quatre ans peut le secourir, le bercer. C'est une poupée

qui a les puissances de Dieu, mais un Dieu qu'on dorlote... On échange, avec lui, la protection physique contre la protection morale ; on se comprend sans le moindre malentendu. L'exemple de perfection n'a pas de rigueurs accablantes, et chacune, devant la Crèche, est une maman en extase.

Maria, au passage, avait ramassé ses neveux et nièces ; j'avais rencontré de petits amis ; nous déambulions dans la Grand'Rue.

Chez Mlle Jean, il y avait, au-dessus du blé, une rave coupée en deux et pendue par trois ficelles à la tringle des moustiquaires. Chez Mlles Demonte, deux bouteilles habillées de chiffons humides et roulées dans la graine de lin, promettaient de petits obélisques qui encadreraient les assiettes ; chez Mme Roumanille, de gros oignons de jacinthe, plantés dans l'eau sur des carafes, se rangeaient en ligne derrière les soucoupes.

Nous causions le long du chemin avec des groupes attentifs qui s'informaient de notre blé, et nous rendions la politesse. Maria échangeait des recettes : le fruitier, la réserve, la dinde à engraisser, les macérations d'herbes à transvaser, tendaient les êtres vers le Minuit Radieux. A travers les ruelles, on gagnait un sourire, un conseil. Une intimité pénétrante tombait du ciel. Déjà on se jetait en riant : « Bonnes fêtes ! » et, sitôt que le mot Noël était prononcé, les enfants criaient : « Gloria ! »

Maria, tout autant que moi, était dans le ravissement. C'était une bonne cervelle, coiffée du velours d'Arles, folle de chant, et que j'aimais beaucoup.

Elle était entrée à seize ans au service de ma grand'mère maternelle, et n'avait plus bougé de la maison, où bougonnait sa quarantaine. Elle me racontait, une fois par jour, que « Madame la Mère », quand elle vint en Provence, au milieu de l'été, tomba en arrêt devant une banaste d'aubergines.

Maria, en ces temps reculés, ne savait pas un mot de français, et ma grand'mère ignorait tout du provençal. Le dialogue, plein de périls, avait donné lieu à cent quiproquos que Maria me répétait avant de m'endormir d'une chanson. Grand'mère lui avait dit un jour :

— Maria, voulez-vous voir à l'office si Eulalie y est encore ?

Et Maria s'en était allée bravement à l'église, faire le tour des confessionnaux et des chaises.

Une autre fois, ma grand'mère avait demandé des sarments. Maria, comprenant qu'on la trouvait « charmante », répondit par une révérence.

Je m'asseyais dans mon lit blanc pour rire plus à l'aise.

Qui me rendra le luxe éperdu de ce rire et tant de nouveauté sur des mots ressassés ?

Maria avait-elle changé ? Je l'ai toujours connue petite et vive, avec des bandeaux ondulés, vernis à la moelle de bœuf. Elle avait pour

ma mère, de qui elle avait tout appris, une tendresse dévote, et pour nous tous un de ces attachements informulés qui lui faisait prendre à nos joies, à nos peines, un intérêt solidaire, et, aussi simplement qu'elle partageait notre dessert, elle aidait à nos économies.

Elle était laborieuse et fantasque, et chantait du matin jusqu'au soir avec une voix de source qu'alimentait une mémoire invraisemblable. Vieux lambeaux d'opéras, cantiques, rondes, chansons, complaintes, psaumes, tout y passait !

Mon enfance a baigné par elle dans une musique directe, où la romance et la vocalise n'étaient que des façons de respirer.

Pendant qu'elle m'habillait, le matin, je demandais déjà :

— Qu'est-ce que tu me chanteras ce soir ?

— Je te chanterai ce que tu voudras, ou ce qui me passera par la tête, choisis.

— J'aime mieux ce qui te passera par la tête.

Et c'était tantôt :

O Magali ma tant amado
Mete la testo au fenestroun
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de viouloun (1).

Tantôt :

Jeune capitaine
Revenant de guerre

(1) O Magali ma bien-aimée — Mets la tête à la fenêtre — Ecoute un peu cette aubade — de tambourin et de violons.

Cherchant ses amours.
Il les a tant cherchées
Qu'il les a retrouvées
Au fond d'une tour.

Ou bien encore le Pont des Soupirs, qu'elle prononçait :

Venise dort sur les tristes *légumes*
Déjà Sain-Marc vient de *faucher* minuit.

Que j'en ai retenu de ces vieilles romances, *la Croix d'Or*, *l'Enfant du Bon Dieu*, *les Petits Maraudeurs*, *les Hirondelles*, *On va marier Madeleine*, *la Légende du Grand Étang*, et toute la guirlande sauvage de nos bonnes chansons !

Dans la lueur dansante de la veilleuse, les pires ritournelles ne m'apportaient pas d'indigence rythmique.

Pour une enfant qui va dormir, les paroles ailées ramènent tendrement le mystère. Sous les rideaux de mousseline, l'univers devient mélodieux, les paupières s'abaissent sur une féerie multiple, on entend le prélude des songes, la cadence va s'éteignant...

I'a très veissèu dedins Marsiho
Que soun parti per Malaga
Joun laliretto.
Que soun partis per Malaga
Joun la lira (1.)

(1) Il y a trois vaisseaux, à Marseille — qui sont partis pour Malaga — *Joun laliretto* — qui sont partis pour Malaga — *Joun lalira*.

Grande Sainte Marguerite
Endormez-moi ma petite
Jusqu'à l'âge de vingt ans.

O berceuses de mon enfance ! Combien je vous ai aimées, comme vous êtes tièdes au fond de ma mémoire ! C'est vous, douces, chères rengaines, qui me gardez au fond de l'âme l'oreiller blanc où reposer ma joue dans l'odeur de lavande.

J'ai pu éclater d'une humanité divinisée emportée par Beethoven, rêver le ciel de mon vieux César Franck, pleurer au clavier les larmes de Schumann, vous restez toutes mariées et fidèles à mes plus hautes joies ! Dans ce rugueux pays du monde, vous chantez comme les grillons noirs amis de tous qui parlent du feu clair et de la maison parfumée.

Elle était bien de la famille, la bonne Maria ! Elle aussi, en m'aimant, laissa au fond de moi son ébauche d'optimisme. Rien qui fût une difficulté, qui provoquât une objection. Le moyen d'être raisonneuse avec elle ? Elle procédait par affirmations, chantait et ne discutait pas.

Je me souviens de la confiance renouvelée qu'elle versait en moi, chaque soir, à l'heure du coucher, rien que par la façon dont elle fermait la porte de la cour : elle donnait à la serrure deux robustes tours de clé, s'assurait que les verrous fonctionnaient bien, les *ouvrait* avec soin, ôtait la clé, la pliait dans le *Petit Marseil-*

lais du matin, la posait sur sa table de nuit, et me disait d'un air capable :

— Tu comprends, si des fois le feu prenait à la cuisine, on n'aurait qu'à jeter la clé aux voisins.

Et je m'endormais, riche de cette assurance, bénissant les dieux de me choyer d'une sécurité pareille...

Les soirs de punition, elle m'ensevelissait dans le silence pathétique, en murmurant près de mon oreiller l'air des *Noces de Jeannette* :

Parmi tant d'amoureux empressés à me plaire.

Et quand elle soupirait désespérément :

Ma pauvre âme est pleine
D'*immortel* (1) souci !

je m'exaltais, et, gonflant de ce souffle d'éternité ce que je devinais du *souci*, je m'essayais à répandre au delà des étoiles mes menus grands ennui. Je réclamais pour eux droit d'immortalité ! Ma poupée cassée, mon livre perdu, mon petit service à café ébréché, les voilà donc parmi les anges ? Ma « pauvre âme » glissait déjà aux glorifications de toutes les douleurs !...

Si Maria soignait son ail, je surveillais mon blé avant d'aller en classe, et, tous les jours,

(1) D'un mortel.

le sortais sur la fenêtre après l'avoir abreuvé d'eau limpide. Un lit de racines enchevêtrées souleva bientôt sur un vivant écheveau les graines qu'épuisait leur verte destinée. Les feuilles étaient égales, drues et droites, les flèches de l'ail pointaient grassement au-dessus de la barbe soyeuse qui descendait dans les carafes. Maria avait confiance : d'ici quelques jours le blé aurait atteint *lou mié-pan* (1), et je le nouerais en touffes avec une faveur pour garder les tiges bien droites.

Le soir, je réunissais mes six assiettes dans la tiédeur de la cuisine. Le plus souvent, Nanon venait m'embrasser à la nuit tombante ; le laitier, escorté de son frère le ramoneur, nous apportaient des nouvelles. Chez Mlle Jean, dans la Grand'Rue, la rave avait jeté un grand plumet de feuilles et le blé poussait si épais qu'il avait l'air d'un pompon de soie verte. Les bouteilles des demoiselles Demonte ressemblaient à deux petits cyprès ; et les jacinthes de Mme Roumanille montraient de gros boutons charnus qui cependant ne laissaient pas encore deviner leur couleur. Maria me jurait de me mener y aller voir, donnait des noix aux galopins, leur promettait du nougat et de la fougasse, après quoi elle houspillait le fourneau où cuisait la soupe au lait et la compote de mon dîner, et chantait en mesure en tournant la cuiller.

(1) Le demi-pan : Le pan vaut 0 m. 25.

Dès les premières notes, Nanon s'asseyait. Elle aimait le chant du même amour que la beauté parce qu'ils sont les dons gratuits et magnifiques. Maria, elle, chantait pour chanter. Elle ne concevait pas la joie sans ritournelle, et, mon Dieu, si la sauce brûlait, il était simple de transposer le refrain en mineur et d'exhaler une plainte qui vous console !

Nanon et Maria, au marché, étaient fidèles au baladin qui vendait des complaintes. Maria les retenait du premier coup et, pendant que je mangeais mon riz, elle les redisait à Nanon qui ne ménageait pas l'éloge.

Dans Avignon une scène sanglante
Vient de l'Amour nous peindre les fureurs.

Et tout y était ! le drame et l'emphase, la fêlure et la sympathie.

Entre Lyon et Valence
Y a t'une maison.
Tous ceusses-là qui z'y rentrent
Y-z-y sont morts assassinés.

Nanon, toujours fine, interrompait :

— Ne me parle pas de ces histoires de brigands. Chante-nous quelque chose qui fasse plaisir !

Penchée vers moi, elle ajoutait un biscuit à ma compote, et Maria, debout, s'appliquait pour Mme Nanon. Un soir de pluie, elle exhala la plainte de Sylvio Pellico :

Je n'ai gardé dans mon malheur
Que *la moitié* (1) d'une hirondelle.

— Oh, Maria ! Tu en es sûre ? C'est vrai, dis, qu'il y a eu au monde un homme qui savait faire les chansons comme papa et comme Mistral et qui n'a gardé sur terre que *la moitié* d'une hirondelle ?

— Ne te frappe pas, poulet. Il y a longtemps que ça s'est passé, à présent ça n'arrive plus ! Je vais te chanter le *Porto-Aigo* (2). C'est ça qui est joli, et qui est vrai, par-dessus le marché !

Et la voix toute juste jeta sur le ronron de la bouillotte ce sourire perlé :

En Arle au tèms di fado
Flourissié
La rèino Pounsirado
Un rousié
L'emperaire rouman
Ié vèn demanda sa man
Mais la bello en s'estremant
Iè respond : Deman! (3)

Cinq minutes après, elle fredonnait impeccablement un menuet de Mozart ou un aria de Bach que son aimable mémoire avait cueillis parmi les bruits de la maison.

Le jour de mes sept ans, elle me fit cadeau d'une paire de boucles d'oreilles achetées sur ses

(1) L'amitié.
(2) *L'Aqueduc*, adorable chanson de Mistral.
(3) En Arles, au temps des fées — florissait — la reine « Précieuse », — un rosier. — L'Empereur de Rome — vient lui demander sa main — mais la belle en s'enfermant — lui répond : demain.

économies et m'annonça qu'elle m'appellerait Mademoiselle.

Je protestai sans trouver dans les plus douces raisons d'argument qui pût la convaincre :

— Les maîtres, on les aime, on ne les tutoie pas !

Rien ne put la faire revenir sur cette affirmation. Insensiblement, moi aussi, je me mis à lui dire vous.

Je sentis que je grandissais.

Les jours austères de l'Avent, peuplés de sermons et de cloches, précipitaient leurs courtes heures dans les préparatifs compliqués de la fête. La foi se ravivait tellement dans l'action commune des nougats et des aumônes, des fougasses et des *cacho-fiò* (1), que Dieu se manifestait déjà tout approprié à nos besoins provençaux, préparant l'unité de la fête, — unité sociale, harmonique, où les diversités, au lieu de se fondre, allaient s'embrasser et s'aimer.

Chez Mme Lillamand, au Planet, et chez Bounzette, près de l'église, les *santons* étaient arrivés. Des grappes d'enfants écrasaient leurs nez à la vitre des étalages, saluant à grands cris ces personnages d'argile peinte, dont le plus beau coûtait tout juste douze sous.

(1) Nom qui désigne tout à la fois la bûche sacrée et les présents en nature qu'on échange à la veille des fêtes de la Noël.

Les statuettes populaires arrivent de Marseille et d'Aubagne et se répandent dans tous les villages aux vitrines des confiseurs, des épiciers et des libraires. Des artisans de vieille souche ont gardé le délicieux privilège de les modeler dans la glaise et de colorier d'aquarelle leurs vêtements, leurs visages, et les présents qu'ils portent à la crèche. Avec un soin pieux, ils leur ont gardé les habits d'autrefois : culottes courtes, gilets fleuris bordés d'un trait de couleur vive, jupons amples, fichus croisés, bonnets de poissonnières aux attaches flottantes. Hommes et femmes conservent sur le casque à mèche ou la coiffe d'immenses chapeaux à ailes à peine relevées, — le chapeau que jadis, hélas ! Mireille oublia dans la Crau.

Ces bonnes gens de quatre doigts de haut sont fidèles aux familles. Les enfants les adorent. Aussi, que de privations ils s'imposent, — et pendant des semaines, — pour les avoir bien à eux ! L'argent gagné par les bons points, les sous du chocolat de quatre heures, la prime paternelle de la croix de sagesse ou du tableau d'honneur se détournent des friandises. Combien étions-nous sur le banc de l'école à goûter au pain sec parce que nous avions préféré chez Bouznette une petite poule noire montée sur des pattes de fil de fer aux plus belles oranges, ou que nous capitalisions les cinq sous d'un berger ou les six sous d'une fileuse ?

Dans chaque maison c'est l'âge d'or de la

bonne conduite ! Pour une leçon bien apprise, un ourlet convenable, les grands-parents, les parrains, les marraines, les vieilles tantes, les nourrices, les serviteurs, tombent en extase et vous demandent, l'air entendu, où est la tire-lire.

Comme tous mes pareils j'y repêchais les sous en hâte et les mettais dans mon plumier car nous achetions nos santons à mesure, l'un après l'autre, en allant à l'école. Nous nous montrions nos emplettes, nous les discutions, nous les échangions. Quand sonnait la cloche, nous abritions notre nouvel ami dans nos pupitres et nous avions cent prétextes pour soulever le couvercle et lui dire bonjour. On l'emmenait le soir, à bout de bras, si fragile, si vif, et rien n'était plus exquis que ce défilé de petites filles à la démarche ralentie, portant avec précaution un ancêtre de terre peinte tout rajeuni et bon enfant.

Le jeudi qui précédait la fête, les vallons des Alpilles se remplissaient de rires. Le pays s'en allait par bandes à la montagne chercher la mousse et le verbouisset qui orneraient les crèches. Mon père, qui connaissait tous les bons coins de Valrugue, et Saint-Clair pierre à pierre, emportait dans son carnier le sécateur et des provisions de ficelle. Maria suivait munie d'un

vaste goûter. Nanon, flanquée de ses petits-enfants arrivés pour les vacances, ne manquait pas la promenade, et ma petite amie Joséphine Lombard, celle avec qui nous avions fait serment de marcher côte à côte à la Sainte-Table au matin de la première communion, ne quittait pas ma main.

On partait à onze heures, car les jours étaient courts, et nous rencontrions tout le village. Bibliquement, on était tout à tous sur la route montante. Dans le doux parler de Provence on se saluait avec effusion, et tout en cheminant, les gens de même âge se rappelant des souvenirs qui ne différaient pas des nôtres, escomptaient les plaisirs de la fête dont nous savions le prix.

L'active bonté renseignait les cœurs attentifs sur les misères à soulager. Une entente déjà religieuse organisait, à travers les *galéjades* et les rires, la Noël pour les pauvres.

Aux Antiques, on se dispersait ; mais tant que durait le soleil, les échos retentissaient d'appels joyeux et de chansons. La colline grouillait d'une existence plus heureuse.

A la nuit tombante, tous se retrouvaient, les épaules chargées de verdure, au plateau de l'Arc de triomphe, et l'on se mettait en route chantant des marches guerrières mêlées à des Noëls :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine

alternait avec la Marche des Rois et *Bèu soulèu*

de la Prouvenço (1). Le chemin large, en pente douce, ramenait les familles vers le foyer où les vieillards avaient allumé les lampes et surveillé le feu. Personne ne sentait la fatigue, les enfants, comme des génies forestiers enfouis dans les brassées de feuilles, semblaient courir, devant le populaire cortège, à quelque jonchée triomphale qu'annonçaient les cloches des complies.

Dans la salle rose, ma mère nous attendait. Elle achevait de préparer pour ses pauvres les vêtements des *cacho-fiò* de la maison. Les cinq layettes, qu'en souvenir de ses enfants, elle offrait au Seigneur en la personne de quelques poupons grelottants, étaient nouées de rubans clairs. Sur chacune d'elles était posée, — garnie d'une dentelle ou d'un feston brodé, — la brassière que j'avais cousue.

Ma jolie maman, — ô Mère bien-aimée ! — pour la Sainte-Barbe, avait posé contre mon blé un dé d'argent et des aiguilles. Quand le grain fut trié, elle me prit sur ses genoux et me murmura cœur à cœur :

— Sais-tu, mignonne, que l'Enfant Jésus ne reste pas au ciel dans les bras de sa maman pendant les semaines qui précèdent Noël ? Il vient sur la terre et habite le cœur des petits

(1) Beau soleil de la Provence.

enfants pauvres. Quand un enfant pleure de froid dans un vilain berceau, le plus souvent c'est le Bon Dieu lui-même. Il fait cela pour que son Père pardonne aux enfants riches qui sont gourmands et ne font pas la charité.

— Il le fait pour de vrai, maman, ou il est tout de même le Bon Dieu et il a chaud tant qu'il veut ?

— Mais oui, ma chérie, il le fait pour de vrai ! Quand il était petit, il a tellement aimé les enfants qui grandissaient avec lui qu'il revient toutes les années s'occuper des enfants qui souffrent comme Il a souffert.

— Pourquoi ne vient-il pas avec une robe en or qui le ferait reconnaître tout de suite pour le Jésus du ciel ?

— Parce qu'il ne veut pas qu'on le reconnaisse, il veut qu'on le devine...

— C'est difficile, n'est-ce pas ?

— Non, ma chérie.

— Comment fait-on ?

— Le mieux, vois-tu, pour ne pas se tromper c'est de partager toujours avec les petits pauvres ses joujoux ou son goûter, de leur faire des habits, de prendre de la peine pour eux.

— Et alors, qui vous dit que c'était le petit Jésus qu'on a vu ?

— Personne, mon bijou, ces choses-là, on les murmure tout bas à l'oreille de sa maman ou de sa petite fille. On en est tout à fait sûr, tu comprends, on n'en parle pas...

— Maman, si je couds toutes les brassières tu crois que je verrai le petit Jésus ?

— Je sais qu'il te prendra par la main quand tu t'en iras les porter et je m'étonnerais bien si tu ne le reconnaissais pas quand tu lui mettras la brassière que tu auras cousue.

... Et nous partîmes sous les réverbères, dans le froid. L'ample rotonde de ma mère enveloppait les *cacho-fiò*.

Il y eut des taudis sordides et d'autres d'une propreté glaciale. Partout nous trouvions la maisonnée en attente. Ma mère posait sur la table un pot-au-feu pour la nourrice, du vin vieux, du nougat.

Je m'en allais vers le berceau, — Comme je me souviens !... — et regardais de tous mes yeux cette humanité vagissante. Je déposais sur le débris de couverture le bonnet piqué d'un nœud souriant, la brassière brodée, le paquet de langes.

L'enfant grimaçait, ses petits poings fermés, tout pitoyable, sans rien voir de ma tendresse ou de mes ourlets bien cousus.

Ma mère causait avec tous, de son accent joli qui enchantait comme une musique, et nous repartions dans le noir.

Au coin le plus sombre de la traverse, je tirais un peu la main qui tenait la mienne et murmurais :

— Maman, tu sais... Il y était !...

Le matin du grand marché, où s'étalaient jusqu'au ras des trottoirs les trésors de la fête, nos humbles amies de la montagne et de la plaine venaient « poser *cacho-fiò* » devant notre foyer. La veille, j'avais achevé de préparer la flore du Béthléem que nous devions construire, et les mousses, bien épilées de leurs aiguilles de pin, séchaient contre le garde-braise. Le verbouisse national, — ce houx drôlet dont les boules vermillon, aussi grosses que des cerises, sont plantées au beau milieu de la feuille épineuse, — trempait son printemps d'hiver dans les *tian* (1) de saint Zacharie.

Avant le jour, Maria, fraternelle, importante, avait traîné dans la salle rose toutes les chaises de la cuisine et les fauteuils baroques du jardin. Elle avait mis une rallonge, une nappe, filtré des litres de café, rangé des tasses en bon ordre.

Mes parents s'étaient embrassés. Ils avaient échangé, les yeux dans les yeux, ces assurances parfumées : « C'est vers toi que l'on vient, tu es bonne... C'est vers toi que l'on vient, tu es bon... »

Par groupes, par quartiers, les paysannes babilleuses, déjà en fête, passaient le seuil. Les vieilles flottaient dans des manteaux d'indienne ramagée, ouatinée, froncillée, piquetée, avec

(1) Grands plats évasés en faïence vernie.

cent mignardises dans le dessin et les volants. L'âge ayant aminci leurs bandeaux, elles portaient leurs velours d'Arles un peu en avant. Leurs fronts ridés tâchaient d'être sévères sur la malice des yeux noirs.

Elles faisaient la révérence en pinçant un coin de leur jupe et s'asseyaient dans les fauteuils, les mains croisées sur leur panier. Les jeunes s'installaient sur les chaises, souriant à la Diane de la cheminée qui leur ressemblait comme une sœur qui n'avait pas encore « mis les coiffes ». Mes parents s'empressaient. Le café fumait dans les tasses. Je promenais le sucrier, tutoyant tout le monde, embrassant les joues sèches qui sentaient le froid, les joues rondes où s'attardait un souffle de romarin, mon cœur et mes yeux bien ouverts.

Les riches ménagères que ma mère avait obligées d'un conseil, les pauvres dont elle avait coupé le pain et rapiécé la jupe, les malades dont elle avait relevé ou blanchi l'oreiller ; celles, timides, à qui elle avait enseigné la meilleure route dans le carrefour compliqué de la forêt morale, les amies de toujours qui aimaient nos sourires, étaient venues nous trouver les mains pleines, heureuses de partager avec nous le régal de la fête.

Les divins présents de la misère reconnaissante, les fruits familiers des patrimoines orgueilleux, étaient couchés pour nous dans les mêmes paniers d'osier. De rudes mains brunes,

aux poignets délicats, les dégageaient de leurs torchons de toile, et les posaient dans les bras tendus de ma mère qui remerciait avec cette grâce impalpable qui la faisait adorer sans qu'on sût bien pourquoi.

Mon père, debout auprès d'elle, reprenait le présent et le déposait sur la table : dans la couronne des tasses où jouait le soleil, avec amour, il composait le *cacho-fiô* de Sa Maison.

Ma mère le regardait avec adoration. Lui, radieux, allait de l'une à l'autre avec des mots charmants. Il connaissait toutes les ruches et les treilles des mas ensoleillés dont il tenait l'offrande. Il rappelait en riant les fourberies du chien, les escapades des enfants, les manies douces des vieillards. Sa bonté, adorablement pittoresque, recréait à chacun un peu de son foyer dans la tiédeur du nôtre. Il revivait avec les femmes de son âge les cent gamineries de leur petite enfance. Son beau rire faisait danser le soleil !

Comme je l'admirais avec ses sourcils en broussaille et sa barbe de saint Joseph !

Il maniait chaque présent avec tendresse, évoquait les vergers, les ancêtres, faisait jouer les couleurs et les formes.

Au milieu de la table, dans la couronne des sourires, il y avait des pots de miel croisés d'une ganse de laine ; du raisiné dans des jarrons vernis calottés d'un papier huileux ; il y avait de l'eau de coings et de l'eau de noix, du vin mus-

cat et du vin cuit, de l'huile vierge et du vinaigre de framboise, et tout cela dans des bouteilles ornées de collerettes de papier, de pompons de laines et d'aigrettes de verbrouisset. Il y avait des fromageons, aussi, et des œufs, et du nougat tout noir et des amandes blondes, et des *fougasses* rousses, et du raisin muscat qui semblait de l'ambre flétri. Le reflet jaune du jarron pailletait le verre des litres, les œufs se reflétaient dans le vernis de la toupine, et partout sur la panse des pots de miel et la courbe allongée des bouteilles, la salle rose se mirait.

Le papillon de mes cheveux et les platanes de la cour, et les dentelles des fenêtres, vibraient aussi sur la faïence. C'était comme un bonheur des choses, une amitié sans fin dans les rayons tournants et l'odeur du café !

Alors je grimpais sur mon tabouret de piano, et de mes petites mains, je jouais des noëls. Les paysannes, sympathiquement ébahies, se levaient et se serraient, curieuses, autour de moi. Mon père chantait les couplets, et la grappe brune des visages que je voyais dans un miroir penché partait en mesure au refrain. Ma petite tête ébouriffée, où glissait le nœud rose, parait du ruban de ses boucles le raison où fermentait *lou vin de Dièu* (1).

Les chants finis, nos amies s'en allaient, groupées par quartiers, vers le marché et les em-

(1) Le vin de Dieu.

plettes. Maria venait mettre de l'ordre dans la salle, et, tous les ans, avant de rien toucher, plantée contre le *cacho-fiò* de ma famille, les poings aux hanches, elle affirmait, à la romaine :

— Si ton pauvre grand-père était là, — Dieu ait son âme ! — il serait fameusement glorieux!

Maintenant, sous la voûte heureuse, les heures se précipitaient. Le Petit Jésus était partout. Nous étions des vingt et des cent à l'avoir rencontré, filant la grâce à la quenouille des cyprès, convoitant des châtaignes rôties ou rêvant de pèlerinage contre la barrière du train. Le soir, quand je récitais ma prière, je fermais les yeux, priant en dedans les petits vagabonds rencontrés en allant en classe... Il fallait bâtir notre crèche.

Ma mère sortait du placard de longues boîtes aux étiquettes de féerie : Gens du lointain. Personnages avec accessoires, Constructions, Animaux.

Mon père préparait le décor. Quelle émotion quand, avec grand soin, — comme il aurait bâti une cité idéale, — sur la crédence massive qui, tout de suite, avec sa nappe de dentelle, prenait des airs d'autel, il vallonnait la Palestine !

Parmi des souches d'olivier, des ceps biscornus et des pierres choisies entre toutes, montait

la forêt de kermès, les oasis d'euphorbe et les bouquets de verbouisset. Le ciel luisait au travers, un ciel verni, éperdument bleu, collé sous un galon d'or à la paroi de la muraille et où pendaient, parmi les constellations en papier d'argent jetées à poignées, une comète de fer-blanc si grosse que de la Chaldée, bien sûr, on la voyait aussitôt accrochée.

L'étable de liège, portail ouvert, attendait, bien en évidence, au bas de la montagne vite coiffée de moulins à vent en papier gris, de bergeries de carton, d'auberges accueillantes. Dans ce pays boisé, les sentiers tracés en sable fin sur la mousse descendaient en lacets compliqués rejoindre des chemins plus larges qui aboutissaient tous au terre-plein où ma mère jetait le sable d'or de son bureau.

Nanon, Maria, Maman, m'aidaient à sortir de leur papier de soie et de l'ouate où ils dormaient tous les santons de la famille qui, d'âge en âge, s'étaient accumulés. Quel long et passionnant travail ! Ces braves gens d'argile avaient chacun leur histoire. Il y en avait de tous les temps et de toutes les tailles, depuis le vieux Ravi au gilet à fleurs et au chapeau en coup de vent, depuis l'*amoulaire* (1) appliqué au-dessus de sa meule et de ses couteaux, qui avaient appartenu à mon arrière-grand-père, jusqu'à la marchande de poisson, élancée et accorte, avec ses corbeilles

(1) L'aiguiseur.

pleines, que j'avais achetée moi-même éblouie par l'argent neuf de ses balances.

Chaque année, je retrouvais ainsi d'anciens amis.

— Eh bien ! Toine, comment as-tu passé l'été ? Et toi, Mion, es-tu toujours contente de ton petit fichu ?

Et Toine souriait dans sa barbe d'argile, et Mion se trémoussait dans son vêtement d'aquarelle.

Petits symboles de terre naïve, du passé était pétri en vous ! Vous étiez pour moi comme de timides dieux lares. Toute une lignée de bons Provençaux essayait de se survivre en vous. Les doigts de l'artisan qui vous avait amoureusement modelés avaient suivi l'impulsion de son rêve, et son rêve, en ses heures d'inspiration, s'était noué à celui de la race, en avait conservé les gestes, l'accent, fixé la grâce savoureuse en de populaires attitudes, en de simples mouvements, charmants d'abandon et de fruste réalité.

Humbles et gauches tanagras, tous les santons de la famille étaient là, dans un ordre toujours renouvelé, avec leurs faces honnêtes, leurs couleurs passées, leurs attitudes joviales. Nous allions les mener à l'offrande.

Tout le mois nous avions discuté pour savoir lequel des pâtres avait entendu le « Gloria » le premier : était-ce celui qui avait la culotte vio-

lette ou celui qu'enveloppait une limousine rayée ? C'est un peu au gré des événements de l'année qu'on combine en Provence la marche du mystère : M. le maire avec son tube gris, — *soun calitre !* (1) — et son écharpe tricolore, est plus ou moins bien placé suivant la besogne du conseil municipal et je me souviens que l'année de la comète nous mîmes le petit astrologue, avec son chapeau pointu carrément sur le toit de l'étable.

D'invisibles fils, liés aux branches, balançaient dans les airs les anges qui criaient la bonne nouvelle. Il en pendait à toutes les hauteurs : Le *Gloria* descendait jusque dans les vallées où peut-être des paresseux dormaient encore. L'Enfant Jésus, les pieds en l'air, les bras en guirlande, était couché sur quelques brins de paille, au seuil de l'étable, devant un râtelier de roseau, entre l'âne et le bœuf, accroupis sur des socles verts. Saint Joseph, copieusement barbu, drapé dans un manteau violet sur une robe brune, soutenait sa décrépitude d'un lis fleuri qui dépassait sa tête. La Bonne Mère, sa chère femme, debout contre son fils, attendait en robe blanche, en manteau bleu, en auréole couleur citron, les populations empressées qu'elle accueillait les bras tombants, les mains ouvertes, dans un geste qui disait : voilà !

Les premiers arrivés étaient déjà prosternés,

(1) Son décalitre.

leurs présents à leurs pieds. Ils étaient partis tout de suite emportant leur meilleure richesse, tout animés de cette charité qui tombait des étoiles. Ils avaient fait de leur mieux, réfléchi à l'indispensable, couru au plus pressé, pour un Dieu qui leur faisait l'amabilité d'être petit enfant et d'avoir besoin d'eux. Il y avait des berceaux, des langes, des agneaux, des galettes. Pour les parents on avait apporté des corbeilles de choux, des poules, des jarres d'huile, des pots d'olives, des litres de vin cuit, des morues sèches, des sacs de farine. Les charretons suivaient, traînés par les ânes portant du mobilier et des barils de vin. Dans un repli du terrain, près d'un puits en argile rose, un morceau de miroir figurait une mare. Nous y installions les laveuses qui, obligeamment, battoir levé, lessiveraient jusqu'à la Chandeleur les langes du Bon Dieu.

Quelquefois nous disposions les personnages en cortèges, officiellement conduits par des gardes champêtres et des joueurs de tambourin. En bon ordre ils descendaient de la montagne interpellés par les meuniers à leurs fenêtres ou les fileuses des carrefours qui indiquaient la route. Bien entendu, chaque village, chaque procession, amenait ses éléments de miracle : son aveugle, son paralytique, son possédé, son bohémien noir et mécréant, dont le Petit Jésus, de ses menottes peintes, guérirait les misères. Il les guérissait chaque année à la pastorale, il les gué-

rirait jusqu'à la consommation des siècles, et il était délicieux, vraiment, de combiner les arrangements de cette certitude.

Quand le petit peuple était en place nous avions dit l'histoire de chacun, nous savions le nom de son âme et sa marche dans la lumière, ses travers, les malheurs de son champ et son humilité confiante. Il n'y avait plus qu'à placer aux angles les blés de Sainte Barbe et à poser sur quelque esplanade, à la plus haute bûche, ou aux terrasses réservées, les deux assiettes de lentilles et le jardin suspendu des pois chiches. Par une dernière magie, un peu de farine, jetée d'une main experte, saupoudrait partout êtres et choses d'une couche de neige récemment tombée.

A force de contempler ce monde de beauté docile menant par les sentes sa générosité bariolée, mes yeux finissaient par le trouver plus beau que l'autre, car rien ne s'y écartait du but bien apparent de prier le Jésus et sa mère d'abord, et de servir ensuite à ma joie et à celle des miens.

Tout porte dans une imagination d'enfant. La destinée, à cet âge, vient à notre rencontre avec les plus futiles apparences. Les moindres gestes de la vie prennent parfois une importance insoupçonnée, et dans le moule d'un cerveau qui se forme, d'un cœur qui cherche à se nourrir de tout, d'une pensée qui grandit et

s'organise, les faits répétés en ferveur prennent force de loi. Le chant de certains mots dans la bouche d'un père qu'on aime doue ces mots d'une réalité que n'ont pas les autres ; certains gestes, certains regards, prennent un sens de vivante logique. De petits mythes naissent dans l'âme puérile où l'univers s'ingénie avec des formes qui reparaîtront peut-être aux heures difficiles de l'âge mûr.

Les vivantes étoiles, aux mains du crépuscule, venaient contre les vitres pour contempler ma crèche. Elles dialoguaient avec la comète étamée qui traînait maintenant à sa suite une banderole où mon père, en lettres romanes, avait marqué : « *Gloria in excelsis Deo.* »

Ma mère versait dans des cristaux multicolores l'huile des vers luisants de l'illumination ; Maria remportait les boîtes, jetait au feu, de son balai impitoyable, les restes de verdure qui craquaient dans la braise. La salle rose reprenait son ordre modeste, tout emmaillotée par la nuit. Je ne distinguais plus que vaguement la Diane de terre cuite indifférente à mes santons. La guipure de la crédence limitait le lieu d'élection du mystère. Un silence arrondi, fait de toute ma joie, descendait de la voûte. Pelotonnée dans la bergère, j'assistais à la fin du jour. Il

s'était couché dans l'étable que je ne voyais plus...

Balalin Balalan

Les cloches partaient à toute volée !

Balalin Balalan
Li campano soun a brand (1).

M. le curé sonnait le nougat des enfants pauvres (2).

Les O, complies lyriques, signalaient aux nuages la prochaine arrivée du Sauveur, les échos des Alpilles se renvoyaient la bonne nouvelle, les cheminées en causaient entre elles et les petits enfants, au comble de l'exaltation, tendaient des mains tachées d'encre au fracas des calices de bronze.

De tous les coins de la paroisse ils étaient accourus voir le battant de la *campanasso* (3), espérant à tous coups et à pleines casquettes des morceaux de nougat farcis d'amandes fines et de pistaches vertes. Le nez en l'air, en attente, ils suivaient le balancement sonore qui dominait leurs cris.

Est-il jamais tombé du clocher quelque friandise bénite pour les petits miséreux ? Je ne l'ai jamais su. Mais j'ai eu bien envie, plus tard, de

(1) Les cloches sont à la grande volée.
(2) La légende veut que le nougat des enfants leur soit offert par Dieu qui le leur distribue au moyen des cloches.
(3) La grosse cloche.

me cacher dans la charpente et d'y faire la Providence. M. le curé ne le permit pas : il voulait que le mythe restât le mythe, que les enfants ne fussent encombrés d'aucune réalité et que le nougat de Noël ne pût leur crever l'œil ou tomber sur leur nez. La légende est la légende, il ne faut pas se mêler d'en faire de l'histoire...

Les cloches qui partent pour Rome le matin du Jeudi Saint et que tant d'enfants sont sûrs d'avoir vues, en robes blanches frangées d'or, voler à pleines ailes vers la capitale chrétienne, peuvent bien les gaver de nougat sans que personne ait rien à y voir !

— Allons, Léonard ! chef sonneur de mon clocher de Saint-Remy ! Tirez plus fort !

Balalin ! Balalan !

» Tirez comme votre grand-père et comme votre père qui donnaient si bien le nougat ! Allons Léonard ! Plus fort encore ! Plus fort ! Nous sommes tous au pied de l'escalier ! le Bon Jésus est avec nous !

Balalin ! Balalan !

» C'est lui le ramoneur qui chante ! C'est lui, Léonard ! Vous entendez bien ! Tirez plus fort, pendez-vous à la corde, le nougat est au fond de la cloche!... je vois le papier d'argent, le ruban...

Balalin ! Balalan !
Li campano soun a brand !

Noël ! Noël !

L'angelus des grandes vigiles traîne à sa suite le carillon ! Les santons tremblent sur leurs rondelles vertes, les cœurs s'envolent des poitrines !

Noël ! Noël !

Il est midi. C'est cette nuit, c'est tout à l'heure que Dieu et l'Homme vont faire le sublime échange ! La paix est tout au bord du ciel, elle va s'envoler vers nous ! Répandons de la cave au grenier le tapis rebrodé de notre bonne volonté, accordons les cœurs et les choses !

Midi ! Rentrez cette vieille vaisselle et ces habits, et toutes ces choses simplettes qui disent le quotidien du jour ! Noël ! que notre pain soit en extase, que notre vin saute d'adoration ! La Divinité nous habite ! Noël ! Noël ! elle descend sur ma maison !

— Maria, viens m'aider à porter la bûche ! Papa a dit : « L'usage veut que le *cacho-fiò* soit une branche d'arbre fruitier coupée, bien saine et bien vivante, au lendemain de sa récolte, et qu'elle soit allumée avec les restes gardés du *cacho-fiò* de l'an passé. » Maria, j'ai mangé ses dernières cerises au printemps et j'ai pleuré quand le vieux Rousset l'a couchée par terre. Il m'a consolée, et m'a dit : « Ne pleurez pas, c'est un beau destin de finir *cacho-fiò*. »

Rompue par l'effort, j'apportai au pied de la Diane le tronc de cerisier paré de bracelets d'écorce.

Sur un épais lit de copeaux, — les propres copeaux de saint Joseph que Lilamand, notre voisin le menuisier, nous avait donnés à pleins sacs, — le foyer était bourré de sarments, de bûchettes, la toison sèche tire-bouchonnait au travers. Mais nous allions, suivant l'usage, rendre à cette âme échevelée du feu un visage de chair forestière : comme l'autel se recouvre de lin liturgique, nous avions pris sur la colline l'auguste nappe où se déroule le sacrifice des saisons et du jour. Le bois mort retrouvait des feuilles fraternelles... Les landiers étaient des arbustes enrubannés, le garde-braise une guirlande, le laurier tapissait la plaque de fonte.

Dans la cheminée, — son autel et son trône, — la bûche régnait sur le duvet des mousses et la pourpre du verbouisset. Nouée d'une écharpe de satin rouge et jaune, aux couleurs de Provence, prête pour le triomphe et pour le sacrifice, elle offrait sa vigueur au Maître des cerises. Il l'avait fiancée au feu... Couchée sur l'aire, tout l'été, elle avait lentement exhalé au soleil l'âme sucrée et le corail de ses récoltes. Maintenant, dans une pureté sans tare, elle attend l'étreinte brûlante qui la jettera en prière par-dessus le toit de la maison...

D'une feuille de papier d'or, ma mère a tiré un soleil magnifique et l'a posé devant la bûche.

Contre chaque landier elle a mis un flambeau d'étain. Elle tire d'un sac d'indienne deux bouts de chandelle roulés dans du papier de soie et un morceau de poirier charbonneux de la grosseur de mes deux poings...

Reliques du dernier Noël ! C'étaient vous la lumière, c'était toi la chaleur ! Vous nous les rapportez. Tu renaîtras, clarté, dans le même flambeau ; tu rallumeras le Tison-Saint, le Tison-Saint enflammera notre bûche nouvelle ; les voici en attente dans l'auréole, au cœur de la maison : du fond des religions et de l'histoire le feu confie son symbole au *cacho-fiò* qui le perpétuera.

Ma salle rose — *Gloria !* — avait les honneurs du repas de Noël.

Quel tralala ! Et d'abord les rallonges, — on était nombreux ! Simon, Nanon, leurs petits-enfants, Maria, sa nièce, M. Violet, qui parlait latin, les fermiers sans famille, tous ceux dont mon père était maître, tous ceux auxquels ma mère était maternelle.

La nappe damassée, les cristaux chantants. les assiettes peintes de coqs, les couverts, les candélabres, le vieil huilier de mon grand-père, les couteaux à manche de nacre, tout y est ! Le surtout maintenant, c'est une jatte de Moustiers remplie d'eau claire. Avant le *Benedicite* ma mère y posera sept roses de Jéricho qui ressusciteront pendant la soupe au beau milieu du

dessert. Le dessert ! On y travaille depuis des mois, au dessert ! Il en faut treize. Treize assiettes de friandises ! douze qui versent les produits de la maison, du pays, du jardin, — et la treizième, beaucoup plus belle, remplie de dattes, posée en pompe devant le maître : en souvenir du dattier qui pencha ses grappes aux lèvres de la Vierge, un soir de lassitude, sur le chemin d'Égypte, on marque aux doux trésors de l'Orient une amicale déférence.

Et la table des pauvres ? Quelle merveille ! La nappe est garnie de dentelles, piquée de fleurs comme celles des reposoirs. Elle tient toute une embrasure. Comme tous les enfants de Provence, j'y porterai à chaque plat la première part, — la part de Dieu, — servie par ma mère, et demain, ô bonheur ! je la donnerai à qui voudra, à qui j'ai pensé !

— Maman, dis, je t'en prie, tu ajouteras un peu de la nôtre pour que j'aie tout le jour les mains pleines. Pense donc, quand le dernier pauvre viendra, si je n'avais plus rien ! Toi, Maria, ne turlupine pas tes réchauds, sois contente, je t'en supplie, chante un noël pour te calmer !

Ses réchauds ! En voilà encore une complication ! Le soir de Noël, en Provence, personne ne sert personne. Maîtres et serviteurs mangent à la même table, et chacun, sauf le chef de famille, fait une part du service. Il faut inventer des dessertes pour tenir au chaud la suite du menu. Ma

propre table à écrire porte déjà deux bassines de charbonille rouge. C'est la minute dramatique des préparatifs, le risque frôle les sauces de Maria. Je crois bien qu'elle y trouve un vague délice. Je m'amuse follement !

Tout est prêt. Maman monte s'habiller ; elle va mettre sa jolie robe bleue un peu verte qui a des boutons dorés tout le long du corsage, et moi, oh ! le beau tablier de linon qu'elle m'a brodé ! J'ai un papillon tout neuf dans ma broussaille, et on m'a mis ma chaîne en or ! Papa descend, sa belle barbe sent la verveine. On sonne. C'est M. Violet qui tient à la main un bouquet et un exemplaire d'Horace. On ôte des sabots. Allons, bon ! Voilà Jouselet, le valet de ferme, qui a honte et n'ose pas entrer. Il faut que je coure le tirer par la main. Et Nanon ! Ah ! mon Dieu ! quel châle magnifique ! Et Simon, qui a un col empesé ! et le petit Michel, qui a son complet de première communion ! Maria ôte son tablier : elle a sa jupe de cachemire...

Nous sommes tous en rond devant la cheminée ; mon père tient à la main une boîte d'allumettes, ma mère un verre de vin cuit où trempe l'olivier bénit des rameaux. Je suis devant eux, si petite, si émerveillée, si heureuse !

— Éteignez, — dit mon père.

Et, brusquement, c'est la nuit. Nuit obscure comme celle des Origines.

C'est à cette minute, où toutes les pudeurs sont sauves, que, dans les familles qu'a visitées la

haine, se donne la grande étreinte du Pardon. Le Père unit dans les siennes les mains qui s'entre-déchiraient, embrasse le fils prodigue, renoue les liens brisés, recrée la Paix profonde...

Chez nous, on s'aime ; chez nous, la nuit ne dure pas longtemps. L'allumette a craqué !... un point d'or, deux petites flammes aux chandelles de l'an passé... Notre Lumière est rallumée !

Mon père, alors, prend le rameau qui trempe dans le vin, asperge d'un grand signe de croix le *cacho-fiò* sorti de l'ombre ; puis, il me donne la branche sèche où tremblent quelques gouttes blondes. Je la tiens dans ma main levée, sans rien voir que le soleil d'or en attente, où vacille le reflet des deux bouts de chandelle qui brûlent contre les landiers dans les flambeaux d'étain. Les larges paumes de mon père pèsent, tièdes, à mes épaules. Mon col ruché de valenciennes en portera la trace lourde. Mon cœur qui bondit encore ne s'évadera pas...

De sa voix profonde, il dit le traditionnel :

Alegre, Alegre
Mi bèus ami Dièu nous alegre
Cacho-fiò metèn
Cacho-fiò pausèn
Dièu nous fague la gràci de vèire l'an que vèn :
E se sian pas mai qu'au mens siguen pas mens (1).

(1) Allégresse, allégresse — Mes beaux amis Dieu nous mette en allégresse — Cacha fio nous mettons — Cacha fio nous posons — Dieu nous fasse la grâce — de voir l'an qui vient — et si nous ne sommes pas plus nombreux ne le soyons pas moins.

Et, guidant mon bras, il mène le rameau bénit cueillir la flamme aux chandelles du dernier Noël. L'olivier grésille... J'ai rallumé le soleil d'or !

La flambée éclate, glorieuse, mon père récite le Pater. Nous répondons : — « Délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! » Une allégresse inouïe tombe sur nous. Maria rallume les lampes, Simon s'occupe des candélabres, Maman illumine la crèche, Nanon va chercher la soupe.

Mon père est tout seul au bout de la table, ma mère est à sa droite et M. Violet, le plus vieux, à sa gauche ; les convives, Simon, Nanon, Maria, Anaïs, Jouselet, les autres, suivent par rang d'âge. Je suis au bout de la table, en face de mon père qui me sourit et à qui j'envoie déjà des baisers par-dessus la résurrection en miniature des roses de Jéricho. C'est entre lui et moi que tient, ce soir, la famille et la *gens*, — il me l'a expliqué, — et je suis sage, bien occupée à nouer la serviette de Jeanne et à couper le pain du petit Baptistin. Le bénédicité dit par mon père passe par-dessus le dessert, s'en va atteindre les réchauds réglés à miracle. La soupe de sauge arrive à mon assiette. La force de la race est dans le pain de ma maison, son sang vient à moi dans ce vin qui embaume !

A travers l'extraordinaire émotion de ces solennités prévues et significatives, l'organisation souveraine de la famille antique revit son intime

triomphe. La hiérarchie a des grâces toutes fraternelles, les gammes respectueuses sont d'une vivacité nouvelle. La bienheureuse humanité mange *l'aigo-boulido* (1) autour du père.

— Quelle soupe admirable, Maria, tu t'es surpassée !

— D'où vient cette sauge exquise ?

— C'est la plus haute branche de la touffe sauvage qui est contre le puits, je l'ai cueillie un jour de mistral pour qu'elle fût plus sèche.

Sur la table des pauvres, une soupière est découverte, la vapeur monte en volutes comme d'un encensoir.

— Jouselet, est-ce que tu sais pourquoi la soupe est à la sauge, ce soir, mon enfant ?

— Monsieur, quand ma pauvre mère, — *davans Diéu siégue*, — était encore sur la terre, elle disait : « La sauge c'est la main de Dieu, faut en boire et en manger quand on est malade, et ne pas l'oublier quand on est bien portant. »

— Et toi, Michel, qui vas à l'école à Marseille, qu'est-ce que tu en sais ?

— Ce que j'en sais, parrain ? C'est que j'en voudrais encore une pleine assiette !

Le bon rire fuse. Mais Nanon éclate, furieuse, contre son petit-fils :

— Ah ! vraiment ! C'est tout ce que tu en sais, galopin ! Tu ne mérites pas d'être de Saint-Remy !

(1) L'eau bouillie : soupe à la sauge et l'ail.

La petite Jeanne s'est levée : elle a un peigne rond en celluloïd bleu dans ses cheveux noirs.

— Vous fâchez pas, grand'mère ! Il sait très bien, Michel, et moi aussi : la Bonne Mère était partie en courant parce que les soldats du roi Hérode voulaient tuer le petit Jésus. Elle était dans une plaine comme la Crau. On la voyait de partout, alors elle courait tant qu'elle pouvait avec son mignon dans les bras. Comme les soldats étaient en train de la rattraper, elle tomba par terre quasiment morte de fatigue. Mais, heureusement, elle était tombée dessus une petite sauge, et elle lui dit : « Sauge, saugette, sauve Jésus. » Et la sauge devint un gros buisson. Quand les soldats arrivèrent, ils ne virent plus personne et s'en allèrent tout *capot* (1).

— Et alors, qu'est-ce qu'on ajoute ? — fit Nanon autoritaire.

La petite Jeanne récita :

— Une plante qui a eu l'honneur de sauver Notre-Seigneur de la poison du monde, le Bon Dieu lui a fait la grâce de tout guérir, c'est sa main.

Nanon, soulagée, reprit son sourire : sa lignée savait le pourquoi des choses ! Jeanne, en récompense, s'en alla porter à la table des pauvres l'assiette de brandade, marbrée de rondelles de truffes.

Maman, délicieuse servante, changeait les as-

(1) Penauds.

siettes ; Nanon amenait son plat ! Des escargots en sauce rousse où la Provence classique mêlait son fenouil et son thym, où Apollon parfumait le concert d'aromes, crispant son laurier entre un morceau de peau d'orange et un bouquet de *pebre-d'aï* (1). Mon père s'exclamait, ma mère était en extase. Simon et M. Violet avaient mis leurs lunettes, cherchant contre leur couvert la longue épine d'acacia qui sert de fourchette. Nanon, riant d'aise, passait le plat.

— Je les ai grattées au Mas de la Barre comme quand j'étais petite. Il y en a toujours le même nid sous les saules. Je l'ai découvert l'année de la naissance de Monsieur. Je voulais en porter un fricot à ta mère. J'avais mes beaux vingt ans ! Ta mère me dit : « Tu sais, Nanon, si tu veux nourrir le petit, c'est pour le mois de mai ! »

— Nanon, les *cacalaus* (2) de ta vieillesse sont rudement fameux ! Veux-tu m'en donner encore, ma bonne nourrice, ma mère de lait !

— Ah ! fils, tant mieux que tu les aimes ! elles sont bonnes, sûr, mes *cacalaus !* Je vais les chercher à la montagne, toujours dans les férigoules et les bonnes herbes ! Risque pas que je te fasse manger de ces *pieta* d'escargots qui pompent la chimie et le diable et son train sur vos manigances de vignes ! Eh ! là-bas ! toi, Naïs, dis-nous un peu pourquoi on mange des escargots la veille de Noël ?

(1) Sariette — poivre d'âne.
(2) Escargots.

Et Naïs, rouge comme une graine de verbouisset, bredouilla :

— Pour se régaler sans péché parce que les escargots c'est la côtelette maigre.

Jouselet, cette fois, emporta les assiettes bruissantes de coquilles. Glissant sur ses chaussons, rassuré, adroit, il allait et venait, sa blouse bleue sentait bon la toile.

Les épinards, les cardons frits du menu immuable, avaient poussé au bastidon sous la pioche d'amateur de Simon qui cultivait des roses pour ma mère dès qu'il déposait son ligneul.

— Vos épinards ! c'est un beurre ! pas plus tôt qu'ils sentent l'eau bouillante ils sont cuits ! — lui dit aimablement la cuisinière.

— Ma fille, apprends-toi que l'épinard veut qu'on l'arrose. C'est une herbe qui boit tout ce qu'elle trouve ; seulement ça n'est jamais que de l'eau ! Tu serais brave de me passer le tire-bouchon pour que nous fassions à ton plat un arrosage de Noël ! A toi l'honneur, passe ton verre !

Et le jardinier et la cuisinière trinquèrent avec politesse, suivant le rite bien établi et la bonne formule :

— A l'amitié.

— A la vôtre !

— Sensible !

— De cœur !

— Mêmement !

— Avec vous !

Maria fit la révérence qu'on doit aux anciens.

Michel apporta la salade. Je mis de chaque côté les carafes où l'ail était devenu magnifique. La chicorée, frisée et blanche, était brillante d'huile, les chapons frottés d'ail l'entouraient comme un collier de médailles, le céleri en branche la traversait comme des bâtons de parfum.

— Quelle fraîcheur ! — dit M. Violet, la fourchette en attente. — Ne trouvez-vous pas, Girard, qu'elle a l'aspect des Géorgiques ?

— Les Géorgiques ? *qu'es acô ?* — demanda le petit Baptistin si occupé à manger qu'il n'avait pas parlé encore.

M. Violet tira son cou par-dessus le saladier, entre les flèches d'ail nouveau, pour découvrir le moutard qui interrogeait au ras de son assiette.

— Les Géorgiques, mon petit ? C'est un plat de verdure pour les poètes. On a perdu la recette, mais on en parle toujours !

— Va pour les Géorgiques, — dit Maria. Nanon, passez-moi vos ciseaux !

Et, debout, penchant les épées vertes, elle les coupa à tout petits morceaux. Ce fut avril sur la neige !

— On dirait des confetti, dit Michel.

— Des confetti ? des saloperies de confetti ? Un soir de Noël ! — cria Nanon qui changeait les assiettes. — Si ça dure, ce petit tournera *darnagas* (1) ! C'est à la laïque qu'on t'a appris ça ?

(1) Pie grièche.

et ça vous a des quatre prix et des *cessits* encore !

La salade de chicorée, c'était l'humble cadeau de Jouselet. Il l'avait semée, repiquée, arrosée, nouée d'un jonc, et, ce matin, au soleil de vigile, il l'avait coupée sur sa tige et offerte à ma mère dans un mouchoir aux coins noués.

— Si tout le champ est comme ça, — dit Simon, — je te fais bien mon compliment ! tu me donneras de la semence. C'est la bonne espèce !

— Et c'est le bon travail aussi, ajouta doucement ma mère. Vous allez sur les traces de votre pauvre père, Jouselet. Quel jardinier c'était ! il prévoyait tout, savait tout ! et quel travailleur !

Jouselet eut un regard de pleurs dans son visage rouge de gloire. Non, il n'était pas orphelin, ce soir. Monsieur lui disait « mon enfant » et Madame avait juste la voix de sa Mama...

Ces belles assiettes à feston, c'était lui qui les avait garnies de feuilles. L'odeur de l'ail n'effrayait pas les candélabres, la verdure craquait dans les dents.

Les roses de Jéricho larges ouvertes, et toutes noires, flottaient sur l'eau comme d'énigmatiques bijoux tourmentés d'une vie obscure.

Ma mère brossait la nappe, Maria y posait en guirlande les assiettes à dessert, celles-là mêmes de mon baptême ! Des amours y jouaient, les

douze mois de suite, avec les saisons bienveillantes. Je les savais par cœur : janvier, la boule de neige ; février, le petit agneau ; mars, le parapluie retourné ; avril, la recherche des nids ; mai, la guirlande de roses...

Nanon, portant d'une main une fougasse grillagée et tenant de l'autre une bouteille de vin cuit, fit la révérence à mon père :

— Voici la fleur du blé et la fleur de la vigne, — dit-elle, liturgique, déposant le gâteau fragile et le flacon scellé de cire devant le maître.

Ce fut le signal d'une grande activité. Mon père débouchait le vin cuit, Simon défaisait les ficelles du *semoustat* (1) et du vin de clairette ; Maria, avec un marteau, coupait le nougat blanc, Nanon cassait le nougat noir, Maman faisait égales les parts de fougasse. Elle avait devant elle la pile d'assiettes des « Châteaux de France », dont la bordure était jaune, et prélevait les parts de Dieu. L'assiette pour les dattes était à part. Comme je me souviens et comme je la garde! C'est un Moustiers polychromé, orné de Chinois fumant à l'ombre de longs parasols frôlés de cornes d'abondance...

Tout le monde parlait à la fois ; voulait de tout, offrait tout, vantait le reste. Je ne voyais plus un bout de faucille ou un épi des petits moissonneurs peints dans le fond de mon assiette. Jouselet et Anaïs versaient le vin cuit.

(1) Vin mousseux.

Personne, — pas même Baptistin, — n'eût osé effleurer le bord de son verre ou croquer une noix du dessert qui versait sur la nappe avant le Brinde, — le toast du Père, — le même, ce soir, à toutes les tables de Provence, devant la bûche et les chandelles.

Mon père était debout, une coupe à la main. De ma place je le voyais entre les deux chandelles et tant de candélabres dansaient dans son regard foncé que ses yeux devenaient en or, pareils au vin où jouaient les lumières. Il était immense, très pâle, avec je ne sais quoi d'inconnu. Une avidité presque douloureuse tendit vers le sien mon visage. Au-dessus de la fougasse et du nougat, mes mains s'étaient jointes sans que je l'aie voulu...

— Je lève mon verre à nos morts. Nul de nous, cette année, n'est allé les rejoindre. Nous sommes en santé, en bonheur, autour de cette table, les chandelles saintes l'éclairent, le *cachofió* est allumé. Leur clarté a ramené les âmes... Ils sont tous là, nos morts ! Ma mère a guidé les mains de ma femme et mon père me parle à l'oreille. Mes enfants ont replié leurs ailes d'anges et se sont joints aux *Rèire* (1) pour se pencher sur nous et bénir notre feu. Tes parents, Jouselet, et les vôtres, mon père nourricier, ma mère de lait, mon ami de toujours, tous ceux dont chaque jour vous pleurez la présence sont avec

(1) Aïeux.

nous ce soir : Noël, c'est le ciel sur la terre, il nous a ramené nos morts. Vive Noël !

» Je bois aux absents. A mes sœurs qui sont loin, à la famille de ma femme qui est sous un autre ciel, à ton fils, Simon, à tes filles, Nanon, à ceux de votre sang, à tous, Noël leur porte ma pensée !

» Je lève mon verre à nos amis, à ceux qui nous ont été doux, qui nous ont fait du bien.

» Je le lève à nos ennemis ; que notre *cacho-fiò* et nos lumières luisent au fond de leur cœur pour y détruire toute haine.

» Et maintenant, je bois à nous tous, à la santé de nos corps, à la joie de nos âmes, à la beauté de la Provence, à nos cœurs unis !

» A l'Amitié, l'Amitié de Noël !

Les verres se choquèrent de tous côtés, on entendait murmurer en trinquant : « A l'Amitié ! l'Amitié de Noël !

— A la vôtre !

— Sensible !

— De cœur !

— Mêmement !

— Avec vous ! »

Nanon essuyait ses yeux, maman écoutait les anges... les petits criaient d'allégresse. Baptistin avait mis à la fois du nougat noir et du nougat blanc dans sa bouche pour faire la comparaison. Michel avait vidé son verre d'un trait, et Jeanne et moi, dans une intimité débordante, mangions

les grains muscats de la même grappe : « *Tè, tu, tè, iéù* » (1), selon l'équité rigoureuse.

Nanon vint faire la police et endiguer la goinfrerie menaçante. Michel faisait l'esprit fort et déclarait : « Je suis un homme ! » Baptistin, à moitié endormi, poussait son nougat dans sa bouche dont les mâchoires s'engourdissaient.

— Dommage que tu n'aies qu'une bouche ! — dit Nanon. Mais comme tu ne peux pas avaler tout ça par le front, mieux vaut le laisser pour demain. Viens-t'en sur mes genoux, mon roi, je vous raconterai une histoire pendant que Madame et Maria remettront le couvert pour les anges.

Et nous voici en grappe devant le *cacho-fiò*, autour du fauteuil de Nanon. Mon père et M. Violet s'étaient rapprochés, ma mère moucha les chandelles des chandeliers d'étain (2), enveloppa d'un voile de tarlatane le repas des Pauvres pour le garder de la poussière. Maria et sa nièce remettaient vivement pour les anges un couvert exactement semblable à celui qui nous avait accueillis.

— Tu comprends, toute la nuit c'est un va-et-vient extraordinaire entre le ciel et la terre, —

(1) A toi, à moi.

(2) Celui ou celle qui mouche les chandelles court le risque de mourir dans l'année : naturellement, c'est toujours la mère qui le revendique.

m'expliqua Nanon. A la suite du bon Jésus, les morts viennent faire un tour chez eux, voir si tout est en ordre. Il y a des cent mille anges qui ont accompagné le petit Jésus sur la paille et qui pleurent de l'y laisser. Alors si des fois ça leur faisait plaisir de manger un morceau avant de retourner au ciel, il faut que tout soit prêt. Puis, en fin de compte, ça les tranquillise, les anges, de voir que les gens de Saint-Remy sont si attentionnés.

— Et l'histoire, Mamet, l'histoire !

— L'histoire ? eh bien, voilà ! La nuit où le petit Jésus naquit pour de bon, au lieu de seulement revenir, il faisait un froid de loup. Saint Joseph, tout désolé, le plia dans son mouchoir à carreaux et le mit dans la *grupi* (1) avec de la paille à son entour. Il dit à la Bonne Mère :

» Je mettrais bien dessus une poignée de foin, mais je ne veux pas prendre la nourriture de ces deux pauvres bêtes qui n'ont pas gras au râtelier. Vous qui êtes de bon conseil, ma femme, dites-moi quoi faire ?

» Alors la bonne mère se tourna vers l'âne et le bœuf... et qu'est-ce qu'elle vit ? Devinez ce qu'elle vit, la Bonne Mère ? Elle vit l'âne et le bœuf qui étaient à genoux et faisaient la prière! Ils ne joignaient pas les mains, parce que leurs genoux c'est leurs coudes, mais il n'y avait

(1) Crèche.

quand même pas d'erreur, les animaux faisaient la prière. Saint Joseph s'exclama :

— Vé ! que les bêtes savent que le petit c'est Dieu !

Et la Bonne Mère lui répondit :

— Je t'en prie, Jousé, défais leur licol.

» Saint Joseph fit comme on lui disait, et l'âne et le bœuf vinrent contre le bon Jésus qui était tout violet de froid. Alors, ils allèrent au plus pressé : au lieu de prier, ils lui soufflèrent dessus pour le réchauffer. Le petit se mit à rire, et de ses menottes, — une de chaque côté, — il touchait les grosses langues qui pendaient. Alors, qu'est-ce qu'il arriva ? Devinez qu'est-ce qu'il arriva à l'âne et au bœuf ? Ils parlèrent, mes enfants ! Rien que de les toucher le bon Jésus leur avait appris la chose chrétienne, les mots, quoi ! ce qui fait que les gens sont des gens, la parole !

M. Violet murmura :

— *Et Verbum...*

— Mamet, Mamet, qu'est-ce qu'ils dirent, l'âne et le bœuf ?

— Ils récitèrent le *Notre Père* et le *Je vous salue*, sans faute.

— Pas plus ? Ils ne demandèrent rien du tout ?

— Rien du tout. Seulement le bon Dieu leur dit : « Qu'est-ce que vous voulez en récompense du bien que vous me faites ? »

» L'âne dit en baissant ses oreilles :

— Seigneur, je veux un peu d'honneur. On me dit qu'il ne me manque que la parole pour

être un grand *feignantàs* (1) d'homme. Ce n'est pas vrai. J'ai toujours trimé, j'ai toujours souffert, je suis toujours battu. On me nourrit de coups, les hommes sont méchants...

— Je serai bon à leur place. Que veux-tu ?

— Seigneur, je vous adore. Je voudrais que vous me promettiez que, tant que vous serez sur terre, je vous servirai de monture.

— Je te le promets.

— Seigneur, roi des rois, et si des fois vous avez un grand triomphe ?

— J'aurai un grand triomphe, mon ami, et je m'avancerai sur toi le dimanche avant ma mort dans les palmes et les rameaux. Comptes-y. J'ai promis. Et toi, bœuf, que désires-tu ?

» Le bœuf, qui n'est qu'un *poufiassou* (2), répondit :

— Moi aussi, Seigneur, je vous adore et je vous demande un peu d'honneur. On me fait labourer à trois pans de fond, on me pique, et, dès qu'on me laisse manger à ma faim, je sais que c'est pour me tuer. J'aimerais, une fois dans ma vie, me régaler de ma force autre part qu'à la charrue. Je voudrais être...

— Bête de cirque comme le lion du désert ?

— Oh ! oui !

— Bien, ami bœuf. Les Provençaux s'en chargeront ! Tu arriveras les jours de course dans des nuages de poussière, au milieu des gardians, avec

(1) Grand paresseux.
(2) Un balourd.

des orphéons et des musiques pour te recevoir. Tu entreras au galop dans les arènes d'Arles où tout le monde criera bravo ! des fois on te tuera...

— Ça ne fait rien, il faut toujours mourir ! Merci, mon Dieu !

— Et la parole, — dit saint Joseph, qu'est-ce qu'ils en feront ?

— Ils vont être supérieurs à tant de gens !... — soupira la Vierge.

» Alors, le petit s'assit sur le mouchoir à carreaux et déclara :

— La parole ? c'est le Saint-Esprit qui la leur a donnée comme à moi. Mais je ne suis pas venu sur terre pour faire des miracles avant l'heure et il faut que je me taise... J'en ferai plus tard, des miracles, quand je serai grand. Il faut que je vive d'abord une vie de brave garçon. Mais, après ma mort, les bêtes pourront, en souvenir de cette nuit, parler en langue chrétienne le soir de Noël. Mais rien qu'entre elles ! pour ne pas embrouiller la création de mon Père. Moi, je suis le Rédempteur de tout ce qui est vivant, et je les comprendrai toujours... Chut ! j'entends les premiers bergers, je me tais.

» Et le Bon Jésus n'eut plus l'air de rien. Et Pierre, Guillaume, Jacoton et *tutti quanti*, le vinrent adorer sans qu'il dise un mot.

— Alors, Mamet, cette nuit, toutes les bêtes parlent ?

— Toutes les bêtes, et jusqu'au soir, si ça leur plaît !

— On peut y aller voir ?

— Naturellement, on peut y aller voir, seulement...

— Oh, Mamet, Mamet ! mais alors, pendant que vous nous racontez des histoires, là-bas, au fond de la cour, les mulets de Toine font comme vous ? Et les chevaux des gendarmes, de l'autre côté du jardin ! Ils sont dix, Mamet, dix qui ont fait la haie pour le ministre et couru après les braconniers. Ils doivent en avoir des choses à se dire ! Allons-y, Mamet, vite, vite, demandez à maman ! peut-être qu'ils ont déjà commencé !

— Moi aussi ! moi aussi ! — criaient les autres.

— Paix, mes petits agneaux blancs ! ne vous agitez pas ! Ça n'est pas si simple que ça! D'abord je suis trop vieille.

— Vous resterez avec les gendarmes, nous entrerons seuls !

— Puis vous n'allez pas vous imaginer que les chevaux vont parler devant une bande pareille ! Si seulement ils vous entendent respirer, ils prennent le trouble et... *motus*, tout est perdu !

— Nous serons sages comme à l'Élévation !

— Puis, peut-être que le brigadier ne voudra pas : la nuit des bêtes, c'est sacré; d'habitude, on les laisse gentiment entre elles. Il faut être un peu complaisant...

— Mais je suis amie avec les bêtes ! Tout le

temps je leur parle, cette nuit elles me répondront !

— Tu ne vas pas les embrouiller, j'imagine ! tu ne leur ferais pas un tour pareil, grain de blé, puisque je te dis que c'est entre elles qu'elles vont faire la *charadisso* (1), et que si seulement elles t'entendent respirer il n'y aura rien à faire !

— Eh bien, je ne respirerai pas !

— Mais tu vas geler !

— Maria, mets-moi mes guêtres !

Et cinq minutes après, mon béret sur l'oreille, en compagnie de mon père et de Nanon, je tremblais devant le brigadier.

— Monsieur le gendarme, je viens pour le miracle qui est dans votre écurie, ça va durer toute la nuit, vos chevaux parlent en l'honneur du petit Jésus ; alors, si vous permettez, nous voudrions les entendre. Nous serons sages comme à l'Élévation !

Le brave homme eut un large sourire.

— Mais vous aurez peur là dedans, ma petite demoiselle, c'est tout noir et plein d'araignées.

— Non, monsieur le gendarme, nous n'aurons pas peur, laissez-nous aller.

— Mais vous ne vous y reconnaîtrez pas. Voulez-vous que mon petit garçon vous accompagne? Aristide ?

Aristide, enthousiasmé, prit la tête de file et nous glissâmes sur les pas de son père qui allait

(1) Conversation.

faire boire les chevaux. Pendant qu'il tirait les verrous, je murmurai encore une fois :

— Si seulement les bêtes nous entendent respirer, Nanon a dit qu'il n'y a plus rien à faire...

Le brigadier, sa lanterne à la main, allait, d'une stalle à l'autre, il faisait du bruit, toussait, pour nous donner le temps de nous blottir sur un tas de harnais entre le coffre d'avoine et le mur. De larges croupes luisaient brusquement, la ligne droite de la litière était toute coupée de coups de queues. Une bride sentant le suif me pendait dans la figure. Nous ne bougions pas et respirions à peine.

Le brigadier remporta sa lanterne. Ce fut le noir, le néant de lumière, opaque, absolu. Les mots allaient le déchirer, quelle fantasmagorie ! Ils nous trouveraient avertis et émerveillés !...

Un long éternûment, d'abord... un autre... plus rien...

C'est la parole qui s'apprête.

Un rude soupir... Il a troué l'ombre. Le silence est plein d' raignées. J'entends le souffle d'Aristide, mon cœur supplie :

— Petit Jésus, je suis dans l'écurie des gendarmes, contre le coffre d'avoine avec Aristide, et aussi Jeanne, et aussi Michel. Nous sommes sages comme à l'Élévation, petit Jésus...

Un hennissement bref, un coup de sabot contre la planche... plus rien...

La terreur glisse dans mon dos.

Sûrement dans la cour le matin a dû revenir...

Nous n'avons pas dit un mot, pas fait un geste ; nous sommes restés perdus de crampes au milieu des toiles d'araignées et nous n'avons rien entendu !... rien que des espèces d'éternûments qui nous paraissaient formidables... Nous n'avons rien entendu !

Mon père, flanqué du père d'Aristide qui portait la lanterne, vint nous tirer de cette angoisse et de cette poussière. Combien cela avait-il duré ? Le brigadier dit cinq minutes, mais je crois bien qu'il s'est trompé, et de beaucoup.

J'étais dans la désolation. On nous brossa devant la crèche où je contai la déconvenue. Michel faisait l'esprit fort, Jeanne pleurait. Nanon, conciliante, affirma :

— *Vaï !* ce sera pour une autre année ! Les chevaux de gendarme ça ne sait pas bien les usages, et peut-être aussi qu'ils vous ont entendus, qu'ils se sont méfiés. L'an prochain, je vous mènerai chez mon frère Franceset qui a une ânesse extraordinaire et une chèvre qui sait *Minuit, Chrétiens.*

Pelotonnée dans la bergère, je me livrai à cette claire promesse. Maria chantait à notes franches :

Vole plus servi, mèstre,
Cercas un autre bergié
Iéu lou vole plus èstre
Vous demande moun congiet.

— *Tu te siés bèn lèu gasta*
La jouinesso
Mau apresso
Demando rèn que la liberta (1).

Qu'il faisait bon ! De grosses cerises de braise dégringolaient du *cacho-fiò*. La table des pauvres, sous son voile de communiante, se balançait dans la traditionnelle odeur de nougat et de sauge. Qu'il faisait bon ! Mon père, au piano, chantait la longue histoire des petits oiseaux qui partent pour la crèche. Je ne sentais plus mes souhaits. Les mots s'en allaient en chansons, les mots faisaient l'Amitié de Noël ! Les cloches venaient les chercher dans la cheminée... ; à présent, elles étaient dans l'écurie... le cheval du gendarme leur disait : « La petite Marie est venue... » Oh ! que d'anges au-dessus du couvert ! Que d'anges ! la salle rose en est remplie ! ils sont partout, partout ! ils volent sur la crèche, sur le piano, autour de moi ! Une aile m'a touché les yeux...

Petite fille en chaussettes de soie reste avec ta croix d'or contre le feu que tu as rallumé... Les *Rèire* creusent ta mémoire. Ils bâtissent ton meilleur rêve. Ta tête glisse sur le coussin..., leur Travail pèse..., ne t'éveille pas.

(1) Je ne veux plus servir, maître, — cherchez un autre berger. — Moi je ne veux plus l'être — je vous demande mon congé. — Toi, tu t'es bien vite gâté — la jeunesse — mal éduquée — ne demande que la liberté.

La première fois que j'assistai à la messe de Minuit ce fut au village accroché dans les ruines des Baux.

Quand on eut remis le couvert pour les anges, un omnibus peinturluré vint nous chercher.

— C'est Brunet qui conduit !

— Bonsoir, Brunet !

— Bonsoir, Mademoiselle la *Mignoto*, bien le bonsoir la compagnie !

Je le connais, Brunet, l'orphéoniste ; c'est le mari de Garcinette, la sage-femme qui a défait tous les rubans de toutes les boîtes où nous sommes venus au monde. Il tutoie papa. Papa, pour la Sainte-Cécile, lui apprend les solos de la Messe.

— Alors, Marius ? Tu mènes le *perdigau* (1) à l'offrande des Baux ? Comme ça pousse ! Ça vous a déjà neuf ans, ça fait la Noël en montagne! Attendez, Mignote, que j'arrange les coussins pour la maman. Madame, si des fois vous n'étiez pas bien, Garcinette m'a mis de l'eau de menthe et un papier de sucre dans le caisson. Vous n'auriez qu'à taper à la vitre.

— Brunet, dit mon père, tu nous arrêteras sur le plateau, nous irons à pied par les crêtes du Val d'Enfer, et toi, dès que tu auras remisé, tu fileras chez le curé pour voir s'il a gardé nos

(1) Le perdreau.

places. Bien entendu, ta chaise est avec les nôtres.

Brunet rassemble ses guides et crie à mon père :

— Dis, Marius, nous chanterons messe avec les Baussencs, ça fera briller l'orphéon !

Et l'omnibus tourne au portail.

Quel doux voyage dans le noir et les châles ! Mon père parlait de Taven et du pèlerinage de Mireille, et aussi de cette chevelure fabuleuse, — la *Cabeladuro d'or* (1), — qu'on trouva ruisselante parmi des débris de squelette, sous une dalle de la crypte, devant l'autel de la Vierge. Nanon contait les *escourgudo* (2) des sorcières du Trou des fées, Simon parlait brigands et diligences.

Au milieu de la nuit sans lune la voie lactée étincelait avec douceur. Toutes noires, les croupes des Alpilles semblaient cavalcader au-devant de nous et nous suivre. A la montée, qui devient rude, Brunet a mis pied à terre et marche contre les chevaux. Dans la lumière du fanal je vois passer son pardessus de grosse laine et son bonnet à oreillettes. La gravité de la montagne entre par la portière ouverte. La voix de mon père peuple l'ombre :

— Nous allons vers notre Acropole, mon enfant. Cette dévastation fut notre Capitale, Capi-

(1) La chevelure d'or.
(2) Les randonnées.

tale de légende et d'orgueil... Les Terres Baussenques ! soixante-trois places fortes jadis ! Le donjon des Baux, c'était l'asile à des lieues et des lieues à la ronde contre les Sarrasins. On en suit l'histoire depuis le xe siècle.

» Louis XI le fit démolir. Louis XIII en fit un marquisat pour les Grimaldi. La Révolution le paya en or fin. C'était le vaste cœur de la Provence féodale... ; à présent, il y a des carrières et des pâtres, et le même mistral sur les mêmes étangs...

La route se fait plus droite, les bêtes tirent toutes seules, Brunet vient s'accouder à la portière.

— Qu'est-ce qu'il dit, le papa ? Ah ! il en conte des histoires, et des fameuses ! à sa petite demoiselle ! C'est que le papa, vous savez, c'est une tête ! *d'aquèu* Marius ! Il est toujours pareil ! Quand nous étions petits et que nous allions à l'école chez M. Tourtet, c'était toujours lui qui inventait le compliment des prix ! Il vous aurait récité des fables sept ans de suite ! Quelle tête ! Et tellement pas fier ! Il n'avait rien à lui non plus !

— Dis donc, Brunet, — coupe mon père, — tu ne trouves pas que ça suffit ?

— Mon bon, quand je parle de toi, c'est mes fables, à moi, tu sais, ça peut durer sept ans tellement j'ai de fariboles et de bonnes actions à conter !... Tout de même, je vais mener les bêtes par la bride, il y a encore un coup de force à la

grande montée, zòu ! Ça leur fera plaisir si je trime près d'elles !

Sur le plateau nous descendîmes de voiture ; il faisait si noir qu'il fallut allumer les lanternes pour déchiffrer dans la pierraille les sentiers à peine tracés.

En contre-bas, la voiture grinçait sur la route; Brunet avait serré la mécanique, la plainte de l'essieu et les grelots limpides allaient et venaient selon les lacets du chemin.

Peu à peu, nos yeux s'étaient faits à l'ombre, et nous marchions sans trop de peine. Comme nous contournions le dernier *baus* (1), gigantesque, la forteresse creva le ciel. La hardiesse de ses éboulements précipitait au fond du cirque ses assises fantomatiques. La silhouette montait des entrailles de la terre, sabrant le velours de la nuit. Hérissée, couronnée d'étoiles, elle déconcertait notre mémoire. Son désastre m'épouvantait. Nous nous arrêtâmes, oppressés.

— Dante est passé ici, murmura mon père...

Posées à nos pieds, les lanternes faisaient halo dans les kermès ; serrés les uns contre les autres au milieu de la clarté rase, nous regardions veiller la Citadelle. Le silence broyait nos moelles... Le temps courait...

La cloche des Baux sonna le premier coup de la messe, et, dans la pierraille, nos cannes ferrées recommencèrent à sonner dur.

(1) Rocher isolé

J'avais repris la main de mon père.

— Qui c'est, Dante, papa ?

— Un poète.

— Il est ami avec Mistral ?

— Amis... Ils ont passé l'un après l'autre par ce sentier, à des siècles d'intervalle... Seulement, ça ne fait rien, tu sais, les poètes se connaissent tous : Dante pensait à Mistral, et Mistral, quand il vient ici, chante les vers de Dante.

— Comme ça, il l'emmène avec lui ! Mais Dante, d'où venait-il ?

— D'Italie, de Florence ; tu sais bien que les Troubadours s'en allaient par les routes tout le long de leur vie. Il n'y avait pas de chemin de fer, pas même de diligence ; et, pour se faire visite à des mille lieues loin, on chevauchait ou on marchait tout simplement sur le chemin de tous. Les Troubadours découvraient la poésie partout ; ils allaient la chantant, la moitié du temps sans l'écrire.

— Alors, Dante, qu'est-ce qu'il a trouvé, aux Baux ?

— Il a trouvé que le monde est fait comme une grande rose avec le ciel au beau milieu. Il s'est assis ici ; tiens, regarde, tout tourne : ce grand rond noir, le Val d'Enfer, lui a donné l'idée du cercle des méchants ; celui qui est plus clair, là, après le vallon de la Fontaine, c'est le Purgatoire et le beau château dont tu vois les ruines, mais qui, dans ce temps-là, était blanc comme neige, le Paradis où...

— Entendez-vous sur la colline,
Les anges descendus des Cieux
Chanter d'une voix divine
Le cantique mélodieux
Gloooria.... »

Au loin, des voix grimpent la colline, la voix de mon père s'ajoute à celles du chœur qui s'approche :

« Ooooo ooooo. »

Brunet, au fond du val, répond là-bas :

« ooooo ria in excelsis Deo. »

Et tous ensemble, nous suivons... Nanon chevrotant, Maria avec sa fraîcheur de source, Jouselet, Jeanne, maman.

« Glo ooooo ooooo ooooo ria
In excelsis De... o. »

Un point d'or se balance au ras d'un profil de ténèbres. Deux points d'or.

« Glo ooooo ooooo ooooo ria »

Les crêtes environnantes se peuplent de fanaux, de lanternes rouges : ceux de Maussanne, ceux du Paradou, de Mouriès, viennent à la messe des Baux.

La fourrure du buis a l'air piquée de vers luisants qui chantent des noëls. Mon père commence :

« *Turoluro luro, lou gau canto*
Mai n'es pas encaro jour... (1) »

(1) Turelurelure, le coq chante — mais ce n'est pas encor le jour.

Une harmonie instinctive classe les voix, les étage autour de cette voix si belle ; sans se connaître et sans se voir, on suit à l'unisson :

« *Ieu d'aqui m'en vau en Terro Santo*
Pèr vèire Noste Segnour... (1) »

Au pied des ruines où la route remonte, les lanternes balancées se rejoignent, se saluent, s'arrêtent, repartent, constellations terrestres qui vont en procession, envoyant aux échos la jubilation de la Bonne Nouvelle racontée en détails. En arrivant aux premières maisons du village, mon père commence le lamento de Saint Joseph :

« *Hôu de l'oustau, Mèstre, Mestresso*
Varlet, chambriero i'a res?
Ai deja pica proun de fes
E res nous vèn qunto rudesso! (2) »

Tous se sont tus. Mais quel bon rire, quand mon père de sa voix la plus bougon chante la réponse de l'*hoste* au voyageur suppliant :

« *Me siéu deja leva tres cop*
S'acô duro dourmirai gaire
Qu pico en bas? Qu'es tout eico?
Qu sias? Que voulès? Que fau faire? (3) »

(1) Moi, d'ici, je vais en Terre Sainte — pour voir Notre-Seigneur.

(2) Ho ! de la maison, Maître, Maîtresse, — valet, servante, n'y a-t-il personne ? — J'ai déjà frappé assez longtemps — Et personne ne vient, quelle dureté !

(3) Je me suis déjà levé trois fois — Si cela dure je ne dormirai guère. — Qui frappe en bas ? Qu'est-ce que tout cela ? — Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Que faut-il faire ?

Émue, grave, la voix reprend avec une inoubliable ampleur de tristesse :

« *Moun bon ami prenès la peno*
De descendre un pau eiçavau
Voudrian loujà dins vost'oustau
Ièu soulamen emè ma femo (1). »

Le timbre rude reparaît :

« *Vàutri sias de troublo repaus*
Sias d'aquéli batur d'estrado... (2) »

J'entends les bergers derrière moi, les femmes. A voix basse, ils demandent :

— *Mai quau es que canto ? semblo uno ourgueno ?...*

— *Es Moussu Girard, de Sant Roumié, lou félibre.* (3).

Brunet nous attendait devant l'église. Pendant que maman le charge des bâtons, des fichus, des lanternes, je monte vers la porte romane si mystérieuse dans sa massive pureté.

Le doux poète Anselme Mathieu m'avait raconté qu'il était venu, enfant, avec Mistral et leurs familles à la messe des Baux et qu'ils avaient gravé leurs noms sur le porche. Levant ma ronde lanterne de cuivre je cherche l'illustre

(1) Mon bon ami prenez la peine — d'un peu descendre jusqu'en bas — Nous voudrions loger dans votre maison — Moi seulement avec ma femme.

(2) Vous, vous êtes des trouble-repos — vous êtes de ces batteurs d'estrade...

(3) Mais qui chante donc ? On dirait un orgue ?... — C'est Monsieur Gérard, de Saint-Remy, le félibre.

signature et j'y pose les lèvres comme sur une relique protectrice.

L'austère église Saint-Vincent, brasillante de cierges, est déjà en grand tapage. L'ossuaire de droite, où on a trouvé les restes de cinquante guerriers de deux mètres de haut, disparaît sous une nappe de dentelle.

Nous montons la nef. La mère Cornille nous arrête.

— « *Bonsero, Moussu Girard, Madamo, la coumpagno. Alors, menas vostro Cardelino à l'ouffrèndo? Brave! Sabès que vous esperen touti per lou revihet ! Charloun nous n'en cantara uno* (1) ! »

Nous avançons, salués au passage. Le bedeau nous a vus :

— Monsieur le curé vous fait bien le salut. Il confesse. Il a dit de vous dire que Charloun est venu.

Nous tournons devant le maître-autel. La chapelle de droite, creusée au vif de la roche dès l'époque carolingienne, sert d'asile à une immense crèche qui va de la balustrade à la voûte. Quels santons, doux Jésus ! trois pans de haut ; des têtes de cire avec de vrais cheveux plantés dessus, et de vraies dents, en vrai ivoire, au

(1) Bonsoir, monsieur Girard, madame et la compagnie. Alors, vous menez votre petit chardonneret à l'offrande ? Bravo ! Vous savez que nous vous attendons tous pour le réveillon ! Charloun nous chantera une chanson.

milieu de sourires qui parlent seuls ! des habits tout fleuris, tout brodés, et des jupons de valenciennes, et des coiffes de tulle, des fichus de malines, des manteaux tout ruchés, et des culottes de satin, et de vrais souliers, en vraie peau, avec de vraies boucles d'argent ! Quel peuple cossu ! et les fougasses qui sont vraies, aussi, en farine cuite, et le petit baril en bois verni où il y a de vrai vin vieux !

La Bonne Mère s'est tranquillement habillée comme au ciel. Elle a laissé les papillons et les comètes se poser sur sa robe ; et on sait de quels fils elle tisse ses voiles du dimanche. Saint Joseph, lui, est plus modeste.

— Tu comprends, dit Nanon, il est bien trop brave homme pour faire des embarras parce qu'il est canonisé ! Il ne sort jamais de son rang. Il était charpentier et il a bien assez de son auréole et de son lys pour se faire connaître...

Je me retourne. Mon Dieu, que les gens sont contents ! Oh ! Charloun qui est derrière moi : Charloun ! il rit d'un large rire, le grand poète loqueteux que mon père serre sur sa poitrine. Charloun ! Mistral dit *nous* quand il parle de lui... Charloun ! le paysan, le pauvre, qui se tue de travail pour nourrir ses neveux, qui s'est appris tout seul à lire, qui bénit les fontaines et qui enchante la Douleur ! Charloun... ô mon ami !... Il m'embrasse.

Comme il est bien chez lui, dans la Maison de Dieu ! Devant le Tabernacle, il a fait une génu-

flexion profonde, et maintenant, assis entre ma mère et moi, il nous parle d'une aimable voix douce.

— Ces santons que tu vois, c'est pas seulement des santons, c'est des gens comme toi et moi : ils ont chacun un toit dans la paroisse et des parents, et des amis. C'est des *Rèire* qui en savent long ! Chaque famille a le sien.

— Où est le vôtre ?

— C'est ce vieux qui a une lévite prune et une culotte nankin et qui porte un petit violon. Je l'ai toujours vu à la maison. Toute l'année il dort dans la panse du *gardo raubo* (1), plié dans un foulard de soie avec du poivre et de la poudre pour les mouches. Quand vient Noël, à présent que ma sainte mère est au ciel, c'est ma sœur qui le plante droit sur le pétrin et lui lessive son trousseau. Dans toutes les maisons c'est pareil : on a son santon, on le soigne comme les vieux et les petits. Les mamans empèsent les jupes, étirent les bas tricotés, tuyautent les coiffes, secouent les droulets et les mantes, astiquent les galoubets, brossent les tambourins. A la veillée, devant la régalide, les enfants le rhabillent et content son histoire et celle de ses habits.

— De ses habits ?

— Mais oui, ma perle, ici, à la crèche, tous les bouts d'étoffe veulent dire quelque chose. Tiens, tu vois la poissonnière qui est derrière saint Jo-

(1) Garde-robe, armoire.

seph ? C'est le santon des Cornille. Sa jupette est taillée dans un morceau du cotillon de noce de la *rèiro*, et ce bout de fraîcheur qui croise sur la poitrine peinte, c'était la guimpe de tata Réguis quand on la fit congréganiste.

— Et qui le mène à l'église, le santon, quand il est habillé ?

— Qui ? mais toute la famille ! On lui met le cœur de la maison dans la main, et on le porte comme un enfant qu'on irait faire baptiser. M. le curé le reçoit avec de grands égards et l'installe sur les Alpilles en papier d'emballage. Il le tourne autant vers les gens que vers Bon Jésus pour que, dès que les cierges sont allumés, le santon reconnaisse les siens.

— Écoutez, Charloun, je vais vous dire, moi je veux faire une prière à votre santon...

Je m'agenouille, Charloun s'est penché :

— Dis-lui de bénir mes chansons... C'est moi qui lui ai pendu le violon. Avant, il tenait sous le bras une petite dame-jeanne ; mais quand je suis devenu poète, Toine du moulin d'huile m'a fait ce joli miracle de bois.

Quel bruit dans les bancs et les chaises ! les olives des chapelets tintent avec un rire de récolte, les velours d'Arles tournent comme des ailes piquées d'or. Un souffle couche les flammes dans les lustres. L'organiste déchaîne le *Magnificat*. C'est l'offrande ! le *cacho-fiö* du Bon Jésus offert par les enfants !

Oh ! qu'ils sont jolis les petits Baussencs ! des santons de dix à douze ans ! Posément, ils montent la nef, vont vers l'étable, leur présent pendu à leur cou dans les *gourbelin* (1) de la Fête-Dieu.

Ils s'en vont voir Jésus leur frère, et lui portent des poulets, de la confiture, de la *fougasso* (2), des tourterelles, et des jouets aussi, des brouettes de bois peint, des sacs de billes.

Tout le long de la nef, les mamans penchées donnent un baiser au passage ; ce sont elles qui ont songé à remplir le placard de la Bonne Mère : leur allégresse partageuse a bien fait les choses ! et la Mère de toute Pauvreté leur rend grâces, là, à deux pas, à côté de son petit qu'elle va mailloter.

Une clarté violente marche derrière les enfants.

— *Vaqui l'agnèu emè li pastre* (3) !

Je grimpe sur ma chaise pour le voir. Il est sur un char, l'agnelet, au milieu de cent cierges qui tremblent. L'amour de char ! pas plus haut que les bancs de l'école, tout doré ! C'est un bélier qui tire, un *pastrihoun* (4) le conduit avec des rubans. Qu'il est joli, l'agneau couché sur son coussin de soie !... Oh !... il tourne la tête ! Enthousiasmée, je crie :

— Maman ! maman ! mais lui aussi, il est vivant !

Il est vivant ! il est venu au monde sous la pré-

(1) Petites corbeilles.
(2) Gâteau à l'huile.
(3) Voici l'agneau et les pâtres.
(4) Petit pâtre.

dilection des astres, parmi les férigoules, dans les ruines des Baux ! Je l'ai rencontré dans les pages de l'Évangile, et j'ai tant couru après lui, aux vêpres, pendant l'*In exitu Israël !* Le voilà en triomphe dans le buisson ardent. Les abeilles de mon pays lui ont roulé cent cierges au soleil des moissons, les blancs sanglots des ruches glissent en larmes brûlantes autour de l'humble vérité ! Il est vivant !

Le ciel humain crève la voûte, et rejoint l'autre tout pareil !

L'Espérance n'a plus rien à faire. Mon éternité se précipite. Mon père, Brunet, toute l'église chante.

Deposuit potentes de sede. Et exaltavit humiles.

Penché sur le petit agneau, un pâtre tête nue — le Prieur des Bergers — passe, méditatif. Ses camarades l'ont élu pour marcher à leur tête et ils le suivent, jeunes et vieux, dans la hiérarchie pastorale, vêtus des limousines des nuits fraîches, leur chapeau à la main, leurs houlettes empanachées de houx.

Il est grand, le Prieur, il ressemble à papa, son manteau délavé par les pluies ondule comme une chape, ses yeux sont baissés, ses cils noirs font deux éventails sur ses joues. Comme son front est blanc ! Ses sourcils, en barre droite, son front gardent « la maison de ses idées » où la peau est fine avec de doux cheveux en boucles. Sa barbe, rousse et grise, frisée de vent et grillée de soleil, frotte sur l'X noir d'une étroite cravate ;

à travers la limousine ouverte passe l'azur de la vieille blouse. En compagnie du pantalon de velours rapiécé et des souliers à clous, tout l'été, elle fut au labeur, et maintenant, lavée par l'épouse dans l'eau écumeuse des *gaudre* (1), elle est une aube bleue, sacerdotale...

Devant la crèche, les enfants, deux par deux, s'agenouillent et posent leurs cadeaux sur les gradins de mousse, entre les blés de Sainte-Barbe.

Leurs parents se sont entendus, comme jadis s'étaient entendus leurs pères, pour que le ménage du charpentier, dans son étable, se repose à l'abri du besoin. Vraiment, on a songé à tout ! Les franges d'or du voile de Marie frôlent une corbeille d'œufs. Saint Joseph a calé son lis parmi des cubes de savon noués d'une ganse de laine. Un saucisson magnifique joue au traversin sous les petons du Bon Jésus ; deux ramiers gris, dans un panier enrubanné, regardent un lapin épouvanté par la lumière, qui secoue le moulin à vent. Les poulets aux pattes liées de tresses éclatantes, sont massés autour d'un puits où pend un seau qui a l'air d'une tasse à café. Contre l'âne de velours gris et le bœuf de feutre noisette, il y a des marmites d'olives, des chevaux de carton, des galettes d'amandes et des trompettes tricolores dont les pompons caressent le vin cuit ; les poupées, le nougat, les pin-

(1) Torrents.

tades, à travers le grillage d'or des fougasses font au Jésus un autel d'abondance.

Il nous a donné tout cela, l'Enfant bouclé en cire luisante et n'a gardé pour lui que la paille de nos blés et l'haleine des bêtes de labour...

Le char est arrêté devant la Sainte Table. Le Prieur a donné son chapeau, sa houlette et pris l'agneau entre ses bras. Comme les prêtres l'ostensoir, il le lève au-dessus des fronts inclinés ; ses camarades sont à genoux, les houlettes fleurissent leur adoration. Le *magnificat* s'achève.

Gloria Patri...

La voix de mon père et la voix de Brunet affirment plus fort que les autres :

... *In secula seculorum. Amen.*

Le Prieur parle, il fait l'offrande. Ce sont des vers, des vers provençaux rythmés aux battements du cœur, classiques comme le souffle humain :

— Voici, mon Dieu, la perle fine du troupeau que vous m'avez donné. Je la pose à vos pieds. Autour de lui, il y a la moisson, la vendange et le travail accepté. Protégez l'agnelet qui jouera avec vous. Les brises de la Crau, les vapeurs des étangs sont pour lui en prière. Dans la plaine et dans la montagne l'étoile est sur les bergeries, les sonnailles sont arrêtées. Les anges font la garde à la porte des *Jas* (1), car mes amis sont là qui m'accompagnent et vous demandent

(1) Les bergeries.

avec moi votre bénédiction. Seigneur, nous sommes vos brebis, protégez-nous contre le mal et les orages et recevez ce serment que je vous fais, d'être le Père des compagnons qui m'ont choisi. »

A la cime des *cacho-fiò*, devant l'âne et le bœuf, le Prieur couche l'agnelet. La douce bête bondissante dont la blancheur a rafraîchi la Bible et couru les Psaumes est apeurée, un peu, dans les lumières et regarde ces choses inconnues qui sont la richesse des pâtres. Il flaire, bêle, cherche... Enfin ! une candeur amie ! et il pose sa tête vivante sur le cœur de l'Enfant de cire dont les bras sont ouverts...

La foule éclate et, à pleins poumons, chante :

« Il est né, le divin enfant ».

Le *clerjoun* (1) sonne sur un timbre les douze coups de minuit. Dans le clocher, une folie secoue les cloches bienheureuses ! L'officiant vêtu de drap d'or, entouré de thuriféraires, descend du maître-autel, vient vers la crèche offrir l'encens. Dans sa limousine brodée de perles et sa blouse de guipure, il se prosterne à côté du pasteur, son frère.

L'encens monte en chaudes volutes. J'entends l'agneau, les poulets, les tourterelles. Les santons sont tout glorieux ! Ils mirent les petits enfants par-dessus la montagne du *cacho-fiò*. C'est le Ciel ! Le Ciel des Baux au beau milieu de la

(1) L'enfant de chœur.

Provence, comme le Paradis de Dante ! Nous avons mis nos bonnes œuvres dans des paniers et nos prières dans des corbeilles. Ça va durer toute la vie éternelle. Le Bon Jésus ne finira pas de sourire, nous ne finirons pas de donner...

C'est si vrai, ce que je dis, que dans les cent bonheurs de l'église vous ne trouveriez pas un cœur pour souhaiter « *Basto que dure !* (1) »

A présent on va dire la messe. La messe, c'est la crèche chantée !...

Voyez, on commence par le commencement. Le célébrant va vers l'autel avec sa limousine d'or, et les pâtres le suivent dans leur chape de bure, aussi simplement qu'ils suivirent les anges.

Depuis deux mille ans, la *grupi* (2) s'est un peu transformée. Elle est en marbre avec une nappe de lin travaillée de points rares. Le lange a changé de nom. Au lieu du mouchoir à carreaux dans lequel Saint Joseph roula l'Enfant-Dieu, le corporal de batiste enveloppe son corps.

L'Église, comme jadis Marie, a préparé la Chair divine et le Sang rédempteur.

Le berceau est une assiette d'or... Les bergers se souviennent. Ils sont venus de la Judée, à la file des temps, pour porter témoignage, et ils s'alignent tout le long de la Sainte Table pour assister à la Nativité.

Lequel, au fond des âges, a raconté à ses petits :

(1) Pourvu que cela dure !
(2) La crèche.

— Moi, je l'ai vu vivant !

L'été, dans les nuits tièdes, ils se confient :

— C'est mon père qui entendit les anges le premier. Il courut réveiller ma mère pour qu'elle prît le nécessaire et se mît en route avec lui.

Leur père ! Et la certitude étoilée est chaque soir rénovée par la brise...

Quelle métaphysique pourrait expliquer le mystère qui nous conduit à la Patrie céleste par les chemins de la vie provençale ?

Le poupon de cire au regard d'émail, c'est une personne vivante ; nous la sentons de toutes parts nous caresser d'une âme fraternelle sous le vaste firmament dont les Pâtres connaissent les amitiés d'étoiles et les routes pieuses.

Ils ont goûté la suprême concorde de la terre et du ciel. L'agneau, choisi par eux, dort sous la lampe des autels ; ils diront à leurs fils :

— Je l'ai couché vivant dans l'encens et les jeunes blés ; quand l'âge sera venu, tu choisiras aussi ta bête la plus pure et tu t'en iras, dans la limousine que je t'aurai laissée, faire ce qu'ont fait tous les nôtres... »

« *In nomine Patris et Filii et spiritus sancti. Amen.* »

Le père est au pied de l'autel et murmure :

« *Introibo ad altare Dei.* »

Le *clerjoun* qui, tout à l'heure, envoyait l'encens à la volée sur les lapins et les santons, lui répond :

« *Ad Deum qui lætificat juventutem meam.* »

Le Dieu qui réjouit ma jeunesse !

Et Nanon qui, résolument, parle latin, et moi qui lis en français dans mon livre, et le vieux sacristain, et tous, chaque fois que viendra le Saint Nom, nous ajouterons :

— Au Dieu qui réjouit ma jeunesse ! »

« *Confiteor Deo omnipotenti...* »

Charloun a le front dans ses mains, et je crois bien qu'il parle en vers.

Le repentir passe comme une haleine, et quand Nanon, se frappant la poitrine, s'humilie avec tant de componction :

« *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa* », son ange gardien caresse sa main et glisse à son oreille :

— Ne tape pas si fort, Nanon ; ce soir il n'y a plus de péché !

La pénitence est dans la gloire, les cœurs purifiés se jettent dans les neumes jubilatoires d'un « Kyrie » qui implore la miséricorde avec des passions de triomphe, et voici que les bergers, debout, reconnaissent l'annonce :

« *Gloria in excelsis Deo* ».

Avec une sérénité toute renouvelée, mon père, Brunet, l'église entière ajoute :

« *Et in terra pax hominibus, bonæ voluntatis.* »

Entendez ces voix célestes qui alternent avec le peuple du Bethléem des Baux ! Ce sont les anges des maisons, les messagers de l'abondance,

les doux porteurs du *cacho-fiò*. L'agneau les reconnaît bien ! L'Agneau ! Il est venu au nom des bêtes pour adorer l'enfant et jouer avec lui et le signifier. Écoutez-le :

« *Domine Deus Agnus Dei filius Patris* ».

Il bêle comme aux prairies de l'Évangile.

Tout est simple, tout est clair, vrai. Le prêtre va et vient pour préparer la divine naissance ; il lit une belle épître, et quand il va vers l'Évangile, nous nous mettons debout pour le suivre.

« *In illo tempore* ».

Quel temps ? Mais il n'y a plus de temps, puisque Dieu est en permanence dans la chair vivante depuis le premier Noël !

Et pourquoi, alors, renaît-il dans les rites, à chaque aube de chaque clocher ? Sous mon béret bleu, je creuse les délices de cette nativité journalière ; mais qu'ai-je besoin de comprendre, puisque je viens de découvrir que le Dieu de la messe est tous les jours un petit enfant comme moi !

« *Credo in unum Deum.* »

O sainte Liturgie ! nous allons revoir en musique, bien en ordre, les douze articles de cette Foi à laquelle la raison et le cœur des hommes ont donné le sang des martyrs et la beauté des cathédrales, — et quel régal que ta méthode somptueuse !

« *Patrem omnipotentem factorem cœli et terræ visibilium omnium et invisibilium.* »

Oh ! mon Dieu, comme c'est vrai ! il y a tout cela ici ! La Provence, et le Rhône, et la mer, et

les Alpes, et tous ces gens heureux, ce *cacho-fiò* et le génie de Charloun que vous avez placé sous cette veste grise...

On s'agenouille. L'officiant vient à l'autel, les bergers s'approchent de lui.

« *Et incarnatus est...* »

L'officiant s'est prosterné. Les bergers sont restés debout. Ils lèvent la main droite... C'est un serment. Le chantre articule à voix fervente cette parole inouïe :

« ET HOMO FACTUS EST. »

Les bergers ont levé la main : ils portent, debout, témoignage, pour affirmer qu'ils étaient là.

Ils étaient là, il y a deux mille ans, et ils y sont ce soir. Après un pareil prodige qu'est-ce qui pourrait arrêter notre foi ? Ah ! ils n'hésitent pas, Charloun, Brunet, Maria, Nanon, ils vont glorieusement au bout de la dernière affirmation :

« *Et expecto resurrectionem mortuorum. Et vitam venturi sœculi. Amen.* »

« *Oremus.* » L'orgue commence des noëls, de bons vieux noëls de Saboly. Toute l'église chante dans la jubilation et le réalisme pieux. Le prêtre, au milieu de l'autel, offre le pain, offre le vin. Charloun rêve. Il offre sa chanson prochaine. Il la dépose parmi les raisins d'or et les gerbes des candélabres. Ses rimes savent le goût du pain, ses rimes ont chanté le vin.

Dans la transsubstantiation prodigieuse les

pensées de Charloun se vêtiront de mots, ses mots pénétreront le mystère des nombres...

Tout est prêt, le prêtre invoque le Saint Esprit et se lave les mains. Il se tourne vers nous :

« *Orate fratres* ».

Voici qu'à pleines vagues, le lyrisme nous mène au ciel.

« *Sursum corda.* »

Et la large préface déroule sa splendeur. Elle est digne des chœurs des anges : presque terrifiés d'extase, ils répondent avec nous :

« *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* »

Il y a de nouveaux cierges et tout l'encens de l'Arabie.

« *Domine Deus Sabaoth hosanna in excelsis Deo.* »

Ronde et blanche comme un soleil dans les aubes levantes, l'Hostie monte au-dessus de nos brumes humaines. Les Bergers l'ont bien regardée et ils sont tombés à genoux : l'Enfant et l'Astre, ils les ont reconnus...

Une grêle voix vacille:

« *O Salutaris Hostia.* »

L'agneau répond, et la tourterelle aussi ; et dans le *cacho-fiò* tout ce qui fut vivant, le miel et les olives, la farine dorée, les fruits conservés dans le sucre, et la bonne huile du verger, chantent avec le petit enfant :

« *Quœ cœli pandis ostium.* »

Hostie qui nous ouvre la porte du Ciel.

Le blé qui pointe dans les champs, et le cep

rude dépouillé par l'hiver, travaillent pour le corps de Dieu ; leur Paradis est sur l'autel. Tout adore. La fourgasse du *cacho-fiô* est la douce sœur de l'Hostie, et le vin cuit a coulé au même pressoir que le vin de Jésus. Vaste univers ! Travail de Dieu ! Il a joué avec les oiseaux et effeuillé les vents entre ses doigts. Il a versé les grâces et la pluie, la rosée et les pleurs. Il a mis sur l'autel le cœur de l'alouette qui nichait dans le blé, et le pardon de la grive gourmande, et les cigales, et les grillons, et les beaux papillons tout brodés, qui caressaient les germes de son corps quand il sortait de terre. Il y a le rêve des fourmis et la philosophie des hommes, la charité des pauvres et la bonté de Dieu, dans ce morceau de pain.

Un morceau de pain blanc ! C'était le seul autel digne de Dieu, et Dieu est venu l'habiter ! De la vie il a fait Toute Vie, de la force il a fait Toute Force, de la santé il a fait le salut, de la terre il a fait le Ciel...

« *Pater noster...*

Panem nostrum quotidianum. »

Oh ! oui, nous le demandons notre pain, nous l'avons semé, nous l'avons pétri, et nous le recevons, ô récompense de notre cœur qui s'est donné !

Un effluve de romarin, un brouillard s'est posé qui sent la chère montagne : les femmes et les jeunes filles ont déplié des voiles blancs. Sur leurs velours d'Arles, autour de leurs visages,

glisse à longs plis du tulle fin tout bordé de mälines. La Madone leur a appris à s'approcher de Dieu dans l'intime nuage dont elle se couvrit à l'Annonciation. Elles s'avancent en troupe épaisse. L'agneau de la crèche est debout qui les regarde défiler.

« *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollis peccata mundi.* »

Voici l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde...

« *Corpus Domini Nostri...* »

Et Jésus se fait tout à tous. Dans chaque poitrine, c'est l'éternité de Noël. Chaque cœur est un monde, un autel, une crèche, et les anges envient le tabernacle humain.

Charloun est à la Sainte Table, Brunet chante :

« *Panis angelicus fit panis omnium.* »

Oh! Noël, Noël bien-aimé, le charretier crie à la plaine :

« *O res mirabilis, manducat Dominum. Pauper servus et humilis.* »

Et le poète qui te reçoit, tout à l'heure va te chanter ! !

« *Ite missa est, alleluia.* »

A..... lle.... lui... a...

Quel vacarme ! Le curé dit le dernier évangile dans le tapage.

« *Et verbum caro factum est.* »

Nous le savons bien, mon Dieu ! il nous habite ! Il est en nous ! Je ris aux anges, de voir affirmer une telle évidence !

Dehors, la lune s'est levée.

Une averse d'argent tombe sur la place. A contre-lumière la façade de l'église reste noire, trouée d'un paradis de cierges.

Nous descendons les marches, et voici que Charloun est roi.

Le Paradis de Dante, au bout de la ruelle, montre un créneau superbe. Le Val d'Enfer est solitaire, le troubadour a communié.

— *Vène 'mé nautre, Charloun* (1) !

— *Noun ! es emué nous-autre qu'éu a proumès de revihouna* (2) !

Il a promis à tout le monde, Charloun, et il est là, dans sa veste rapiécée, sous son chapeau façonné par l'orage, qui balbutie et rit d'un large rire.

Il n'est pas beau, Charloun ! Je crois même qu'il est tout à fait laid avec son œil verdâtre et borgne, sa courte barbe dure, et ce rire si loin de nous que des gens le trouvent idiot.

— *Vène 'mé nautre, Charloun* (1) !

— *Emé nous-autre ! Moussu Girard, noun nous farès aquéu tour de nous lou leva* (3) !

— *Escoutas-me, Charloun vai manja 'n mous-*

(1) — Viens avec nous, Charloun !

(2) — Non ! c'est avec nous qu'il a promis de réveillonner !

(3) — Avec nous autres ! Monsieur Girard, vous n'allez pas nous jouer ce tour de nous l'enlever !

sèu emè nautre encô de Cornille, mai vous responde que noun lou farai canta. Anara de-vers tóuti, tóuti l'ansirès, tóuti Caurès (1).

— *Acô èi bèn parla ! a tout aro* (2) !

— *Saren au cafè*

— *Saren au ciéucle*

— *Saren au plan dôu Castèu* (3).

Et maintenant, nous voici attablés chez Cornille, autour du réveillon ; maman s'occupe de Charloun : elle lui beurre des tartines de ce beurre venu de la Creuse qu'elle lui révéla un jour, et qu'elle a apporté exprès pour lui.

Comme il nous aime, Charloun, il fait comme dans sa maison ! Il a repoussé son couvert et sorti son couteau de corne. Très proprement, il a rangé sa serviette sur le buffet et déplié sur son genou un grand mouchoir de cotonnade. Il mange du boudin, pique de tout petits morceaux au bout de la lame pointue. Il parle très peu, — le repas est un repos grave. Quelle est humble, sa large figure sérieuse ! Ses souliers sont lacés avec une ficelle, son pantalon est une mosaïque ; il n'y a pas deux boutons pareils au bord de sa veste.

Quand il vient à Saint-Remy, papa quitte tout... Comme il le regarde manger !

(1) — Écoutez, Charloun va manger un morceau avec nous chez Cornille, mais je vous promets que je ne lui demanderai pas de chanter. Il ira vers tous, tous vous l'entendrez, tous vous l'aurez.

(2) — Voilà qui est bien parler ! A tout à l'heure.

(3) — Nous serons au café — Nous serons au cercle — Nous serons sur l'esplanade du château.

— *Charloun, brindo 'mé iéu à Mistral e à nosto Prouvènço* (1) !

Les deux verres se sont choqués ; Charloun a dit :

— *A noste rèi, à soun reiaume...* (2).

Pourquoi suis-je bouleversée ?

Charloun achève sa tartine, et je plie un gâteau pour qu'il le porte à Roubin, son mulet.

Nous voici dans la rue.

— *Veici Charloun !* (3).

La foule l'attendait, la foule le suit.

L'hommage est d'amitié, tout silence et toute tendresse.

Au fond de la ruelle obscure, là, à gauche, le Paradis de Dante est trempé de neige lunaire... ; nous allons.

C'est le café.

— *Veici Charloun ! Noste Charloun !* (4).

Les mains se tendent, on offre dans les cris tous les poisons des étagères ; chacun précise au cafetier :

— *De-que que demande es iéu que vole paga !* (5).

Charloun s'est assis devant le comptoir.

— *De-que nous cantes ? De-que nous cantes ?* (6).

(1) — Charloun trinque avec moi à Mistral et à notre Provence.
(2) — A notre roi, à son royaume.
(3) — Voici Charloun.
(4) — Voici Charloun ! Notre Charloun.
(5) — Quoi qu'il demande c'est moi qui veux payer.
(6) — Que nous chantes-tu ?

Il a mis son coude sur le guéridon de marbre, croisé les jambes, et il raconte son dernier malheur : il est allé labourer hier matin par un temps excellent, et Roubin a brisé la charrue :

« *Ere pas fièr emè mi tros d'araire. Alor n'ai fa uno cansoun : l'Araire rout. L'ai un pau cantado au Bon-Diéu, dôu tèms de la messo* (1). »

Les gens sont en grappe serrée. Ceux du fond montent sur les chaises. Charloun tranquillement reste assis et commence d'une voix presque sans timbre, une étrange voix distincte et obscure, une voix raboteuse qui est pourtant toute douceur :

« *Ere i clapié que labourave*
Lou grès èro ni moui ni dur
Adematin de tout segur
Disièu moun Roubin sara brave.
Aguère belèu trop parla
E veici ço qu'es arriba.

Ai, las! digas-me ço que dève faire
Quand sauprès que sort es lou mièu
Adematin, sènso s'aprendre à ièu
Moun miôu Roubin a esclapa moun araire (2) ».

(1) Je n'étais pas fier avec mes morceaux de charrue. Alors, j'en ai fait une chanson : *La Charrue brisée*. Je l'ai un peu chantée au Bon Dieu, pendant la messe.

(2) J'étais aux champs, à labourer — le sol n'était ni mou ni dur — Ce matin, à coup sûr, — disais-je mon Robin sera docile. — J'avais sans doute trop parlé — et voici ce qui est arrivé :

Hélas ! dites-moi ce que je dois faire — quand vous saurez quel sort est le mien ; — ce matin sans qu'il y ait de ma faute — mon mulet Robin a brisé ma charrue.

Quel rythme singulier ! Je connais vaguement cet air... Ah ! je sais ! C'est l'air de « *On va marier Madeleine* », un air pleurard et prétentieux que chante Maria, mais qui roule ce soir une merveille pathétique. Qu'y a-t-il ? Ce qu'il y a ? Il y a le génie de Charloun ! Il prend un air de café-concert, comme un peintre prend des couleurs, et fait un chef-d'œuvre en le gonflant d'humanité.

Et voilà que je pleure, je pleure tout de bon ! Charloun m'attire contre lui, passe son bras autour de ma taille. Chante-t-il pour la petite fille en béret bleu et en col marin ? Où sommes-nous? A travers mes pleurs, je ne vois plus très bien les têtes entassées, je suis au cœur d'une source inconnue.

Les applaudissements éclatent en tonnerre ; Charloun a retrouvé son rire et me demande tendrement :

— *Alor, Perleto, t'agrado la cansoun de l'araire ?*

— *Encaro Charloun, encaro. Canto lou bouscatiè* !

— *Lou moulin d'ôli !*

— *Li pescaire d'iruge !*

— *La Sesido !* (1).

Vingt titres se croisent. Charloun chante. Il

(1) Alors, petite perle, elle te plaît, la chanson de la charrue ?
— Charloun encore, encore ! Chante le bûcheron !
— Le moulin d'huile !
— Les pêcheurs de sangsues !
— La saisie !

chante le vent des pins, la mazurka et le rire des filles, le concours de labourage, le départ des brebis, les étoiles des champs et les fleurs de soleil.

Je domine mieux mon émotion. Je regarde. De sa laideur fervente, je vois s'envoler mille cœurs.

Nous reprenons la rue tournante. « Le monde est fait comme une grande rose avec le ciel au beau milieu »... La citadelle étincelante rêve dans son manteau de lune, et la Provence, au bout de toutes les traverses, regarde luire son cœur blanc.

La croix de fer de Sainte-Victoire et les neiges du Mont Ventoux, les clochers d'Arles, et le Rhône qui meurt, là-bas, dans les bras de la mer latine ; les phares des rives heureuses, et les châteaux démantelés, font un grand cercle de prières.

Un appel de clairon fracasse quelque part une voûte et des rires : les conscrits du canton réveillonnent dans la salle des Gardes.

— Bonsoir Charloun !

— Bonsoir *Jouinesso* (1) !

Les jeunes sont en grande rumeur. Sous le dernier blason dont veille l'étoile fameuse ils ont écrit : Vive la classe ! et planté leurs drapeaux.

L'antique salle, haute et rectangulaire, sert, d'habitude, à remiser quelques brebis. On les a refoulées ce soir à gauche de la porte, et, sur la terre balayée, devant la cheminée, on a dressé le

(1) Jeunesse.

banquet des conscrits. La foule qui nous suit s'installe tant bien que mal, le visage tourné vers l'âtre. On attendait Charloun pour le café et sous l'auvent de pierre un reste de feu d'*argelas* (1) roule l'encens des Alpilles autour du filtre.

— Vivo Charloun !

— Vivo *Jouinesso !*

Le clairon, sur le seuil, sonne aux champs.

Qui oserait dire aux échos qui galopent dans les replis du Val d'Enfer : « Les Hérauts aux trompettes d'or sont couchés pour toujours dans le silence des oriflammes ?... »

« *A l'asard Bautezar* (2) ! » Le troubadour est au château ! les gardes font la Noël avec les bergers des montagnes, et le Verbe qui s'est incarné, comme jadis a écrit sur la muraille : Servir. La Patrie céleste mire la Patrie dans l'eau des étangs de Camargue. Les Sarrasins se sont rembarqués pour toujours.

Quelques lampes à pétrole sous des abat-jour de tôle piquent la buée qui sent la bête et le café. Les tasses circulent avec les refrains de Charloun. Tous les savent, tous ont le leur. Charloun n'est pas un *sonjo-fèsto* (3) ; c'est un poète, un vrai ! qui cadence les bras sur l'enclume et peuple le travail de rêves mesurés. Tous les métiers y ont passé ! Pendant qu'au fond d'un bol il tourne

(1) Genêt épineux.

(2) « Au hasard ! Balthazar ! » Cri de guerre des princes de Baux.

(3) Songe-creux.

avec une cuiller d'étain ses deux morceaux de sucre, les rêves des adolescents lui reviennent parés de ses rimes et, sous l'auvent qui porte l'étoile, se combinent en symphonie.

Dans un coin, on a entassé des poutres, des brouettes, de vieilles charrues, des madriers, des échelles. Les enfants y prennent leurs aises, s'y étagent en grappe et plongent leurs regards dans l'espace vide qu'éclaire l'honnête blancheur de la nappe.

Charloun sait le secret de leurs jeudis et le rêve de leurs vacances :

— Et la Crèche Parlante ? — leur demande-t-il, bienveillant.

— Nous la ferons ici comme d'habitude ; la cheminée sert d'étable.

— Et qu'est-ce que vous direz ?

— Oh ! vous savez, on dit ce qui vous passe par la tête ! Des fois ça chante seul, des fois ça vient à la bonne franquette ; et puis, il y a les noëls, et vos chansons et le train du village depuis qu'on se souvient.

— Alors, — dit mon père, — ceux des Baux doivent en avoir long à raconter ! Balthazar, le prince d'ici, quand il fit bâtir le château, arrivait droit de Palestine. Il était du premier Noël. C'est lui, vous savez, le Roi Mage qui offrit l'encens.

— Oui, — dit la vieille Rosine, — le père Jérémie de la Vallongue, qui l'avait bien connu,

nous l'avait conté quand nous étions petits. C'était lui qui nous faisait la pastorale.

— Comment commençait-elle, votre pastorale, tante Rosine ? — crie le petit Toinet.

— De quoi ? Comment elle commençait ? Mais par le commencement ! Il n'y a pas cent manières ! Il faut que les anges réveillent les bergers ! *Gloria in excelsis ! Hé li pastre ! Gloria, que vous dison* (1) !

Le petit Toinet, fou de joie, — il va faire l'ange, ô Pascal ! — grimpe à la cime de l'échelle, déchire le manteau tissé par cent mille araignées, fait de ses mains un porte-voix, crie à tue-tête :

— Dépêchez-vous ! vite ! le Bon Jésus est arrivé aux Baux ! Gloria ! Gloria ! Gloria !

Les anges, les bergers, les gardes, rient aux éclats. Sur son échelle, le Messager de l'Humanité la meilleure enfle la pulpe rose de ses joues, « fait le *troumpetoun* (2) » ; les autres, campés en équilibre sur la ferraille, crient à leur tour au *boufarèu* (3) :

— *Zòu ! pastrihoun, pastrihouno* (4), dépêchez-vous vite que le Bon Jésus est arrivé ! Gloria ! Gloria ! Gloria !

Mon père les interpelle :

— Et où est-il le Bon Jésus, beaux anges ? Montrez-nous la route !

(1) Hé ! les bergers ! On vous dit Gloria !
(2) Qui joue de la trompette.
(3) Qui souffle avec les joues gonflées.
(4) Vite, petits bergers, petites bergères.

— Vous n'avez qu'à suivre l'étoile, vous ne pourrez pas le manquer !

Et mon père, montrant le blason, improvise :

Prince di Baus, aqui l'estello es arrestado
E l'avèn seguido en cantant (1).

Charloun a reposé sa tasse, son œil est plein d'un au-delà tranquille. Ambroise, le mari de Rosine, « *qu'a au mens cent ans ren que de dimenche* (2) » et qui est sourd, est venu s'installer dans la cheminée pour cueillir les chansons au passage. De l'autre côté des cendres chaudes, une jeune femme à demi tournée s'est assise sur une chaise basse pour donner le sein à son fils. Les franges de son velours d'Arles caressent la pâleur ambrée de cette nuque de chez nous.

— Vé la Sainte Famille ! — dit Rosine qui fréquenta les amis de Balthazar.

Elle fait la révérence, regardant avec une malice tendre le brun Toinet sur son échelle.

— Faites excuse, Bonne Mère; mon brigand de petit neveu m'a fait sauver mon âne, et je suis venue tout plan-plan, à pied. J'arrive après la Messe parce que je suis vieille.

La Bonne Mère, détournant son visage, lève l'enfant barbouillé de son lait et répond posément :

(1) Princes des Baux, ici l'étoile s'est arrêtée.
Et nous l'avons suivie en chantant.

(2) Qui a au moins cent ans, rien qu'en comptant les dimanches.

— Je vous remercie bien de votre honnêteté. Le petit Jésus vous rendra votre âne pour vous remercier d'être venue quand même dans la charrette de vos souliers.

On applaudit. Charloun a tiré du tas de ferraille une vieille charrue et l'a mise devant la table. Un reste de fumée, entre Ambroise et la jeune mère, s'en va au Paradis par la hotte de pierre.

— Voilà le dernier miracle, dit Charloun : Au Paradou, il y a un *pantaïaire* (1) qui pensait attendre Noël en labourant ses oliviers. La terre était bien à point, et pourtant, du premier coup, le mulet, qui est une brave bête, a brisé la charrue. Je lui ai dit ce que je pensais de cette « mauvaise manière », et lui, qui est si sensible, n'a eu l'air de rien du tout ; il n'a pas seulement bougé une oreille, et il a regardé la rive comme s'il y avait un trésor dedans. Alors, je suis allé m'asseoir où il regardait et j'ai fait une chanson. Quand les anges sont passés, je suis parti avec eux pour la porter au Bon Jésus. Pendant la Messe il m'a dit : « Charloun, va au banquet des conscrits ; il y a là une charrue neuve et tu leur chanteras les couplets que tu as mis à côté de moi, sur l'autel...

— Oh ! Charloun !... dit mon père, les larmes aux yeux.

— La cansoun ! La cansoun !

(1) Un rêveur.

L'araire appuie contre la nappe, Charloun est entre les deux bras. Face aux anges, entre l'étoile et les bergers, il chante :

« *Ere ii clapié que labourave*
Lou grès ero ni moun ni dur... (1) »

Et la Crau mélancolique, les herbes grises, le mirage, passent au fond de tous les yeux. Il a fait un dernier couplet, il achève :

« *L'Enfant Jésu m'a rendu moun araire* (2) » ;

et la foule répond en chœur, avec un accent de mystère :

« *L'Enfant Jésu i'a rendu soun araire* (3). »

La gentille maman, encore une fois, lève devant l'étoile le poupon brun langé de frais. Charloun a ôté son chapeau.

Est-ce la Provence ? Est-ce la Judée ? Il y a des brebis et des anges, des pâtres... Le vieil Ambroise est debout, appuyé sur sa lambrusquière. Est-ce qu'elle ne va pas fleurir sous un tel souffle de vérité ? fleurir comme le lis du vrai saint Joseph.

— *Charloun, canto encaro* (4) !

Et Charloun chante. Aristophane et Saint Fran-

(1) J'étais aux champs, à labourer — le sol n'était ni mou ni dur.
(2) L'Enfant Jésus m'a rendu ma charrue.
(3) L'Enfant Jésus lui a rendu sa charrue.
(4) — Charloun, chante encore.

çois le prennent par la main, et il s'en va, le long des sillons et des routes, chercher les gens de la vallée des Baux. Il y a Monsieur le Maire et le garde champêtre, les camarades du moulin, l'aubergiste, Blancard, le porteur de contraintes, qui s'en était venu un matin saisir la marmite du poète où la poignée de haricots commençait à bouillir. Les amoureux de tous les temps disent leurs transes sur de vieux airs. Charloun a fleuri leur émoi du sourire des fous qu'on aime, du baiser des vieux qu'on révère. Il lie leurs destinées dans des chaînes de clématites et place au seuil de leur maison le vieux Lion de pierre, déterré en cherchant la source, et dont on a coupé les griffes.

Tout est douceur. La Provence tourne son *brande* (1) ; Noël, autour de la charrue, se nourrit d'âmes neuves. Chacun rêve selon son cœur. Charloun chante selon le cœur de Dieu. La tradition soulève l'avenir.

La lune guide vers les étangs la Nuit Sainte qui va dormir. Les chérubins, dans les clochers, ont repris la besogne des anges, et la pastorale s'en va avec un miracle de plus.

Le clairon accompagne ceux de Maussane. Il traverse le Plan du Château. Comme il répond, le Val d'Enfer ! et que le froid est blanc !...

Sur l' *amiradou* (2) de la citadelle, nous

(1) Sa ronde.
(2) Le belvédère.

écoutons les chansons s'en aller. Les toitures ont des fleurs de fumée : nulle part on n'a éteint les *cacho-fiò*. Dans chaque maison solitaire, les *Rèire* sont venus l'entretenir. Une immense prière flotte sur le pays. Les derniers refrains se perdent dans les Cercles. Encore une fois, la fanfare éclate dans le Val d'Enfer. La citadelle lui répond, et je sens vibrer sous mes pieds l'escalier du guetteur...

Doux monde ancien ! cherchons l'Étoile. Notre Idéal est solidaire de la Race, c'est Demain qu'il faut faire beau.

Demain! Amitié de Noël! Patrie profonde! Les Hommes de Bonne Volonté ont mis leurs os aux sillons de la Paix ; leurs cœurs crevés trempent le grain... Amitié de Noël ! les nôtres ont voulu faire à la tranchée l'Amitié pour le monde... Petits enfants, criez leur *Gloria !*

VI

LE MAS

Au pied des Alpilles, vers Eygalières, entre le chemin de Nierle, la *Grand'Draio* (1) et la route de la Vallongue, un long mas, — le mas de Virette, — ouvre sa porte enguirlandée de clématites. Il est très humble. C'est un mas de montagne, où les troupeaux, le blé, l'olivier, l'amandier, toutes choses sévères, n'ont pas mis le luxe diapré des quartiers plus heureux où passe le canal. Point de ces cultures qui sont une fête ; nous sommes loin, ici, des haies de roses trémières et des champs de verveine ; loin aussi de cette géométrie maraîchère qui est la gloire des Jardins (2).

La dernière ondulation des collines amène la *férigoulo* (3), le genièvre et le romarin jusqu'au

(1) Grand chemin.
(2) Riche quartier de Saint-Remy.
(3) Thym.

noyer qui ombrage le seuil. La façade mélancolique regarde cette misère parfumée que les brebis, sonnailles au vent, piétinent onze mois de l'année.

Derrière le mas, mieux campée que lui sur une langue de bonne terre, s'ouvre la bergerie ensoleillée. Entre les deux, une source abondante remplit les abreuvoirs qu'ombrage un bouquet d'arbres splendidement verts, comme le sont en Provence ceux que protègent les fontaines.

L'eau des auges s'écoule en cascatelles vers un potager entouré d'aubépine dont elle fait une oasis. Là, à la garde d'un honnête poirier et d'abricotiers de plein vent, poussent, alignés, arrosés, sarclés avec amour, les légumes du mas. Mais, à la haie même commence la pierraille, l'herbe maigre, l'olivier, toutes choses grises que les amandiers, noirs et branchus comme des candélabres, égayent, trois semaines par an, d'une floraison virginale, — seul éclat de ces espaces vallonnés.

Jean Gonfond et Élisa, sa femme, administraient ces solitudes. Élisa était la nièce de Nanon ; fille de sa sœur aînée, elle n'avait que dix ans de moins que sa tante et lui ressemblait : brune, replète, infatigable, avec un rire aux dents égales et les yeux de velours et de braíse de quelque *rèire* sarrasin.

Au milieu d'épreuves très dures, elle avait élevé sept enfants dans la sérénité et l'ordre. Sa dignité, sa sagesse si pénétrante, son dévouement,

en faisaient le type achevé de ces matrones provençales dont les avis ne rencontrent que déférence et qui vieillissent comblées d'égards. Elle avait nourri ma plus jeune tante, et, comme pour Nanon, cette collaboration maternelle impliqua tous les liens du cœur.

Jean représentait au mas de Virette deux cents ans d'honnête fermage. Cette terre pauvre, avec la gueuserie de sa pierraille et sa sécheresse perpétuelle, Jean l'aimait à la vie, à la mort. Un demi-siècle il l'avait arrosée de sueur, il avait jeûné pour elle et l'avait pétrie de ses mains. Elle, elle l'avait nourri d'espérance.

Comme ses champs, il était sec, raviné, patient, assoiffé de rosée. Mais, sous sa couronne de cheveux blancs, son front était resté d'une chair délicate et ses sourcils, aux broussailles courbes, abritaient deux prunelles d'un bleu candide, gouttes de ciel qui racontaient son âme. Le visage rasé et mélancolique, le nez droit, la bouche scellée, le maxillaire coupant, étaient fins et recuits. Le corps maigre, moyen, avait la puissance noueuse des ceps. Une sorte de docilité inlassable, d'ardeur patiente, mettait du silence et du rêve dans sa voix comme dans ses gestes.

Il parlait provençal d'une voix lente qui avait l'horreur des paroles vaines. Les mots qu'il disait étaient, comme le blé qui *desfourrello* (1), une promesse de moisson.

(1) Sort du fourreau.

Le rituel de la campagne, le mystère des sèves, les lois de toutes les récoltes, les tragédies du soleil et de l'air, il les savait, les prévoyait, d'une intelligence prophétique qui lisait « les signes » et les interprétait comme un augure.

D'une politesse austère, gardant ses distances en haut et en bas, comme il disait, il me fallut des années d'affection déférente pour que ce vieux paysan, dont je souhaitais l'amitié, méditât tout haut devant moi et parlât dans sa langue à ses sainfoins et à ses oliviers.

Quand je séjournais au mas de Virette, Élisa me donnait sa belle chambre sous les toits. Un lit haut sur pattes, garni d'une paillasse de maïs, y berçait mon sommeil dans un bruit de feuillage. Quand l'année avait été bonne, le grenier débordait dans la chambre, et sur les *malons* (1) blonds et roses, des sacs d'amandes meublaient les coins. Ma table de toilette était garnie d'un *tian* (2) et d'une cruche jaunes où infusaient dans l'eau de source des poignées de romarin, car il est dit, au code de beauté des filles de Provence, que le romarin garde de vieillir.

Chez nous, la beauté a — Dieu merci ! — conservé son prestige ! C'est le plus apparent des dons du ciel. On le cultive. Les bonnes gens, d'ailleurs, appellent un joli visage « un excellent passeport », persuadés que l'harmonie écrite sur

(1) Briques de carrelage.
(2) Grand plat évasé qui sert de cuvette.

une face humaine crée des droits dont on bénéficie avec la plus noble assurance.

Agathe, la servante du mas, m'initia aux rites secrets qui préservent du soleil l'ambre rose et la pâleur marmoréenne de ces paysannes que les étrangers prennent pour des princesses, et qui, toute la semaine, ont manié le râteau de la fenaison, sarclé les champs de fleurs, et lié les salades par mille.

— Vous comprenez, Mademoiselle, que si on avait la figure et le cou de la couleur des mains, à la grand'messe, nous aurions l'air, avec nos guimpes de dentelle et nos chapelles de tarlatane, d'une bande de mouches dans du lait ! Aussi, nous faisons attention ! Jamais le soleil ne touche notre peau : nous avons nos grandes capelines à bavolet que nous remplissons de feuilles. Le samedi, nous mettons, de bonnes couches de concombre et quand on s'est lavée avec l'eau où la peau d'orange et les bonnes herbes ont mis leur vertu, on n'a pas peur des demoiselles de la ville ! Les mains, ça, c'est une autre affaire ! Il faut qu'elles soient noires pour montrer qu'on est travailleuses. Mais la figure, c'est fait pour le plaisir, ça ne trime pas ; il faut la traiter comme les pendules et les fleurs artificielles qu'on astique pour les garder neuves.

Agathe, improvisée femme de chambre, m'apporta, le lendemain, des fèves fraîches pour que je passe la peluche qui double la cosse sur mon visage et sur mes mains, qu'elles préserveraient

des taches de rousseur : « Avril jette à poignée des lentilles sur les peaux blanches... »

— Il y a encore mieux, — dit Agathe, — mais c'est difficile à avoir : les pleurs de la vigne vous font des joues comme si les amandiers s'étaient mêlés d'en adoucir la fleur. Mais il faut attacher de petites bouteilles au bout de chaque tige et c'est tout un travail. Les fainéantes qui se mettent du fard feraient bien mieux de ramasser ces larmes qui coulent pour rien ! Nous, l'été, nous nous lavons avec de l'eau de melon blanc, et si nous nous sommes laissé devenir un peu noires, nous nous frottons avec du raisin vert qui nous ôte le hâle.

Agathe me certifia aussi que l'eau cuite était supérieure à l'eau crue :

— Cuite pour cuite, du moment qu'il faut mettre la marmite en mouvement, autant y faire bouillir ce qu'il faut : du tilleul si on a les nerfs, de la rue si on a des dartres, du genêt si on pèle, du genièvre si on transpire, et surtout, surtout, du romarin pour rester jolie.

Elle me préparait des tubs qui sentaient un âcre printemps, m'apprit à me laver avec du miel et m'enseigna que les points noirs ne résistent guère à une friction de tomate et d'oseille.

Elle confectionna, aussi, un oreiller en balle d'avoine mêlée d'une poignée de baies de genièvre pour me « tenir les idées fraîches et les cheveux plantés dessus ».

Mes seize ans s'enivraient de cette sorcellerie

bienfaisante. Agathe, qui en avait vingt, m'emmenait aux clairières ensoleillées, cueillir des simples. Nous aromatisions notre jeunesse. Nos joues, nos mains, nous les trempions dans ces parfums salubres. O Beauté, éphémère beauté, que rien ne prolonge, et qu'à seize ans on sait déjà ne point connaître de renouveau...

***

Un matin, Agathe avait inondé mes cheveux d'une eau où elle avait concentré l'âme vigoureuse de la colline. Cheveux au vent, je partis sur les crêtes les sécher au soleil printanier. La veille, Blanquet était venu souper au mas ; il nous avait conté les nouvelles, annoncé les accordailles, et prédit la fin du monde, selon Nostradamus, pour la semaine du vin nouveau. J'avais fouillé dans sa boîte, acheté pour Agathe une *Clé des Songes* qu'elle convoitait, et découvert, parmi les almanachs et le papier à lettres, un exemplaire à quatre sous de *Macbeth*.

Je partis, vêtue de serge blanche, mon chapeau noué à mon bras faisant office de panier, abritant dans sa calotte le drame de Shakespeare, un croûton et trois pommes ridées.

Je m'assis à la pointe du *mourre* (1). Le chevalier Printemps poursuivait au creux des ravines le brouillard en haillons. Des rumeurs galopaient

(1) Littéralement mufle, museau, mamelon.

au loin dans la plaine, piquées d'un cri d'essieu, d'un aboiement, d'un chant de coq. L'espace avait reverdi ; les cyprès levaient leurs quenouilles sous un voile de lumière palpable ; les Alpilles se profilaient saturées d'effluves amers. Que j'étais loin, ici, de toutes choses d'habitude, dans cette liberté virginale des collines en fleurs, visitée des seules abeilles !

Les murs du Castelas (1) étaient tout proches ; je voyais la terrasse des Cours d'Amour sur laquelle vaguaient une troupe de chèvres. Des cortèges de troubadours passaient dans ma mémoire.

La matinée serait longue ; son or fluide tombait dru. Je mordis dans les pommes en souriant à la majesté immatérielle de cet azur qui unifiait la colline et le ciel, et j'ouvris le livre, le livre de quatre sous, que je coupai, riant aux anges, avec l'épingle de ma broche...

Oh ! lady Macbeth ! lady Macbeth ! Des vagues de sang déferlaient sur la plaine. Duncan gisait dans les lavandes ; les enfants de Macduf, si blonds, si pâles, empourpraient toutes les sauges; et là, vers la Vallongue, la forêt s'était mise en marche, — quelle épouvante !

« *La vie est une histoire dite par un idiot et qui ne signifie rien.* »

Déchirant matin d'avril, chef-d'œuvre ! Les sorcières chantaient les promesses heureuses

(1) Ruines du château de Romanin qui appartint à Fanette de Gantelme, fondatrice des Cours d'Amour.

d'une si terrifiante chanson ? Au hasard, leurs voix tempétueuses invitaient à la curée, au festin, à l'amour, à la mort, avec la même véhémence et la même splendeur... Comme je tremblais !

Mon père m'avait lu Sophocle, ma mère m'avait lu Racine. Je savais l'ampleur lyrique du désespoir, mais ce matin, ce beau matin de ma jeunesse, le méchant miracle délaissait mon imagination, il faisait saigner mon vrai cœur !

Rien n'avait bougé sur les pentes. Avril, de ses mains vertes, parait les amandiers. La brume effilochée ne traînait plus sa ouate blanche.

A Romanin, debout sur le dernier créneau, la Chèvre d'Or me regardait... Je courus vers elle, mais je ne vis que le troupeau qui s'en retournait vers la ferme.

La sonnaille alla s'éloignant : le pâtre tournait sans doute la terrasse des Cours d'Amour et ramenait ses chèvres à la Vallongue.

J'errai sous les amandiers, les fruits de velours avaient commencé la prison de bois de leur cœur..., et cela aussi était triste.

L'air, chargé de pollen, soufflait des fécondités inutiles que traversaient des vols de papillons. La pierraille dédaignait les appels de la vie. Les Alpilles pelées bleuissaient dans l'Avril. Derrière le Castelas, où Fanette de Gantelme avait joué de la mandore, la haute Caume ayant laissé glisser les pluies du ciel, pas un buisson et pas un nid.

J'avançais dans cette solitude, l'âme incertaine, accablée de silence. La Chèvre d'or m'avait conviée à une course vagabonde. J'étais prête à la suivre, espérant qu'elle me distrairait des tueries de Shakespeare qui ensanglantaient la douceur du matin...

Dans un chemin plus large, à flanc de rocher, des aboiements furieux m'arrêtèrent.

— Ici, Lascar ! Ici, Piston !

Un vieillard à barbe blanche, un adolescent aux yeux tristes, s'étaient levés de terre et s'avançaient vers moi.

C'étaient des vignerons de Romanin qui greffaient, dans les cailloux, les vignes reconquises, accrochées à ces arêtes presque sans terre, courageuses racines qui semblaient vivre d'air.

— Oh ! Mademoiselle ! C'est le bon vent qui vous envoie ! Je ne suis pas d'ici, je suis de Saint-Gilles du Gard. Chez nous, quand nous greffons la vigne, pour qu'elle soit prospère, nous faisons greffer les trois plants les plus beaux aux jeunes filles qui passent par hasard. Cela accorde l'amitié des planètes, et on est tranquille sur beaucoup de malheurs. Mais, ici, dans ce coin perdu où personne ne grimpe, où il faut venir tout exprès, j'avais peur d'arriver au bout de mon travail sans avoir vu la *Bienfaisante*. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, entrer les greffons sur les ceps ? nous les marquerons d'un galon de laine et d'une tige de romarin.

L'enfant avait cueilli une branche de cyste, — la rose de montagne étoilait le feuillage laiteux. Il sifflait un air de musette, languide, en mineur. Nous marchions côte à côte. Le vieillard passait en revue la vigueur de la vigne. Son œil brillait d'une flamme mystique. Les rites perdus d'Arthémis, le souvenir des nymphes pures, Daphné, Sirynx, battaient-ils contre ses vieilles tempes ? De mystérieuses survivances au fond religieux de son cœur rappelaient, à l'antique, le culte de la chasteté protectrice des plantes.

— Celui-ci, si vous voulez, Mademoiselle.

Le vigneron étendit à mes pieds sa veste de velours, où je m'agenouillai, mon chapeau et le *Macbeth* refermé posés auprès de moi. Il me tendit la serpette, prépara le greffon. Comme je penchais la tête, m'appliquant à fendre la tige et à ligaturer dans la sève béante une vie étrangère et plus riche, mes longs cheveux glissèrent.

L'enfant eut un cri :

— Oh ! qu'ils ne touchent pas la boue !

Et de sa branche de cyste dont les corolles s'effeuillaient, il les maintint sur mes épaules.

Dans trois plants d'Amérique à la robustesse barbare, j'introduisis les précieuses saveurs de nos crus, et je songeais que nos ceps de France ne savent plus défendre leurs racines ; tout esprit, tout bouquet, tout parfum, il faut les soutenir d'une vie grossière pour les défendre contre les énergies pullulantes du phylloxera ou du mildiou.

Je pensais à la serpe cruelle qui réduit les volontés profuses, mais aussi j'évoquais les grappes saines de mes trois souches rénovées, et parai d'un ruban la blessure que je leur avais faite.

... Le jour avait eu tout le temps de réchauffer la plaine. Il était tard. Il fallait revenir pour le repas du mas. Je ramassai le drame de Shakespeare et pris la route charretière. Quand je vis fumer le toit, pour donner à Agathe le signal de la soupe, je me mis à chanter.

Autour de la table de chêne, Jean était assis entre ses fils, Pierre le berger et Esprit le cultivateur ; en face d'eux était Fayot, le valet de ferme. Élisa et Agathe allaient et venaient, servant les hommes. Élisa avait mis pour moi un bout de nappe à l'extrémité de la table.

— Je vous ai fait cuire de ces choses fraîches qui ne coûtent la vie à rien. Ne dites pas non : vous n'aimez pas qu'on tue les bêtes, — c'est quelque chose comme un manger de fées !

» Une mousse de courge, des olives, des œufs à la coque, un gâteau d'amandes au miel, du lait caillé et quelques fruits d'automne qui ont encore leur fraîcheur.

Rien n'est grave comme un repas de paysans. Avant que de manger, ils préparent d'abord toutes choses en ordre, signent le revers de la miche d'une croix faite à la pointe du couteau,

divisent les parts de pain, versent l'eau rougie dans les verres et coupent en dés, près de leurs assiettes, la mie compacte du pain bis.

La soupe attend au milieu de la table. Elle est trempée depuis deux bonnes heures, et, pour la garder chaude, la ménagère enveloppe la soupière d'une couverture d'indienne ouatée et piquée à losanges. Longuement, le pain s'y imprègne des herbes dont notre cuisine est prodigue. Quand on enlève le couvercle, riz, carottes, croûtes de pain rassis, feuilles d'épinards, sauge, laurier, fenouil, font une masse brûlante, bien étouffée, nourrie de parfums, sur laquelle on n'a qu'à verser un peu d'huile fraîche pour avoir le plat sérieux qui apaise la faim. Après cela, on se régalera d'un morceau d'omelette, d'un bout de fromage. Et voilà de quoi attendre le soir.

Les Provençaux, je crois bien, si la viande était bon marché, n'en mangeraient jamais. Le pot-au-feu du dimanche représente pour eux une idée de luxe bien plus qu'un régal. C'est une façon de sentir son aise : le bouilli est un menu de dignité, et non une satisfaction gourmande.

Jean et ses fils mangeaient lentement, sans un mot. Les femmes respectaient ce silence et n'eussent jamais osé parler les premières. Les hommes piquaient du bout de leurs couteaux, avec des gestes de respect et de soin, les morceaux préparés d'avance et maniaient leur cuiller d'étain avec une mesure régulière, conscients, eût-on dit, d'approprier à leur sang chaque parcelle

de nourriture accueillie comme un réconfort. Ils avaient de la déférence pour ces aliments qu'ils avaient semés, qui allaient refaire leurs forces et leur permettre un nouveau travail.

Comme on achevait le fromage, Élisa posa devant son mari et devant moi la friandise des grands jours : une tasse fumante de café noir. Pierre, Esprit, Fayot se levèrent et sortirent. Élisa et Agathe ôtèrent le couvert.

Nous parlâmes des travaux en cours, du potager qui réclamait quelques journées pour repiquer les aubergines et les légumes de l'été.

— Ah ! Mademoiselle ! qui dira jamais ce qu'on peut tirer de la terre ! Mon potager est grand comme un mouchoir, et il nous nourrit tous, toute l'année. Il nous fournit même de quoi faire plaisir aux amis. C'est notre santé, ce bout de champ. C'est un peu comme qui dirait le travail *pour* notre travail. Nous y faisons venir de quoi nous maintenir en force, et j'ai idée que les plantes le savent.

— Est-ce que ça les console le jour où vous les arrachez ?

— Elles savent, allez, que de nous refaire des bras, ce n'est pas périr ! Les plantes, c'est pas comme les bêtes : ça vous passe d'une vie à une autre sans souffrance. C'est la destinée des haricots d'aller dans la marmite, on dirait qu'ils s'y préparent en sortant de terre, ils s'allongent vers la crémaillère. Moi, qui ne peux pas voir tuer un poulet, j'arrache toujours mes légumes moi-

même, je vanne mes haricots et mes pois chiches ; pour les choux je choisis ceux qui disent : « Je suis prêt », et je les coupe à leur racine, bien à l'heure où ils sont *accomplis*, sans les détruire ; quand j'arrache les oignons pour les tresser en chaînes et les pendre au hangar, je suis bien sûr que ça ne leur fait pas mal de les tirer à l'air des gens.

— Et les engrais, Jean : toujours la même horreur pour la chimie nouvelle ?

— Je porte au potager toutes les épluchures, vous ne sauriez croire comme ça fait un bon fumier. Il y a cinquante ans que ce manège dure ; je garde les semences, et tout va et vient de la table au jardin. Cette année, le printemps est précoce, les esprits se sont dépêchés pour faire fleurir la pourriture de l'hiver ; car, voyez-vous, sans les choses mortes, il n'y aurait pas des choses vivantes. Nous autres paysans, nous le voyons de nos yeux que rien ne se perd ! La vie et la mort, ça se suit comme jour et nuit, ça fait le fumier et les fleurs.

Et Jean reposa sa tasse. Il s'en alla vers son métier. Je remontai sur la colline et, jusqu'au soir, je regardai fleurir la Mort...

Cette année-là, Pâques étaient tardives et le cortège des jours saints arrivait dans l'épanouissement de la terre. Les femmes prenaient jour

pour aller se confesser en bande et communier, — mères chrétiennes, — à l'autel de N.-D.-des-Sept-Douleurs, le vendredi avant les Rameaux. On s'entendait aussi, entre voisines, pour retourner en groupe, la semaine d'après, écouter prêcher la Passion et revenir, en se serrant, dans la funèbre nuit sans cloches.

Les nuits sans cloches ! Nuits dramatiques où, pendant le voyage à Rome de toutes les « campanes » bénites envolées de tous les clochers, les fées deviennent malfaisantes et dangereuses à rencontrer. Les fées !

Jean expliqua :

— Elles s'en vont par six, Mademoiselle, et tournent le *brande* aux carrefours. Si un homme vient à passer seul, elles l'entourent et lui font boire une liqueur douce dans un gobelet de diamant. Il s'endort, et le lendemain, quand on le réveille, il est *fada.*

— Est-ce que c'est un malheur, Jean, d'être *fada ?*

— Un malheur ? pour la famille, peut-être ; mais pour celui qui l'est, qu'est-ce qu'il en sait ? Il a tout le temps sa cervelle farcie de rayons, et s'il oublie les trois quarts des choses qu'il faut faire ou des mots qu'il faut dire, il n'en souffre guère : on pense pour lui.

— Comme pour les innocents ?

— Justement. Mais le *fada,* ça n'est pas la même chose. L'innocent, lui, c'est un esprit d'ange, et, pour sûr, il se passe, derrière sa tête,

des choses et des choses !... Tenez, imaginez le travail des pommes de terre. Quand vous étiez petite en voyant leurs petites fleurs de rien du tout, vous disiez : « Ça, un légume, mais où est-il ? » et je vous ai répondu : Un jour, la petite fleur tombe, les feuilles deviennent jaunes, la récolte est dessous. Eh bien ! quand les innocents meurent, c'est des petites fleurs qui sèchent avec la sainteté dessous, c'est pour ça qu'on les vénère.

— A quoi distingue-t-on un fada d'un innocent, puisqu'il y a une telle différence et que pourtant ils se ressemblent ?

— On *naît* innocent et on *devient* fada. D'habitude, les fadas sont des gens heureux, pleins de drôles d'idées qui ne riment qu'à vous faire rire.

— Mais alors, s'ils sont heureux et amusants, pourquoi dites-vous que les fées qui les ont « enfadés » sont méchantes ?

— Parce que, d'abord, c'est pas des tours à faire à un chrétien baptisé ; puis, parce que si le fada s'endort au milieu du carrefour au lieu de dormir sur la rive, il peut très bien être écrasé par les charrettes et rester estropié pour toujours.

— Pourtant, il y a de bonnes fées, autant, au moins, que de méchantes, à ce qu'on m'a conté.

— Oui ! dans les temps ! Mais depuis qu'il se fait tant de miracles et qu'on se passe d'elles, elles se sont comme qui dirait piquées et elles sont devenues enragées ! La Sainte Vierge a été

obligée de s'en mêler et de les mettre à la raison. Elle leur a dit : « Si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous envoie à Satan ! Rentrez dans vos grottes et dans les trous des arbres dès qu'on a sonné l'angelus du soir et ne bougez plus jusqu'à celui du matin. » Du coup, elles ont pris la peur des cloches, les fées ; et comme le clocher bourdonne tout le matin pour les messes, qu'à midi on sonne l'angelus du soleil, puis le chapelet, puis la prière, elles sont tenues en respect ; mais, de ronger leur frein toute l'année, ça leur a aigri le caractère, et vous comprenez que le jeudi et le vendredi saints, quand les cloches sont parties à Rome, elles viennent se revancher sur le monde. Il faut être en défiance! Andréloun, le petit du mas des Prunelles, est devenu fada de cette façon ; depuis, il s'est appris l'accordéon tout seul ; il en joue tout le jour, mais il ne sait plus parler. Il y en a qui font des vers comme le pauvre Jean de Milan qui est mort sur la paille et qui ne reconnaissait pas un râteau d'une bêche.

— Pourtant, vous ne manquez pas le sermon, le Vendredi saint, n'est-ce pas ?

— Oh ! il y a toujours moyen de s'arranger ! On va en bande, et quand on est aux derniers mas du quartier, s'il y a encore des carrefours à traverser et que pour arriver chez soi il faille y passer quand même, on couche tout bonnement au grenier de ses amis ! Pelit, qui a été soldat de première classe, dit que c'est des bêtises, mais

j'ai vu trop de choses depuis que je suis né pour croire que les nuits saintes il ne faille pas marcher en troupes !

— Jean, croyez-vous en Dieu ?

— Et comment vivrais-je sans ça ?

— Pourtant, vous allez rarement à l'église.

— L'église ? c'est fait pour les gens qui oublient Dieu. On le leur enferme dans une belle maison et on les appelle à grands coups de cloches pour lui faire des visites de cérémonie. Moi, dans mes champs, je n'ai pas besoin d'autel pour le reconnaître et je n'ai pas besoin d'homme d'affaires pour lui parler.

— D'homme d'affaires ?

— Ben, oui ! de prêtres. Les prêtres, c'est comme des notaires, ça sert pour arranger les situations difficiles. Quand mon pauvre père est mort, — devant Dieu soit-il ! — il a reçu le viatique et il m'a dit : « Va me chercher le sac d'écus, sous le quatrième malon à gauche de la porte, derrière le tas de blé. » J'ai apporté le sac, il nous l'a partagé, puis il nous a bénis, et nous l'avons porté au Champ des Mauves sans que personne se soit mêlé de nos affaires... Avec Dieu, c'est pareil.

— Pourtant, vous invoquez les Saints pour vos récoltes ; comment faites-vous quand vous avez besoin de pluie ?

— Si la sécheresse est trop forte, j'envoie ma femme porter un cierge à Sainte Anne, et, du temps que la cire coule, je lui fais ma prière ici,

au coin de la pièce de terre en souffrance ; je lui montre comme elle a besoin d'eau. Le lendemain, il pleut à verse !

— Évidemment c'est d'une foi admirable... mais tout de même, Jean, il y a la messe, le catéchisme.

— C'est l'apprentissage. Bien sûr, je suis allé au catéchisme et j'y ai envoyé mes enfants ; quand on vous dit de vous bien conduire avec l'accompagnement des orgues, ça vous frappe l'entendement. Mais ça n'a qu'un temps. Un vieux comme moi prie avec sa récolte.

— Vous croyez donc que Dieu ne vous aime pas plus que vos plantes ?

— Je crois..., mais c'est un peu compliqué à dire, cela, je crois tout de même que si ! Il nous a faits tous, n'est-ce pas ? les bêtes, les pierres, les fruits, les gens ; seulement, si le blé me nourrit, si la vigne me donne du vin, c'est moi qui les fais produire... Moi, je n'aime pas plus mes salades que mes oliviers, ou mon avoine que mon verger.

— Pourtant, il y a parmi eux des plants mieux venus, plus vigoureux, plus forts, bien que vous ne les ayez pas soignés davantage.

— Ceux-là... ceux-là... Je vais vous dire, Dieu les a regardés plus longtemps...

A la fin du printemps, je revins au Mas de

Virette « décoconner (1) » en compagnie de ma vieille Nanon. Nous partîmes de grand matin, sous un soleil qui embaumait le foin nouveau. Nanon portait le cotillon de mérinos et le châle frangé de laine des randonnées de mon enfance. Son mouchoir à carreaux calait au fond de sa poche la même tabatière, et le vaste panier des cadeaux pendait comme jadis à son bras demeuré vaillant. La marche à peine ralentie, elle devisait avec moi de cette solennité où Élisa, sa nièce préférée, conservait les bonnes coutumes :

— Tu comprends, le décoconnage, c'est la fête des femmes. C'est un travail fin pour lequel on ne se change pas de jupe. On se régale de rires et de chansons, et la besogne est si douce qu'on ne paye jamais la main-d'œuvre. Élisa nous fera une belle collation, et le soir, ses corbeilles verseront. Tu vas en entendre des contes, des chansons et de ces histoires que ton père recopie sur des cahiers ! Travailler tout en parlant, tu penses si on se régale ! Aussi je suis bien sûre que chacune a préparé son histoire et l'a arrangée dans sa tête. D'habitude, la mère Denante raconte : « la Fille du Roi René », et Rosalie : « Guillaume le pêcheur ». Tu verras ! moi, j'ai repassé « Jean des Vaches » toute la semaine !

Et nous filions le long des routes d'Orgon où l'ombre dense des platanes était semée d'étoiles de soleil.

(1) Détacher les cocons des vers à soie des branchettes où il les ont déposés.

Tout près des Chutes du Canal, nous rejoignîmes le vieux couple Bérard qui s'en allait vers la Galine, invité lui aussi au décoconnage du Mas de Virette.

C'étaient des pauvres, très doux, qui avaient dû quitter la ville, — leur Arles bien-aimée, — où la triste santé du mari les tenait en misère. Réfugiés à Saint-Remy, ils cherchaient des simples dans la montagne pour les herboristes des environs. Ils partaient à l'aube, emportant une besace légère et des sacs noués de ficelle où ils entassaient, suivant la saison, des feuilles de noyer, des feuilles de frêne, de la bourrache, des fleurs de violettes, des jujubes, de la valériane, des pavots, des pensées sauvages, qu'ils séchaient ensuite aux courants d'air de leur grenier.

La fierté de cette détresse, les paysans l'avaient devinée. Les femmes causaient entre elles de ces gens maigres et polis qui ne touchaient pas une figue et qu'on voyait, contre les puits, dîner d'un rond de saucisson et d'un morceau de pain. Elles imaginèrent de demander à Mme Bérard des conseils de couture et fondèrent, sans se douter de la chose et du mot, une petite coopérative du raccommodage.

Elles se groupaient, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, apportaient leur repas, et versaient cinq sous pour le salaire de la journée. Mme Bérard bâtissait les fonds de culottes et tirait des vieux pantalons de quoi faire durer les neufs. Comme elle était fort adroite, elle prit bientôt

la responsabilité de tailler en pleine *peau-de-diable* (1), en plein velours à côte, les vêtements du dimanche, que les femmes emportaient, le soir, tout préparés, et qu'elles cousaient ensuite à l'arrière-point, avec du gros fil, sûres de l'excellente coupe que le ciseau autoritaire de Mme Bérard avait donnée au droguet, à la futaine ou au pilou.

Ces jours-là, Polyte, le mari, s'en allait seul par les ravines et venait, le soir, chercher sa femme, près de laquelle, avant de repartir, il mangeait gaîment une assiettée de soupe chaude. Polyte indemnisait la ménagère d'un paquet de feuilles précieuses, triées une à une, et dont il indiquait méticuleusement l'emploi.

Quand la mère Bérard cousait plusieurs jours de suite dans la même maison, ce qui n'était pas rare, le vieux couple couchait sur place et Polyte exigeait qu'on défalquât sur le salaire les haricots et des olives dont on le nourrissait. On acceptait, le délivrant ainsi de la hantise de l'aumône ; mais quand il repartait pour le village, son vieux carnier était gonflé de provisions... Il l'entr'ouvrait toujours avec la même exclamation joyeuse, remerciait avec effusion du « cadeau », et s'en allait, avec son épouse, pendant qu'un sourire compatissant fleurissait les lèvres de la fermière.

Plus que les ouvriers, les paysans sont farou-

(1) Etoffe de coton très résistante.

ches dans la misère. Les servitudes en commun de l'usine ou du cabaret créent une fraternité facile entre des êtres qu'un même labeur tient côte à côte au même établi ou devant le même alcool. Les besoins de son camarade, l'ouvrier les connaît par les siens. Il sait par cœur les risques, les charges, les joies de la semaine, et qu'ils sont semblables pour tous. De la souffrance partagée naît une solidarité naturelle, et, entre ouvriers, rien n'est plus simple que le secours.

Le paysan n'est pas moins charitable ; mais isolé, timide, il est dominé dans la misère par une pudeur maladive. Ce fut la discrétion des vieux Bérard qui conquit ces cœurs ombrageux. Ils aimèrent dans ce couple vaillant, aux vêtements rapiécés et brossés, la foi dans l'effort, la dignité de ne rien devoir qu'à soi-même, et il ne fallut pas longtemps pour que la vertueuse pauvreté des herboristes fît fleurir toutes les bienveillances. Maintenant, on invitait Mme Bérard aux baptêmes et aux décoconnages, se fiant à son autorité pour de menus détails de toilette, de préséance, de cuisine savante, sur lesquels elle penchait ses lunettes de cuivre.

Au bout de quelques saisons elle était même devenue arbitre d'élégance, et je crois bien que ce fut elle qui initia le quartier de la Galine aux sévérités blanches du faux-col.

Un pharmacien d'Avignon avait fait cadeau à Polyte d'un pantalon noir en drap fin, d'une forme bizarre, évasée largement sur la chaus-

sure à partir du mollet et dite « à pied d'éléphant ». Polyte le mit pour Pâques. Le succès fut tel que Mme Bérard releva soigneusement le patron sur des *Petit Marseillais* proprement assemblés avec du fil, et répandit, pendant six ou sept ans, cette « dernière mode », qu'adoptèrent les ancêtres et les conscrits, les communiants et *li nòvi* (1), et avec laquelle il fut distingué de s'en aller voter, de grandir ou de se marier.

Prévoyante, Mme Bérard faisait aux culottes d'enfant deux ou trois troussis qui défiaient la plus vive croissance et gardait aux côtés des reins une réserve d'ampleur permettant de *prendre de viande*... Les bonnes femmes, déférentes, l'écoutaient affirmer :

— Ne me parlez pas de ces confections qu'on vend sur la place, cousues avec des points d'un travers de doigt ! Il n'y a pas miette de rentrée dans les coutures. L'étoffe est tellement pleurée que les enfants n'ont pas le droit de forcir. Quand on a de bons velours comme celui-ci, on taille dedans en vue de la durée !

Et le ciseau avisé, le geste magistral, la douce vieille assemblait les morceaux, leur donnait figure, avant de les tendre aux mains novices qui termineraient l'ouvrage.

Mme Bérard, ce matin de fête, marchait sans souci de l'heure, musant aux aubépines. Polyte

(1) Les nouveaux mariés.

nous avait quittées pour négocier une récolte de tilleul. Sa femme savourait l'égalité d'être notre compagne, comme nous invitée, comme nous heureuse d'offrir son travail dans la perspective d'une assiette fleurie, posée pour elle sur une nappe fraîchement dépliée. Elle s'attarderait, la conscience sans une ride, contre les paniers de cerises et les plats de beignets.

Elle aussi apportait un présent modeste.

— J'ai acheté des « hommes noirs » (1) chez Bouzette. Probable que les petits viendront chercher leurs mères à la sortie de l'école, et Polyte les leur fera tirer à la courte paille.

Et elle me montrait d'affreux bonshommes qu'elle aligna au parapet du pont. Il y avait un gendarme aux yeux d'anis ; un lapin aux longues oreilles doublées de sucre rose ; une ballerine couturée de cassonade plâtreuse, ourlée de ruches affriolantes ; un magistrat en toque avec un rabat de blanc d'œuf ; un hussard à brandebourgs ; un coq à la crête d'amandes.

— Je suis sûre que Polyte inventera une histoire pour chacun et les petits seront contents. Je les connais tous, depuis dix ans que je cours le quartier ! Polyte les fait rester tranquilles en leur racontant les élections. Pas un ne bouge. Le bien-parler ! Quel talent, cet homme, il retient tout ! Ah ! s'il n'avait pas été faible de poitrine, on aurait vu ! Moi ça me chavire quand il

(1) Pantins en réglisse.

refait le député : « Citoyens ! Je me présente devant vous la tête haute ! » Dommage qu'il soit timide, il vous aurait refait le charlatan, vous savez, celui qui vend de la graisse de chèvre pour les douleurs. Moi, le dimanche, je lui fais réciter le boniment. Il ne manque pas un mot :

« *Quand vous aurez fait cuire votre soupe dans les glaces de la Néva, quand vous aurez fait griller votre côtelette sur les sables de l'Égyprrre... Savez-vous ce que c'est que l'Égyprrre ? C'est un pays espacé ousqu'il y a un polisson de soleil qui vous tape perpendiculairement sur la coloquinte et vous la casse en deux !...* »

» Ah ! Polyte, on ne le connaît pas ! Il est né savant ! Jamais on ne le prend sur rien ! Il parle comme un livre ! Seulement, *pécaïre !* il n'a pas la santé, autrement il aurait étonné le monde !

Nous avions laissé la route, piquant droit sur les Alpilles par la Grand-Draio. La matinée de juin tenait haut le soleil, les blés se gonflaient de lumière. Devant la montagne, les cerisiers chargés de fruits, les amandiers riches d'amandes, les genêts flambants, les trèfles gras accomplissaient les promesses de la terre. La récolte puissante était encore jeune, d'un vert charnu, sentant bon l'arrosage. Nous jetions en passant un bonjour amical aux paysannes qui balayaient leurs portes, et toutes répondaient :

— A tout à l'heure, je me dépêche le plus que je peux, pour venir au décoconnage !

Au mas, l'animation était déjà grande. Les magnanarelles, depuis l'aube, décoconnaient dehors, près de la source, à la bonne ombre, assises en rond autour de bâches étendues sur le sol.

Au milieu, debout comme un arbre de gloire, la plus riche branche de la récolte recevait les hommages : chaque ménagère en fait don, au saint qui a protégé ses magnans et va, le soir du décoconnage, la déposer, à l'église, devant le tabernacle de sa chapelle de prédilection.

Tous les autels ont ainsi leur part soyeuse d'abondance. Les sacristines, le samedi, décoconnent dans le clocher, parmi les bouquets de papier, la réserve des cierges et les châsses des processions. Les pauvres de la paroisse, l'or des chasubles, les dentelles des saintes tables, participent des bénéfices...

Tant que dure le décoconnage, la « branche du saint » demeure à la place d'honneur, on s'extasie sur la mousse rêveuse qui enveloppe d'une brume de soie les cocons accrochés en grappe, et on répète avec politesse : « Quand saint Marc, ou sainte Anne, ou saint Éloi verront ta *genèsto* (1) d'honneur, ils diront : « Grand Saint-

(1) Genêt.

Christ ! quelle beauté ! » La ménagère se rengorge doucement, va de l'une à l'autre, s'occupe de faire apporter les *genesto*, remplace les corbeilles pleines, installe sur de nouvelles chaises, des bancs, des caisses ou des piles de sacs les nouvelles venues qui ceignent un torchon neigeux avant de se mettre au travail.

Quels gestes aimables ! La décoconneuse tient à la main gauche la branche à dépouiller, égrène les jolis œufs de soie et les jette dans des corbeilles d'osier brut. Un peu de bourre blanche, quelques brindilles de bois mort, restent presque toujours accrochés au cocon, dont il faut faire la dernière toilette. C'est l'affaire des invitées : avec l'index de la main droite, elles le déshabillent et le jettent, net et clair, cette fois, dans des corbeilles garnies de nappes, où il tombe avec un doux bruit.

Les coques blond rosé des magnans du pays, celles presque vertes des espèces de Chine ou toutes pâles du Dauphiné, s'entassent vite. Les doigts sont agiles, les langues, les rires, le chant, n'arrêtent guère ; mais on escompte toute la matinée les joies promises pour l'après-midi, quand le ban et l'arrière-ban des cousines, des amies, seront réunis autour de la branche levée.

Il y a, dans chaque quartier, de modestes célébrités, aux mémoires peuplées de chimères traditionnelles, qu'on accueille au décoconnage avec vénération. La conteuse de légendes s'assied

près de la branche levée sur une chaise isolée appelée : la chaise du conteur, et tient par contenance une *genesto* à décoconner ; mais les soupirs, les gestes, les commentaires tant émus dont elle orne son récit, ralentissent ses doigts, et elle a souvent l'air de débrouiller la psychologie de ses héros dans la tiédeur des bourres blanches.

Comme nous étions gâtés au mas de Virette ! Il y avait, côte à côte, la vieille Sauveurde, qui savait toutes les vies de saints, la mère Denante, qui racontait *la Fille du Roi René*, Louison Mousseline, qui connaissait tous les usages des abeilles, Nanon, qui était intarissable, Rosine de Sarazin, qui vous parlait des brigands et de Gaspard de Besse comme de ses propres enfants, et Élisa, qui savait toute l'histoire de la Reine Jeanne !

A deux heures, nous étions quarante à dépouiller les *genesto ;* on avait chanté Magali et le chœur du *Grand Soulèu de la Prouvenço* (1) ; sur la prière d'Élisa, la mère Denante, haute et maigre, venait de s'asseoir sur *la cadiero dôu charraire* (2) et souriait d'une face osseuse, magnifiquement construite, aux épais sourcils noirs sous l'argent crépu des bandeaux. Son fichu de percale à fleurs mauves s'entr'ouvrait sur les sept rangs de chaîne d'or qui paraient sa vieille poitrine.

La chaîne d'or ! elle disait jadis la vie des

(1) Grand soleil de la Provence.
(2) La chaise du conteur.

femmes de Provence. La mère en offrait le premier rang au matin d'adolescence à la fillette qui « prenait coiffe. » Ce fut longtemps le jour de la première communion ; puis, quand l'école se mêla de garder les gamines plus longtemps jeunes, la cérémonie fut renvoyée à la quinzième année. La première « chapelle » (1) de tarlatane s'ouvrait sur la croix d'or pendue à la chaîne plate qu'on ne quitte ni jour ni nuit. Le matin du mariage un rang s'ajoutait à l'autre. Au premier enfant, un rang nouveau portait plus près du cœur la croix menue de la jeunesse. A chaque enfant, un rang plus long descendait le collier vers le sein maternel. Il n'est cependant pas d'usage de dépasser sept rangs de chaînes : si la famille est plus nombreuse, les charges deviennent aussi plus lourdes... Sept rangs de chaîne d'or sont une gloire que les jeunes filles convoitent mais qu'aucune coquetterie n'usurpait autrefois.

La mère Denante demanda :

— Que voulez-vous que je vous conte, mes belles ?

— *La Fille du Roi René ! La Fille du Roi René !*

HISTOIRE DE LA FILLE DU ROI RENÉ

« Notre bon roi René, qui était si brave au pauvre monde, n'eut guère de chance dans sa vie. Sa femme lui donna une belle petite, aveugle de

(1) Fichu blanc plissé qui sert de guimpe.

naissance, et en fut tellement dans la désespérance qu'elle prit les vapeurs noires et qu'on ne la vit plus jamais sourire. Le Roi René, qui était le bon sens en personne, lui disait :

— Ma mie, voyons ! nous sommes des malheureux, c'est vrai, mais nous n'avons pas que la petite, il y a notre peuple, tous ces braves gens à qui vous faites mauvaise mine et qui finiront par avoir de la peine de compter pour rien devant les mouchoirs que vous usez de pleurs ! Vous feriez mieux de m'aider à inventer du bonheur pour notre Yolande, à laquelle vous ne savez que répéter : « Ma pauvre enfant, pardonne-moi de t'avoir mise sur la terre ! » Cette petite rit toute la journée, fait ses dents sans crier et marche très habilement contre les meubles. Elle aime à la folie la chanson des oiseaux et le parfum des fleurs ; je crois bien que nous pouvons la rendre très heureuse en nous débrouillant pour qu'elle ne sache pas que les roses ont une couleur et que ce n'est pas l'envie de dormir ou l'Angelus tout seuls qui séparent le jour de la nuit !

Si vous voulez, nous l'enverrons aux Baux, au bon air, dans le château fortifié, et sa nourrice, qui l'aime bien, la surveillera dans l'enclos. On aura ordre de faire tout ce qu'elle voudra. Mon chapelain, qui est une fine cervelle, lui apprendra le latin sans la farcir de descriptions qui lui donneraient l'idée que le monde est quelque chose qui se voit. Les troubadours feront bien l'aimable tour de force de la faire jouer du luth

par cœur, en guidant sa main sur les cordes. La petite est vigoureuse ; elle poussera en sagesse, en beauté, et, croyez-moi, ma femme, elle ne sera pas malheureuse pour ne pas savoir que le ciel est bleu et que les verrières de la Chapelle racontent l'Ancien Testament. »

» La reine sortit son mouchoir et recommença à pleurer.

— Sire, je suis votre servante, — qu'elle dit, — mais Yolande ne me regardera jamais et je voudrais bien être couchée tout de mon long dans la crypte de Sainte-Marthe.

— Ma femme, pour ce qui est de la crypte, vous êtes sûre d'y aller ! Et si vous étiez seulement curieuse pour deux liards, vous auriez envie de voir grandir cette enfant que vous condamnez d'avance, avec des airs de masque (1), comme si vous étiez une mauvaise fée qui se moque de l'avenir.

— Sire, vous n'êtes pas mère ! »

» Et, croyant avoir tout dit, la Reine recommença de gémir.

» Le roi René fit comme il avait pensé, il mena la petite avec la nourrice et une poignée de braves gens au château des Baux ; on mura toutes les portes du jardin, on arrangea bien le gazon, sans escalier, sans ruisseau ; on fit tout bien doux, bien uni. La petite princesse était dans le velours ; elle gazouillait comme un char-

(1) Sorcière.

donneret et vous parlait de la petite âme du vent en faisant : kîi kîi ! avec la brise qui soulève les feuilles, ou vroum ! vroum ! avec les grands pins. Quand son papa la venait voir, elle dansait sur ses genoux et lui disait :

— Mon papa, venez respirer mon jardin. Je vous mettrai des fleurs sur les oreilles, de ces fleurs épaisses qui sentent si bon et qui me battent dans les mains comme des cœurs de tourterelles !

» Elle était si habituée à tous les coins et recoins de l'enclos, la *chatouno* (1) du Roi, qu'elle vous courait là dedans comme un cabri, et connaissait si bien ses plantes, qu'elle ne faisait pas une faute en triant les œillets des verveines ou les chèvrefeuilles des jasmins.

— Mon papa, — qu'elle disait en offrant ses bouquets, — écoutez les abeilles ; elles sont un peu folles de bourdonner comme cela, mais c'est pour venir vous entendre parler ! Je suis leur amie, et elles sont si gentilles qu'elles veulent vous faire savoir qu'elles m'aiment, les mignonnes. Jamais elles ne m'ont piquée ! elles viennent me chatouiller le cou, embrouiller leurs pattes dans mes cheveux, je joue avec elles comme avec le gros merle qui s'est installé dans le figuier sous ma fenêtre, et qui me demande du pain à peine l'Angélus sonné ! L'autre matin, je lui ai fait une farce : j'ai monté ma petite

(1) La fillette.

flûte sous mon traversin, et quand il a commencé son « Tireli Yolande ! » Je me suis mise à le contrefaire. Il n'a plus su ce qui arrivait ! Il a dégringolé une douzaine d'affreux couics, est entré par la fenêtre, et a tournoyé autour de ma chambre ; il a fini par se poser sur mon épaule, et quand il a deviné que c'était moi, il a tiré avec son bec ma petite boucle d'oreille. Croyez-vous, papa, que c'est dégourdi, un merle ! Depuis, il est tout penaud, il tape du bec à la vitre cinq ou six fois avant de chanter, de peur que je siffle avant lui !

» Mais je ne lui fais pas cette peine et j'apprends des arpèges sur ma lyre pour l'accompagner un de ces jours. Je l'ai bien écouté, je sais le ton, et je jouerai pendant que le merle fera des fioritures à s'égosiller ! Le soir, quand il se couche, je suis encore dans le jardin ; c'est la vraie heure de ma prière ; les fleurs sentent deux fois plus fort et les petits oiseaux se racontent des tas d'histoires. Je les comprends, mon papa, vous savez ? Il y en a qui parlent de vous, qui disent que vous êtes gentil et que les gens des champs qui plantent le pain le disent aussi. Quand les oiseaux se taisent et que le repos commence, il y a un moment qui semble du silence. Eh bien ! ce n'est pas vrai ! il n'y a jamais de silence, jamais, jamais ! parce qu'on entend craquer les écorces, respirer les feuilles, aboyer les chiens, crier les charrettes, rouler les pierres. Puis, il y a les bruits qui ne sont pas de tous les

jours, les grelots de votre mule ou le tonnerre du bon Dieu. Je ne m'ennuie jamais : je bavarde depuis que je me lève, et même les hannetons me répondent. Ma nourrice me dit : « Ils te prennent pour une aubépine, tellement ton cœur embaume ! » mais ils savent bien que je suis Yolande, votre petite fille, et que je suis leur amie.

» Le bon roi René, ses yeux pleins de pleurs plongés dans les prunelles sans regard, contemplait l'infirme bienheureuse :

— Ma doucette, — qu'il lui faisait, — que tu es sage et gentille ! ton gros hibou de papa n'ose guère t'embrasser ! devant ton âme de fleurette et ton gazouillis de chérubin, je me sens tout pataud, moi !

— Vous, mon papa, vous m'êtes cher comme le Bon Dieu qui a fait tout ce que j'aime ; et je vous demande bien pardon, mais quand je tiens votre tête entre mes bras, il me semble qu'au lieu d'un vilain hibou, comme vous dites, qui fait hou ! hou ! si tristement, je tiens un frère de mon grand chien.

» Et le roi René s'en revenait vers Tarascon, l'âme rafraîchie, versant l'aumône sur son chemin et disant à ceux qui lui criaient : « Dieu vous bénisse ! » « Priez-le de bénir ma petite ! »

Des concerts de reconnaissance envoyaient des bénédictions vers l'enclos. C'était pour le roi des fins de jour paisibles où il sentait l'amour de son peuple, et que la vérité, c'est d'arranger les

choses pour que les gens qui dépendent de vous ne sentent pas leur mal.

» Il n'y avait que cette pauvre reine qui ne voulait rien entendre. Elle s'était planté sa peine au beau milieu de son cœur, et vous la soignait, vous l'arrosait tout le long de l'année de peur de la voir dépérir.

» Le roi René, à qui personne n'en faisait accroire, voyait ce crime et ne savait comment y porter remède. Un jour, il dit à la reine :

— Majesté, ma mie, vos larmes ont fait tant de peine à nos sujets qu'il leur faut quelque compensation. Vous ne savez plus descendre une nef de cathédrale en souriant, ni offrir un denier autrement qu'en fondant en larmes. Vous avez désappris le chemin des hospices, et vos demoiselles d'honneur ôtent les araignées de votre quenouille et de votre rouet où les touffes de lin se souillent de poussière. Ce n'est pas une vie royale ! Mon peuple est le vôtre, nos sujets sont nos enfants, et il est fort égoïste que le malheur de Yolande les prive de tous les plaisirs qui leur viendraient de nous. Je vais donc ordonner de grandes réjouissances pour que le rire s'en revienne habiter notre Provence d'or. Tous ces gens, que vous aimez certainement comme je les aime, mangent du pain moisi à cause de vos larmes, et je compte sur vous pour m'aider à les régaler. Mais à les régaler pour de vrai, avec cette gaieté qui est une vertu royale étant une grâce divine.

» Et comme il dit, il fit. Il envoya de partout des postillons avec de longues trompettes, qui arrivaient dans les villages, sur la place, et qui clamaient : « Gens de Saint-Remy, ou de Barbentane ou de Saint-Chamas, suivant l'endroit : le grand roi René vous fait savoir que la Tarasque en personne assistera à la procession de Sainte Marthe dans la ville de Tarascon. La Tarasque est en ce moment dans une écurie de la maison commune où les peintres de sa Majesté achèvent de dorer ses écailles. Sainte Marthe est sur la route du ciel avec sa ceinture prête pour la venir renchaîner. Il y aura des fontaines de vin, des arcs de triomphe de poulets embrochés et des concours pour tous les jeux ! Notre-Dame du Château et sainte Marthe sortiront sur la place pour nous protéger, et Monseigneur donnera la bénédiction du haut d'un reposoir comme on n'en vit jamais le pareil ! Ces fêtes dureront trois jours. On fait des hangars sur le champ de manœuvre pour coucher tout le monde, et il y a au parcage cent mille moutons et cinquante mille bœufs pour régaler le peuple.

» Du coup, la Provence changea d'aspect ! Dans tous les mas, on ne parlait plus que du bon roi René ; on changeait la bordure des vestes, les femmes se faisaient des jupons neufs, vernissaient les sabots, et s'occupaient des moyens de laisser à manger aux poules pour trois journées sans qu'elles crèvent d'indigestion le premier soir.

» Quel défilé de charrettes sur les routes ! Toute la Crau en était pleine, à la queue leu leu. Des Baux, ça devait ressembler à ces processions de chenilles qui se touchent toutes !

» A mesure qu'on arrivait, on entendait dans la ville un bacchanal d'enfer, les fanfares, les tympanons, les palets, tout le diable et son train. Les gens étaient tellement contents qu'ils s'embrassaient dès qu'ils avaient remisé les mulets. Le premier matin, il y eut la messe de communion générale, avec les troubadours qui chantaient des hymnes et des centaines de harpes qui accompagnaient les chœurs avec les grandes orgues. Le roi René et la Reine étaient assis de chaque côté de l'autel avec des manteaux de velours bleu doublés d'hermine et des couronnes d'or en tête.

» Avant l'Élévation, le premier troubadour de la Reine chanta tout seul une de ces prières qui vous tirent les larmes, où il disait au bon Dieu : « Seigneur, je suis la voix de ce peuple qui prie : une enfant aveugle grandit sur le rocher des Baux. A genoux, nous vous demandons sa guérison. C'est la Provence entière qui vous supplie par ma voix. » Et aussitôt, au bruit des clochettes, l'Hostie monta au-dessus des têtes prosternées.

» Le peuple pleurait de confiance : le roi René était si bon! Qui lui aurait refusé quelque chose? Dieu serait-il moins compatissant que ses sujets? La faveur demandée était demandée par tous, par ce grand cœur fait de cent mille cœurs

noués ensemble, et chacun renforçait son espoir en regardant celui de son voisin.

» L'après-midi, la procession se mit en marche et, enfin ! on vit la Tarasque qui s'avançait entre deux haies de soldats, la hallebarde au poing. C'était une bête grosse comme un bastidon, avec un dos rond, peint en blanc, où des écailles rouges, vertes et dorées rentraient les unes dans les autres ; de grands piquants sortaient de partout, et, comme une crête, le dos portait des découpures pointues qui ressemblaient à une haie. La tête était une tête humaine, large, avec des yeux grands comme des soucoupes et sur la mâchoire garnie de grosses dents, les lèvres se plissaient comme un baldaquin ; une grosse barbe de crin tombait jusqu'à terre, faite avec trente queues de chevaux camarguais qu'on avait crespelées ensemble ; dans les narines, il y avait des fusées, et, de temps en temps, on faisait passer des enfants à travers la mâchoire qu'un ressort caché ouvrait toute grande.

» L'énorme bête était portée par douze chevaliers de la Tarasque vêtus de pourpoints gris perle et coiffés de feutres de la même couleur avec de longues plumes roses. Une main sur leur épée de gentilhomme, ils tenaient, de l'autre, la poignée de cuivre garnie de velours qui était clouée sur le flanc de la bête. Tout à l'entour, à hauteur des jambes, un rideau de lustrine verte courait entre les six grosses pattes griffues

pour cacher les hommes qui portaient le monstre par le dedans, et aussi ceux qui allumaient les fusées et ceux qui recevaient les enfants.

» Sainte Marthe, qui s'en allait sur ses douze ans, habillée en communiante, marchait du côté droit de la Tarasque, tenant dans sa main gauche le ruban bleu qui l'enchaîna et dans sa main droite un roseau des îles du Rhône.

» A chaque carrefour, la Tarasque faisait la belle, dansait, comme une apprivoisée, et quand les gens riaient à la folie, vivement on tournait du dedans la poutre de la queue et tout le monde tombait les uns sur les autres comme des capucins de cartes, — et cela pour le grand bonheur d'un chacun, car toucher la Tarasque ou être renversé par elle sera toujours une faveur de sainte Marthe la jolie.

» Venait, après, la barque des mariniers du Rhône, toute pleine d'eau dont on arrosait la foule à écopes débordantes. Cela aussi, qui gâchait les chapeaux et les coiffes, fut revendiqué comme une bénédiction, et les mariniers, avec leur casque à mèche sur l'oreille, n'arrêtaient pas, à chaque fontaine, de remplir le petit navire où trempaient leurs jambes nues.

» Sur la Grand'Place, Notre-Dame du Château attendait dans ses ors. Elle habite, à l'ordinaire, une petite église solitaire, dans un bois de pins, au-dessus de Saint-Étienne-du-Grès. Sa maison n'est guère reluisante, mais, de là, elle voit si bien la plaine et les malheurs qu'elle ne

rate pas un miracle pour tout ce qui est dans le regard de son pauvre clocher. Elle ne vient en ville que deux fois par an, mais c'est pour recevoir de grands hommages et présider aux jeux guerriers de la pique et du drapeau.

» Les jongleurs s'alignent devant elle. Les juges s'asseyent à ses pieds dans les dentelles du reposoir. Elle occupe la place d'arbitre, et si le roi René où Monsieur le Maire parlent en son nom, on sait bien qu'elle a dicté l'arrêt.

» Enfin, plus de trois jours de suite, on chanta, on jongla, on dansa la farandole, on but du vin cuit et on mangea du pain blanc avec du bœuf en daube. Puis, le roi René retourna à Aix-en-Provence, sa capitale, et y fonda des jeux extraordinaires qui se faisaient en grand'pompe et en grand'musique pour la Fête-Dieu.

» Le peuple allait de réjouissance en réjouissance ; il n'y avait que cette pauvre reine qui gémissait sans espoir et que toutes les extravagances des cavalcades n'amusaient pas.

» Yolande, elle, ne savait rien de tout cela. Elle avait entendu les hirondelles crier au ciel de printemps et s'appeler au vent d'automne déjà plusieurs fois. Le vieux merle était dans une cage où la princesse le soignait, les fleurs s'étaient renouvelées, le figuier pendait jusqu'à terre au-dessus des ruches d'abeilles, et Yolande vous jouait de la mandore et de tout ce qui chante à enivrer les saints du Paradis.

» Jamais elle n'avait quitté l'enclos ; elle y vivait dans le chaud, le froid, le soleil, la pluie, le vent, comme une fleur qui se balance et se nourrit de l'air qui passe, sans souci de pencher sa tête. Elle était maintenant toute longue et vive, avec des mains étroites aux doigts ronds qui couraient sur la viole et le clavier des orgues, et qu'elle aimait présenter au soleil les paumes en avant. Le soleil ! elle le regardait en face, de ses beaux yeux qui ne clignaient jamais, et quand elle lui tendait, immobile, ses mains de madone, elle avait l'air d'une enchanteresse qui le tenait en respect.

» Yolande était belle de visage, avec des cheveux en grappes de blé mûr qui lui pendaient sur les oreilles, et sa démarche était si sûre dans son paradis sans écueil, que ses jambes la portaient juste où elle voulait sans seulement qu'elle ralentisse son pas en contournant la cité des abeilles.

» Son éducation allait s'achevant. Elle savait filer la laine, le chanvre et le lin avec habileté. Elle savait de mémoire tous les offices de l'année, vous parlait latin comme un livre, et, pour ce qui est de la musique, elle inventait des romances tellement émotionnantes que ses maîtres disaient : « Ah ! si elle voulait nous apprendre à jouer ! »

» Le chapelain, les pages, les domestiques, auraient donné leur vie pour elle. Ils avaient mis toute leur application à faire finir autour des murailles le nom des couleurs ou l'idée des

voyages, et la chambrière avait inventé pour les robes de la princesse des mots que tout le monde comprenait : il y avait des coqueluchons « en feuilles d'acanthe », des vertugadins « en peau de figue », des écharpes « en brise du soir », et, pour les jupons froncés, des petites remarques pour les reconnaître sans se tromper. Certes, Yolande distinguait avec ses longs doigts le velours de l'indienne, et je me suis laissé dire qu'elle suivait les dessins du brocart, qu'elle lisait comme une musique sans savoir ce que les tiges lamées d'or pouvaient bien copier. Elle suivait l'écheveau des lignes sans s'embrouiller, les casait dans sa tête et disait :

— Donnez-moi ma jupe de soie, celle qui est toute pleine de nervures épaisses comme les feuilles sèches ; je veux le cotillon gaufré comme la collerette des dahlias ; le corselet où la broderie froide fait des reliefs comme l'écorce des arbres...

» Dans la maison, elle ne se trompait sur rien. Mais pour ce qui est de savoir ce qui est beau ou ce qui est laid, c'étaient seulement ses petites oreilles qui la guidaient. Là, par exemple, rien n'échappait ! A la voix des gens, la princesse entendait leur âme, et jamais elle ne se trompait ; elle connaissait le temps dans le chant des oiseaux, et je crois bien qu'elle entendait pousser les feuilles.

» Au temps qu'elle tétait encore, on l'avait

fiancée à Jean de Vaudémont, prince de Lorraine, et on avait décidé que les noces se feraient à la fleur des seize ans de la princesse.

» Comment Jean de Vaudémont et l'univers entier ignoraient qu'elle était aveugle ? C'est un de ces doux miracles d'amour que méritait le roi René... Il ne s'était caché de rien, le pauvre homme, ni du malheur de sa petite, ni des humeurs noires de sa femme. Le peuple lui rendit silence pour confiance, et, passé le Rhône et la Durance, personne ne sut rien de sa peine. Les troubadours, une fois de l'autre côté des rivières, ne parlaient plus de Yolande que pour la célébrer, blonde et belle, musicienne aux doigts suaves, vivant dans la retraite, préparant son cœur dans les roses pour que le Saint-Esprit lui apporte mieux tous ses dons. Les troubadours jetèrent sur la France un tel récit de ses vertus et de sa gentillesse que Jean de Vaudémont devint amoureux fou de sa lointaine fiancée ; si amoureux que, devant, au printemps suivant, se mettre en route pour les noces, il se renseigna sur le château et les chemins, et, dans le secret de son âme, fit le projet de s'en aller tout seul, avant les grands tralala de la politique, escalader les Alpilles pour se conduire en chevalier aux genoux de sa dame.

» Le voilà donc parti avec une de ces suites, comme on nous en envoyait en Provence du temps du roi René, qui était le premier des rois pour sa bonté et sa belle humeur. Arrivé en

Avignon, le prince de Lorraine fait partir sa suite sur la route romaine, — celle qui va de Paris à Antibes en passant à Avignon et à Aix, — et dit à ses gens : « Je vous rejoindrai demain soir à Orgon, où vous m'attendrez. » Et le voilà, suivi d'un seul écuyer, galopant sur Saint-Remy pour gagner les Baux.

» Il était fou de soleil, ce garçon. Songez qu'il arrivait d'un pays où, à ce qu'on dit, tout est bâti en forteresse, tellement la pluie est méchante et les barbares rapprochés. De galoper dans des vergers où les fruits venaient d'eux-mêmes sur sa bouche, où les fleurs prenaient la peine d'éventer son cheval, notre amoureux se croyait tout de bon dans le paradis de l'Histoire Sainte. Les gens se mettaient sur leur porte pour le voir galoper, car il était joli garçon et, comme de juste, avait fait toilette. Il envoyait des saluts avec son chapeau à plumes blanches, et, bien sûr, les suppositions allaient leur train de voir ces deux jeunes gens, plus beaux que ceux de la cour au cortège du Saint-Sacrement, sauter les ruisseaux et les haies pour raccourcir leur route.

» Là-haut, sur le plan du château, la princesse se promenait dans une robe blanche avec une traîne qui caressait le sable chaud. Sa nourrice avait porté près des abeilles, sous le figuier, bien à l'ombre, la quenouille garnie de lin et la plus douce de ses violes. Comme la chaleur devenait forte, la princesse vint s'asseoir sur les

coussins et commença une de ces chansons qu'elle inventait à mesure et où elle disait ses songes de la nuit. C'était toujours rempli d'oiseaux et des secrets du vent. Elle riait, parfois, dans de longues roulades, et, d'autres fois, gardait des soupirs et des pleurs plein les cordes :

« *Brise de Crau, tu es la musique de mon jardin ; tu maries les bonnes odeurs, tu les emportes, tu les ramènes, tu les sépares ; laisse que je te suive à fantaisie ; jouons toutes deux ; attends que je trouve le parfum d'où partir !* »

» Et comme un lis se balançait tout proche, Yolande lança une note pure qu'elle prolongea de tout son souffle.

» A cette minute, tout juste, Jean de Vaudémont arrivait à la porte ; au lieu d'appeler, pour ne rien perdre de la romance, il mit son cheval contre la muraille et monta dessus pour voir la princesse dont il avait deviné la voix. Seulement, comme il voulait garder pour lui tout seul cette chanson rêvée si longtemps, il fit signe à l'écuyer de s'en aller bien doucement. La voix montait, descendait, suivant des règles difficiles; le prince de Lorraine retenait son souffle pour n'en rien perdre, et il se démantibulait le cou, aussi, pour essayer de voir la chanteuse dont il apercevait seulement, sous le figuier, un bout de traîne blanche et un soulier pointu, tout recouvert de perles.

» Quand la dernière note se fut éteinte, voilà notre Vaudémont qui vous saute le mur comme

un voleur, massacre en tombant cinquante mille fleurs et se précipite à genoux devant la princesse qui n'avait pas reposé sa mandore.

— Oh ! Yolande, ma fiancée bien-aimée, me voici près de vous pour vous offrir mon trône, ma vie brûlante, et tout l'amour !

» Et patati et patata, voilà le Lorrain qui pleure et qui rit, qui parle, qui parle, qui vous gaspille des seize années de silence dans cinq minutes d'adoration !

» Yolande était toute révolutionnée. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ce que répétait ce phénomène qui tombait on ne sait d'où et qui tous les trois mots recommençait : « O ma bien-aimée !

— Oh ! ma bien-aimée, vos yeux sont plus bleus que le ciel qui bénit ce matin notre rencontre, et vos cheveux de soleil sont de la couleur des bières fraîches de mon pays !

» Ses yeux ? ils lui servaient pour dormir. Quand ils se fermaient le soir, elle n'entendait plus rien, ils étaient les portes du repos pour ses oreilles, mais qu'ils fussent bleus, qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Et le ciel ? est-ce que ce n'était pas l'endroit où l'on irait avec tout ce que l'on aime, vivre éternellement dans la musique ? Voici qu'il était bleu maintenant, lui aussi !

» La pauvre Yolande murmura :

— Vous me parlez, seigneur, de choses inconnues. Mais votre voix chante comme le mistral

qui fait vibrer les cloches sans les faire sonner... Soyez ici le bienvenu. Cependant qui êtes-vous ? Où est mon père vénéré, le bon roi René, comme il aime être appelé ?

— Votre père est à Aix, ô ma bien-aimée, à Aix pour nos noces ; et je suis venu seul, avant les autres, pour baiser sur le sable la trace de vos pas. Voyez, je m'agenouille et je baisse le front.

— Seigneur, contez-moi ce mystère ; puisque vous me voulez du bien, faites-vous comprendre à mon cœur.

— Le mystère, Yolande, c'est que je vous aime comme un fou. Votre renommée n'est rien, comparée à vos charmes. Vous êtes plus belle que tous les rêves de troubadours, vous serez reine dans mon cœur autant que reine dans mes États.

— Doux chevalier, dites-moi pourquoi je ne vous comprends pas. Les mots que vous répétez sont un délice qui me fait de la peine. Qu'est-ce que c'est ?

— Yolande, c'est l'Amour.

— L'Amour ?

— Ne dites pas non, Yolande. C'est l'Amour, et vous le savez bien. Vos mains tremblent, vous êtes toute pâle, et je lis sur vos lèvres que mon bonheur est grand.

— Mes lèvres ? Vous ne savez rien d'elles ! Chevalier !

— Oh ! princesse ! Vos lèvres ? Elles sont

rouges et sinueuses, et mobiles, comme un œillet que taquine une abeille. Vos dents les mordent à présent, vos dents courtes, régulières, alignées comme des perles fines. On dirait que vous allez pleurer. Vos beaux yeux regardent Dieu sait où, et vos cils sont levés comme des ailes effrayées ! Qu'avez-vous ?

— J'ai peur !... peur...

— Qu'est-ce qui vous effraie, bien-aimée ? Je suis près de vous pour toujours. Demain, vous serez ma femme, et notre pays connaîtra cette bénédiction d'être gouverné par un couple d'amoureux. C'est rare ! car nous, on nous marie pour la politique ; nos enfants sont pour notre peuple, et c'est avec le bonheur des autres qu'il nous faut remplir notre cœur.

— Ne plus vous quitter, chevalier ? Rester ici auprès de votre voix et de votre amitié toutes les saisons de la vie ? est-ce possible ? — est-ce vrai ?

— Je vous emmènerai, Yolande, dans des pays éblouissants. Ici, vous m'attendiez, ici je baise votre soulier de perles, — mais sur un trône d'or je vous veux ! entourée des grands de la terre, bénie par les pauvres, Reine par l'adoration de mon peuple autant que par la mienne. Je vous montrerai toute la France. Nous irons, chevauchant côte à côte, regarder le soleil se lever sur nos terres et se coucher sur nos États. J'ai cent châteaux dont les tours portent mon étendard, vous verrez quelles fières mines ils ont

le long des fleuves ou au milieu des bois. Vous verrez mes chiens de chasse, mes chevaux noirs, et les jeunes juments qu'on élève pour les mettre à votre carrosse ; et le velours, et les tapisseries, et les brocarts de toutes les couleurs que je ferai semer, sous vos pas ! Dans la chambre qui nous attend, le meilleur menuisier du pays fait des boiseries comme celles des cathédrales ; votre lit est porté par les quatre saisons ; la courte-pointe est de gourgouran couleur de cerise comme vos lèvres, ma bien-aimée !

— Des lèvres... des cerises... du gourgouran... de la couleur... Prince ! prince ! ayez pitié de moi !

— Les pierreries de vos bijoux, vous les choisirez vous-même, à pleines mains, dans des cassettes d'émail. Il y a des émeraudes couleur de feuille et des pierres plus belles que des fleurs ; il y en a de blanches comme votre front, et de bleues tranquilles comme votre regard qui ne bouge pas.

— Prince, prince, ayez pitié de moi !

» Les yeux de la princesse étaient devenus luisants comme deux étoiles clouées sous son front ; ses grands cils levés, raides d'épouvante, en faisaient deux choses inconnues, comme qui dirait des merveilles terribles. Yolande s'était dressée ; elle regardait le soleil, les mains en avant, les yeux fixes. Vaudémont cria de toutes ses forces :

— Jésus Maria ! Elle est aveugle !

» Et la princesse tomba tout de son long sans

connaissance, plus angélique que les Saintes du Paradis, dans sa robe de vierge et ses cheveux défaits.

» Vaudémont se roulait par terre en sanglotant.

» La nourrice accourut. On s'expliqua. Elle vous mit de suite l'amoureux à la porte en berçant Yolande contre son cœur :

— Mon petit poulet, ma tourterelle en sucre, — qu'elle faisait, — voilà que tu es toute morte et que tu vas revivre pour le malheur ! La peste soit du gentilhomme, et que les *masques* le patafiolent pour s'être mis en travers de ton père et de moi !...

» Et elle défaisait Yolande, et elle la couchait dans les draps filés par la reine, sous les courtines brodées d'oiseaux de paradis qui veillaient sur Yolande sans qu'elle l'ait jamais su.

» Vaudémont, ayant renfourché son cheval, s'en alla tristement sur les routes, au petit pas. Les gens qui le regardaient passer avaient bien vu, en avant, un grand jeune homme qui courait ventre à terre, suivi d'un autre qui le serrait de près, mais ils s'étaient dit : « Ce doit être des courriers, des pages, qui font l'annonce de l'ambassade », et on s'extasia si fort sur la richesse et la fougue des messagers qui étaient passés comme des éclairs que personne ne fit attention à ce saule pleureur de Lorraine.

» A Aix, Vaudémont courut au palais, tomba aux genoux du roi, lui dit les choses tout à trac.

Les deux hommes pleurèrent dans les bras l'un de l'autre, se demandant pardon, se consolant, puis encore pleurant. La couronne du roi était sur la table, l'épée du prince sur une chaise : C'étaient deux hommes qui avaient du chagrin, leurs larmes étaient d'eau claire comme celles de leurs sujets, et ils sentaient que la source ouverte ne se refermerait pas de sitôt. Ils s'embrassaient, ils s'encourageaient. Vaudémont disait en balançant sa tête :

— Je l'aime, c'est ma reine. Je courrai le monde, s'il le faut, je la guérirai !

» Le roi lui répondit :

— Prince, tu es un brave petit. Tu t'en iras, tu me pardonneras de ne pas t'avoir prévenu, tu prendras femme en Lorraine, et je tiendrai ton fils sur les fonts baptismaux.

— Rien du tout ! — faisait Vaudémont. Je veux Yolande morte ou vive ; je suis votre serviteur et déjà votre fils.

— Petit, ce n'est pas une chose à faire ; tu n'es pas un particulier, tu es un roi. Comprends, c'est pénible que je doive te faire la leçon...

» Vaudémont, qui avait vingt ans, se souciait bien de son royaume ! Il était sous la coupe de l'Amour, qui n'a jamais été ni roi, ni empereur, mais bel et bien dieu tout court. Il extravaguait tellement que le roi lui dit :

— Mon petit, va manger un morceau et dormir un moment. Je vais aviser pour ta suite ; il faudra que je te rende ce soir de grands hon-

neurs, et nous avons des figures de pauvres diables que nous ne devons pas montrer. Embrasse-moi encore une fois, et au revoir !

» Le Roi René envoya chercher le confesseur de la reine et lui conta les choses. Il fit venir l'intendant avec ordre de recevoir le prince de Vaudémont comme on le recevait lui-même.

» Ce fut un joli branle-bas. Mais ce qui inquiétait tout le monde, depuis le chapelain jusqu'au dernier des marmitons, c'était de savoir comment se passeraient les choses pour ce qui était du malheur de la petite princesse. Les langues n'arrêtaient pas ! Une heure après, on tirait des plans aux Pinchinats et sur le Mont-Aiguet. Les gens de Célony se consultaient, ceux de Notre-Dame de la Seds ou des bords du Lar étaient déjà sur la place des Prêcheurs à tenir conseil. Le peuple était révolutionné. L'heure de la grande douleur avait sonné pour son roi, il en voulait sa part. Chacun avait emporté un grand mouchoir pour pleurer tout son saoul. Quelle agitation !

» Quand la suite de Vaudémont commença à monter le cours, les gens se montraient les harnais de velours et disaient en fondant en pleurs : « Si c'est pas dommage ! »

» Les écuyers, les pages, qui défilaient avec leurs plumets et leurs sabres tirés au soleil, ne comprenaient rien à cette réception en déluge.

Ils s'en allaient, fiers comme Artaban, disant d'un air pointu : « Les gens du Midi, qu'on dit si spirituels, ont des manières bien obligeantes, en vérité ! »

» Mais il n'y avait pas cinq minutes qu'ils étaient au palais qu'ils poussaient des oh ! et des hélas ! pour le compte de leur prince, qu'ils aimaient de tout leur cœur.

» A l'heure du souper, il n'y avait que le roi et Vaudémont qui se tenaient convenablement. La reine, elle, était au lit, moitié folle de désespoir. Il y avait des larmes dans les sauces parce que le cuisinier sanglotait depuis le matin, et l'écuyer de Vaudémont avait son pourpoint tellement marbré par les pleurs qu'il avait l'air d'avoir reçu une averse !

» Le roi René et Vaudémont sentaient comme un baume la force de ce chagrin. Leurs cœurs se vidaient d'amertume : une grande bonté tombait sur eux. Ils étaient tristes à fendre l'âme, bien sûr ; mais leur peine était tiède comme une pluie qui ne finissait pas, au lieu de peser comme couvercle de tombeau. Le pire de la douleur, voyez-vous, c'est d'être seul : quand elle est partagée en cent mille morceaux comme celle d'un vrai roi, il vit dedans sans en être écrasé. Le roi René, donc, regardait ses serviteurs et ses gardes qui avaient les yeux rouges, et il leur faisait des sourires navrés qui disaient tout le temps :

— Merci, mes amis !

» Le soir, comme il se mettait au lit, sa vieille nourrice vint l'embrasser et le border comme un petit enfant. Elle lui dit :

— Écoute, sire, il m'est venu une idée. Yolande a si bien prospéré qu'elle n'a jamais eu de médecin, mais peut-être qu'on peut faire quelque chose pour la guérir. A ta place, je demanderais à Nostradamus ce qu'il en pense : sa tante m'a dit qu'il monte sur les toits, qu'il regarde bien comment sont les planètes et qu'il est tellement savant qu'il fait accord entre le ciel et la terre. Il est à Saint-Remy en ce moment ; tu devrais en profiter.

— Qu'on selle les chevaux tout de suite ! tout de suite ! — cria le roi René qui était déjà à moitié rhabillé et qui serrait sa vieille nourrice sur son cœur.

» Le roi partit avec Vaudémont et une petite suite. Ils firent vingt lieues sans respirer et tombèrent chez Nostradamus, juste comme celui-ci descendait de son clocheton où il avait lu dans une combinaison d'étoiles tout ce qui était arrivé.

» Quand le roi lui dit : « Je t'emmène », il répondit simplement : « Allons ! »

— Et tes instruments ? — fit le roi .

» Nostradamus se signa et répondit :

— Ils sont déjà rendus.

» Et voilà Nostradamus chevauchant avec des bésicles et un chapeau pointu derrière le roi et le prince de Lorraine, qui étaient fameusement

suants et poussiéreux. Ils finirent par arriver aux Baux.

» Yolande était couchée avec la fièvre forte. Elle *battait la campagne* (1), et les gens du village étaient en prière depuis la veille dans l'église pleine de cierges. La princesse avait les yeux tellement ouverts que c'en était une abomination. Le roi embrassa ses cheveux, et Nostradamus la regarda bien en face un bon moment.

— Donne-moi un fichu de mousseline, — qu'il dit à la chambrière.

» Et il banda les yeux de la princesse, puis il appela Vaudémont et lui dit :

— La nuit est venue, aide-moi à la porter dehors pour conjurer les planètes.

» Ils l'emportèrent et la couchèrent, toute brûlante, sur les coussins abrités du figuier. Le roi René suivait, la tête basse, comme s'il portait en terre l'enfant de sa jeunesse.

» Quand elle fut, toute blanche, allongée sur les coussins, Nostradamus envoya chercher une viole et dit à Vaudémont :

— Chante !

— Mais..., — qu'il lui fit.

— J'ai dit : chante ! — répéta Nostradamus.

» Et Vaudémont commença une complainte. Nostradamus tenait le pouls de la princesse qui disait des mots sans suite et gémissait. Dès que Vaudémont s'arrêtait, il lui disait : « Encore !

(1) Avait le délire.

Encore ! » et les heures filaient. La princesse respirait mieux. Elle était moins agitée.

» Comme le ciel blanchissait du côté de Sainte-Victoire, Nostradamus dit au roi :

— Allons-nous en ! — et, à Vaudémont : — Débrouillez-vous !

» Vaudémont n'était pas seul depuis trois minutes qu'il baisait la main de Yolande en pleurant, en se traitant des pires noms et en lui jurant un amour éternel. Yolande semblait sortir d'un songe ; elle commença à parler d'une voix plaintive, à gémir sur elle, à tâcher de se rendre compte :

— Il est venu un chevalier, il m'a dit des paroles d'amour... ; mais je n'ai pas compris pourquoi il a eu peur. Je suis aveugle. C'est terrible, puisqu'il est parti... ; mais qu'est-ce que c'est ? Il savait ce que faisaient mes dents et il ne les avait pas touchées... Je voudrais mourir ! Il est parti...

— Non, Yolande, je suis là. Je suis allé chercher votre père ; on nous mariera. Toute ma vie ne suffira pas à vous faire oublier que vous êtes aveugle. Jusqu'à ma mort, je serai à vos pieds, repentant de la peine que je vous ai faite. Yolande, pardonnez-moi ! Yolande, aimez-moi !

» La princesse revenait tout à fait à elle ; elle se laissa bercer par cette tendresse, et se mit à pleurer, à pleurer, à pleurer...

— Mon Dieu, que ce bandeau me serre, — qu'elle dit, — et d'où vient qu'il est tout mouillé?

Et elle l'ôta toute seule, assise à cette place où elle avait tant joué de la viole, tant chanté et tant ri.

» Alors, elle poussa un cri terrible, le grand cri de résurrection : elle y voyait ! Elle y voyait, mes amis, CAR AYANT PLEURÉ, ELLE VIT !

» Ciel ! Vaudémont : un regard dans le sien ! toute une âme sans un soupir et sans une parole !

» Et qu'est-ce qui arrivait si vite, là-haut, si terrible, du côté où elle chauffait les paumes de ses mains et dont elle était effrayée autant que de ces yeux humains qui plongeaient dans son âme?

— Le soleil ! — expliqua le prince, — et Yolande ferma les yeux pour la première fois...

— Sire ! Sire ! — appela Vaudémont.

Le roi René accourut, vit la merveille. Toute la maison poussait des cris de joie. L'aube éclairait les herbes et la plaine ; on voyait Sainte-Victoire et les étangs de Camargue, la ligne de la mer et cent villages disséminés. Le roi fit un grand geste qui semblait tout ramasser comme un bouquet, et dit à la princesse, simplement :

— La Provence !

Puis il se mit à genoux, et, pendant que le soleil montait tout à fait, il chanta le *Te Deum* sur sa fille et sur ses États. »

Et la mère Denante se tut.

— Vive saint Marc qui aura la branche !

— Vive saint Marc qui aura la branche !

— Bonsoir tout le monde et la compagnie !

— Vive saint Marc qui aura la branche !

— Bonsoir, Lisa ! Maman ! la compagnie !

Les enfants du quartier rentraient de l'école sous la conduite de Polyte, qui les avait attendus en fumant sa pipe chez le charron du Trou-des-Bœufs.

— Bonsoir, bonsoir, les petits ! Lequel a été le plus sage ?

— Tout le monde est le plus sage !

Et chacun ayant embrassé sa mère et pendu au dossier de sa chaise son cartable de livres, recommençait à crier :

— Vive saint Marc qui aura la branche !

Agathe, en plein soleil, descendait du mas, une corbeille sur la hanche. A pleine voix, elle annonçait de loin :

— Saint Marc envoie les buscatelles, les ganses, les croquants et des banastes de cerises !

— Vive Agathe ! Vive saint Marc, qui envoie Agathe ! A moi, Agathe ! A moi ! A moi !

Agathe leva au-dessus de sa tête sa corbeille de friandises. Le tumulte gourmand l'environna.

— A moi, Agathe ! A moi !

Élisa, les mamans, durent intervenir. Ce fut un beau tapage, autour de la branche levée, ce banquet de jeunesse ! Tous ces francs moineaux de Provence eurent tôt fait de dévaliser la corbeille. A poignées, ils se jetaient les cerises et les amandes vertes, courant à travers les tas de cocons,

mais sans rien abîmer, gardant au milieu de leurs jeux le respect du travail et le culte de la récolte.

Polyte, à qui la vieille mère Bérard avait glissé le paquet « d'hommes noirs », annonçait pour le crépuscule un grand concours de billes et brandissait le gendarme en réglisse au-dessus de la branche levée.

Cependant, sur l'invitation d'Élisa, nous nous dirigions lentement vers le mas où la collation était dressée dans la fraîcheur de la cuisine hermétiquement close.

Une voiture montait au pas la grande allée.

— C'est Fine Jean qui amène Norette et la vieille Gazan ! Oh ! la bonne surprise !

— Bonsoir, Fine ; bonsoir, Norette !

Mademoiselle Jean mit pied à terre, riant à tous de sa belle humeur ordinaire.

— Bonsoir, bonsoir ! Nous venons de faire tirer le portrait de Norette en Provençale ; nous avions la voiture, et je vous l'amène !

— Bravo ! Vive Fine Jean !

Toute vêtue de satin rouge, une créature menue, précieuse comme un bijou d'ambre, la « chapelle » caressée d'un sautoir d'or, faisait la révérence.

— Bonsoir, Norette ! Que tu es jolie et comme tu es habillée !

— C'est Fine Jean qui m'a prêté ce complet et toutes ces dorures !

Mlle Jean jouissait comme d'un triomphe personnel de la beauté de cette jeune fille qu'elle

avait adornée selon la multiple et traditionnelle splendeur du costume arlésien.

Dans de vastes armoires, vrai musée des ajustements d'Arles, elle nous a conservé des merveilles, et ses placards font partie du patrimoine secret de la Provence luxueuse.

La dernière peut-être, Mlle Jean s'est vêtue tous les jours de la semaine avec cette recherche qui varie la coiffe et fait chanter les couleurs du complet. Le dimanche, à la messe, elle montait la nef dans le bruissement des brocarts et des failles, les épaules drapées dans des mantes garnies de fourrures précieuses, la chapelle agrafée de diamant, le velours épinglé de perle.

Un aimable privilège en faisait la marraine de toutes les emplettes. C'était elle que consultaient les *nòvi* (1) et qui les accompagnait chez la marchande. Elle, qui initiait à nos élégances les « étrangères » curieuses de confronter leur type à l'ajustement d'Arles ; elle qui les conduisait chez le photographe. Que de fois Mlle Jean a drapé mes cheveux autour de la petite coiffe, et combien de magnifiques fichus, de dentelles, de traînes luisantes, ne m'a-t-elle pas essayés, quand mes seize ans étaient en fleurs !

— *Bonsero li chato, li chatouno, li chatouneto* (2).

La vieille mère Gazan me présentait sa petite-fille.

(1) Nouveaux mariés.
(2) Bonsoir les jeunes filles, les fillettes, les gamines.

— Mon fils s'est marié à Hyères avec une *mocote* (1), et la petite n'a pas froid aux yeux, je vous en réponds! Qu'est-ce que vous voulez? Elle est de la race de mer et vous parle de son pays et de ses îles comme si notre Saint-Remy était un *trescamp* (2).

Un peu différente des autres, les hanches plus étroites, l'allure piaffante, Norette marchait devant nous, sa longue jupe relevée sur un jupon écumant de valenciennes larges comme la main ouverte.

Dans la cuisine, sur la nappe de corda roux, la collation était servie ; les jattes de caillé, l'oule de miel, les toupines de confiture, le bocal de griottes et les litres de vin émergeaient d'un tapis de cerises et d'amandes. Par la fenêtre, entre-bâillée, le demi-jour charriait le parfum des montagnes, jouait avec la panse des bouteilles, les moulures du pétrin, les fuseaux de la panetière.

Seules, les matrones étaient assises autour de la table que présidaient, aux deux bouts, Élisa et la mère Bérard. Entre Nanon et Mlle Jean, j'étais « dans les honneurs », sur le banc contre la muraille, et on avait marqué ma place d'un verre à pied pour me mieux recevoir. Le pâle vin de clairette y éteignait sa mousse. Mes yeux s'attardaient au spectacle de cette cuisine, reblan-

(1) Toulonnaise.
(2) Lande en friche.

chie pour la circonstance, dont je connaissais chaque pierre et chaque pot d'étain.

Entre la fenêtre et la porte, le classique miroir qui épouvante les fées et les met en fuite devant l'énigme de leur reflet, dominait, comme d'habitude, deux pelotes en losange. De quels sourires son eau se peupla en quelques instants ! La malicieuse décence avec laquelle mes brunes amies s'assuraient du bon ordre de leur coiffure et de la sagesse de leur chapelle blanche avait l'importance d'un rite. Des cerises à leurs oreilles, elles riaient à voix basse autour des femmes qui causaient.

Quelle fête que cette langue bourrée d'images et de voyelles ; et que ces voix étaient bien celles de ces visages! Aucun ne portait trace d'amertume. Les faces ravagées de la mère Denante ou de la mère Bérard avaient une tendresse éparse, une sorte d'avant-sourire permanent qui conservait des clartés d'aube à ces crépuscules d'hiver. Les jeunes, debout devant le miroir, ou se détachant contre le ridelet du *paro-fum* (1), gardaient au coin des lèvres un retroussis léger, et la mobilité un peu cruelle de leurs lèvres donnait à l'ardeur des beaux yeux une magnifique complexité. Quels gestes, aussi, et quelle tenue ! Le sang athénien est resté dans ces attaches qui se meuvent en harmonie avec une si souple distinction...

(1) Pare-fumée fait d'un volant froncé au manteau de la cheminée.

Norette, au milieu de ces Olympiennes, ardente et rare, les yeux fauves, semblait quelque étoile de mer, quelque déesse des pirates. En satin rouge, grinçant sur la fraîcheur des dalles, l'esprit d'aventure l'avait amenée sous les solives du mas de Virette, où elle buvait du vin doux à côté des pichets d'étain et des cruches vernies.

Polyte, penché tendrement derrière sa femme qui s'occupait de le servir, lui parlait à voix basse de son affaire du matin. Louison de Mousseline l'interpella.

— Polyte, puisque vous êtes toujours *pèr orto* (1), pourriez-vous me dire si, au mas de Chapelle, on a mis le deuil aux ruches de la pauvre Mion ?

— On l'a mis hier, au retour de la messe. Les quarante ruches ont leur crêpe noir.

— Que c'est joli, l'usage de mettre le deuil aux abeilles ! — m'écriai-je.

— C'est que, Mademoiselle, les abeilles ne sont pas des bêtes comme les autres ; ce sont des enfants de plus, des filles de la bonne espèce, et quand la Mère du mas vient à mourir, les abeilles doivent passer quarante jours de temps sous le crêpe pour rentrer leur miel. Elles comprennent, allez, en voyant ça, pourquoi la fenêtre de la plus belle chambre est fermée !...

— Dans ma jeunesse, — dit Nanon, — ma pauvre mère ne vendait jamais le miel, elle en

(1) Par voies et chemins.

faisait toujours cadeau. On n'aurait pas osé trafiquer d'un travail où on n'est pour rien !

— Moi, — dit Élisa, — je ne le vends pas non plus, je l'*échange* contre un fichu, un tablier, une coiffe; ça m'ennuierait qu'on me le paye, j'aurais peur que ça portât malheur aux ruches.

— J'ai fait un prix une fois pour toutes, — confia la mère Denante, — et je ne le monte jamais ! Les abeilles ne sont pas fainéantes ; les années où il n'y a pas de miel, c'est qu'elles ont eu du malheur. Quand les rayons coulent dans les jarres, je pense toujours : ces abeilles, pas moins, je ne les ai pas commandées, pas seulement nourries, — et quel présent ! Pourvu qu'elles ne se détournent pas du mas quand elles sauront que je porte cette toupine chez l'épicier !

— Non, va, tu leur fais trop de bonnes manières, sois tranquille, — affirma la vieille Mousseline, — les abeilles sont reconnaissantes. Moi, je leur coupe toujours quelques figues sèches pour l'amitié, l'hiver, devant la ruche, et elles me font comprendre que ça leur fait plaisir ! J'ai préparé dans une boîte le deuil qu'on leur mettra quand elles ne me trouveront plus de l'autre côté de la montagne...

Songeuse, Élisa respecta le silence...

Et puis, ce fut l'été de mes vingt ans...

La terre eut l'âge du froment ; dans le crépus-

cule, les charrettes criaient, chargées de gerbes. Saint Jean-le-Moissonneur avait mené le blé à bien et du ciel splendide le bénissait dans le couchant.

Au mas de Virette, sous le noyer de l'aire, mon père attendait le dernier voyage. Jean était venu nous rejoindre, et Nanon, suivie d'Élisa, descendait entre les aubépines pour voir avec nous basculer le charriot et monter le gerbier.

Déjà, derrière la colline, on entend le fouet de Pelit et des rires de jeunes filles. Le char tourne au bord du vallon, couronné comme un temple, *li ligarello* (1) au fronton. Il est bien trop haut pour passer entre les mûriers de l'allée, et Pelit, hardiment, d'un coup de guide, le mène par les champs moissonnés, dans le soleil rouge, droit vers mon père qui tend les bras.

Les mulets coiffés de verveine tirent à plein collier. Les moissonneurs entonnèrent *Bèu Soulèu de la Prouvenço* (2), et les jeunes filles, là-haut, agitent des guirlandes.

O révélation !

Toutes les moissons de la Bible, et Booz endormi et Déméter, mon Père, sont autour de toi dans le ruissellement de la pourpre vivante !

Sainte et solide merveille de ce qui est coutumier, réalité traditionnelle, vie primitive, venez vers nous avant ce soir...

Le char passe au milieu de l'aire. Il restera de-

(1) Les jeunes filles qui ont lié les gerbes.
(2) Beau soleil de la Provence.

bout, chargé de gerbes et de fleurs. Pélit l'amène près du noyer devant la Caume bénissante.

Les jeunes filles, du sommet, me bombardent de fleurs. Mon chapeau se couvre de lavande.

— *Vaqui per vous, Madamisello* (1) !

Et des couronnes de bleuets, des bouquets, des branches fleuries, tombent autour de moi.

Fayot dételle, les ligarelles descendent contre la paroi d'or par une échelle que Pélit a placée. Je les embrasse toutes. Jean a tendu à mon père une poignée d'épis et regarde cette effusion devant le char fleuri qui nous protège :

— *Aco tombèn es uno grando causo* (2) !

Les deux maîtres de ce labeur parlent à peine, et ils n'ont pas bougé. Sous le noyer, le soleil horizontal les pénètre de sang victorieux.

Les garçons, vers la source et vers l'écurie, suivent l'attelage, et nous les entendons bientôt qui rafraîchissent leur sueur en se jetant des seaux d'eau l'un à l'autre. Les filles sont montées au mas se recoiffer et aider Élisa, car nous serons bien trente autour de la soupe de riz, du bœuf en daube et du ragoût d'aubergines à l'anchois.

La mère Bérard déplie à même la terre battue une grande nappe que je sème de fleurs. Nanon, qui m'a mis sur la tête des épis tressés et des roses trémières, aligne les couverts d'étain.

Agathe et Lucia, un fichu frais croisé sur leur poitrine, les cheveux repeignés, descendent dans

(1) Voilà pour vous, Mademoiselle.
(2) Cela aussi est une grande chose.

une banaste les assiettes et la vaisselle. Séraphine apporte le pain, noué dans de grandes serviettes. Lisotte, un seau d'eau glacée à chaque main, vient lentement, et Mion la suit avec un panier de bouteilles. Élisa dresse devant le char une petite table pour mon père, pour Jean et pour moi ; mais j'aime mieux rester avec les jeunes filles, et, dans ma robe de toile blanche, — tunique de lin et couronne antique, — je m'assieds sur le sol avec les moissonneurs.

Y sommes-nous bien tous, assis sur les gerbes défaites qui font autour de l'aire un cercle d'or à l'odeur sèche ? Le soleil est tout à fait couché ; un crépuscule vert et rose rôde au loin du côté de la Montagnette. Sans un souffle sur la terre alanguie, le soir commence à tisser l'argent de ses ombres.

Pélit, dans le chemin, descend le chaudron de soupe ; elle sent l'oignon, le girofle ; je tends l'assiette festonnée pour avoir ma part de pilau tout rosé de jus de tomates. Mon père, à côté de Jean, a signé d'une croix le pain posé auprès de lui et le divise.

L'heureux silence tombe sur le banquet.

J'ai mis au milieu de nous une gerbe plus belle, nouée de ma ceinture en moire rouge ; les épis penchent vers les pêches, les fromageons, les poires vertes ; des cerises courent à travers les épis et caressent les boutons d'or.

Polyte contemple les lourds épis qui s'échappent de ma ceinture.

— *Qué* fortune pourtant ça aurait été, le blé,

si saint Jean n'avait pas mis le Bon Dieu en colère ?

— Saint Jean ?

— Eh ! oui, dans le désert ! Un jour que son chien avait fait une saleté, saint Jean prit le pain qui lui restait et nettoya l'ordure : « Tonnerre de sort ! dit le Bon Dieu, c'est toi qui fais des choses pareilles ? Il n'y aura plus de blé ! »

» Et Dieu le Père empoigna au Ciel un épi de blé par en bas (car il faut vous dire que le Bon Dieu avait créé le blé ayant des graines tout le long de la tige, jusqu'aux racines. Comme c'est une plante qu'il aime, il en a autour de son trône ;) le Bon Dieu, donc, empoigne l'épi et tire dessus ; le grain vient. Mais la Bonne Mère se précipita en courant et lui prit le bras, juste comme le Seigneur arrivait au bout de la tige. Il n'y avait plus de grains que la hauteur de ses quatre doigts refermés. La Bonne Mère lui dit :

— Je vous supplie d'ouvrir la main et de laisser ce blé aux hommes ; comment chanteraient-ils au ciel, s'ils meurent de faim sur la terre ? Il faut qu'ils viennent au paradis, et pour cela, le mieux est que, là-bas, ils vivent en santé.

» Saint Jean qui avait eu le temps de reprendre son souffle, criait :

— Et mon chien, Seigneur, mon pauvre chien? Qu'est-ce qu'il mangerait si vous ne me pardonniez pas ? Ce n'est pas sa faute si je suis un misérable.

» Ça, c'était encore plus malin que ce qu'avait

dit la Bonne Mère ; aussi le Bon Dieu ouvrit ses doigts et laissa l'épi comme il est maintenant.

» Saint Jean se prosterna au milieu des sauterelles.

» Le Bon Dieu lui fit la morale :

— Mon ami, ce que tu as fait n'était pas bien fait et, d'un peu plus, il y avait la famine dessus le monde que c'eût été plus pire que le déluge. Je vous avais gardé le blé tel qu'il était au paradis terrestre, et voilà qu'à cause de toi il est diminué. Pour ta pénitence, tu soigneras ce qui en reste et tu t'occuperas des moissons. Tu referas ainsi ton salut et ta gloire.

» Et, depuis, saint Jean s'occupe de tout : de la semaille, de la pousse verte, de la gelée, des pluies et du grand soleil qui mûrit. Cette année, il a rudement bien fait les choses ! Le blé, pour sûr, a fait le quinze !

— N'empêche que ce pauvre saint Jean, *pécaïre*, — dit Nanon, — on lui remet tous les ans cette histoire sur le nez. Bien qu'au ciel on ne craigne plus les affronts, je trouve que ce n'est guère aimable !

— Vive saint Jean-le-Moissonneur !

— Tiens, regarde-le, là-haut, qui répond ; il a pris *lou crevèu* (1) et il crible les étoiles. Bravo, saint Jean ! Le chemin de Saint-Jacques est tout plein de charrettes qui traînent la moisson des astres.

(1) Le crible

Derrière les cyprès, au bout du champ, on entendit fuser des rires. C'étaient les voisins qui venaient pour le feu de joie ; et Andreloun, l'innocent, jeta sur son épaule la bretelle de son accordéon.

Les garçons s'étaient levés ; loin de la paille, au milieu des quatre chemins, ils bâtirent le bûcher autour d'une bigue qu'ils avaient couronnée de feuillage et d'épis.

Dans la plaine, à flanc de coteau, quelques rouges étoiles terrestres s'étaient allumées. Saint Jean, après avoir vanné les astres, de l'autre côté du ciel, avait saisi une torche de Déméter, et la flamme jaillit à deux pas de nous, ardente et folle, des profondeurs du bûcher de kermès.

Ignis ardens. Ignis lumens. La main dans la main, garçons et filles renouant un cercle éternel, nous partîmes en ronde au mouvement accéléré de la farandole que jouait l'innocent, debout sur le talus.

— Allons, les garçons !

Et la farandole rompue, les filles tapant dans leurs mains commencèrent à crier :

— Zou, Pélit ! Zou, Fayot ! Zou, Denante !

Et, chaque fois, un corps agile et vigoureux bondissait dans la flamme, et, souple, retombait de l'autre côté.

— Bravo, Pélit ! Bravo, Fayot ! Bravo, Denante ! Zou toujours !

Les reins serrés dans la taïole, le col de la che-

mise ouvert, les manches retroussées, les espadrilles silencieuses, ils passaient indemnes, — gloire parmi la gloire, — à travers le bûcher.

Les jeunes filles, le cotillon serré à mi-jambes par un foulard roulé en corde, sautèrent à la perche et sans prendre d'élan. Elles s'enlevaient avec une force si agile que les garçons à leur tour applaudirent :

— Bravo, Agathe ! Bravo, Lucia !

— Bravo, Séraphine ! Bravo ! Bravo !

Ivre de lui-même, par moments, le feu s'endormait, mais Pélit, à coups de fourche, réveillait son ardeur, lui jetait en pâture de nouveaux fagots de kermès.

— *Lou brande ! Lou brande !* (1).

L'innocent grimpa le talus, et sur l'accordéon recommença la farandole.

La jeunesse, parmi les flammes qui nous brûlaient les yeux, noua le cercle ; de nettes cadences roulaient les mots de jadis, et nous bondîmes en mesure, chantant les folies qui provoquent les révérences ou déchaînent les galopades. Le feu craquait, luisait, s'envolait, achevait les couplets dans des écroulements de braises, piquait les refrains de fusées, les parait d'étincelles. Toutes nos rondes y passèrent ! Alertes, puériles, elles aussi se plongeaient dans le feu, retrouvaient l'antique épreuve.

(1) La ronde ! la ronde !

Tout allait son rythmique destin. La terre, depuis un moment, semblait boire la flamme, et le feu se coucha pour mourir au milieu de nous.

Hardiment je rompis la chaîne et avec beaucoup d'attention, de mesure, nous passâmes en file sur le brasier. Les garçons nous entraînaient avec des cris de triomphe, les jeunes filles, sans lâcher leurs mains, riaient de peur. La jeunesse foulait des raisins de lumière !

L'innocent, sur le talus, commença une valse lente. Les moissonneurs, les ligarelles, s'enlacèrent, dansant sur la terre battue avec la souplesse des elfes qui s'en vont vers les astres aux accents de quelque divine musique.

Dans les lavandes, les cades et les romarins, je voyais Déméter et saint Jean s'en aller côte à côte du côté de la nuit. Le feu de joie assoupissait ses dernières lueurs, les gerbes commençaient leur songe, la clarté en lambeaux rôdait entre les roues du char.

Mon père et Jean s'étaient remis à table ; Jérémie, le vieux pâtre de la Vallongue, partageait avec eux le café et la blanche. Des reflets de feu caressaient les trois sages, blondissaient leur nappe, étoilaient leurs regards. Autour d'eux, les gerbes dépliées faisaient cercle, et le char abritait leurs paroles.

Jérémie ! la belle surprise attendue ! Je l'aimais, lui aussi ! Droit et mince comme un cyprès, il laissait rêver ses quatre-vingt-quatre ans

des jours entiers sur le bord de la Caume, dans la pierraille de là-haut, parmi les moutons et les chèvres ; il humanisait le silence.

— *Entende is astre* (1), se confiaient avec extase les paysans.

Il était né en Crau, fils, disait-on, d'un de nos derniers aristocrates, et on murmurait qu'à vingt ans il jouait si bien de la flûte en roseau qu'une belle dame des bords du Rhône s'en laissa périr de mélancolie... Ses os étaient de charpente olympienne et sa mine si fière, que l'amitié qu'on lui portait était obscurément déférente.

Un peu lasse d'avoir tant dansé et tant ri, je grimpai derrière le char et m'accoudai au sommet. Les vieillards causaient :

— Le tout est, — disait Jérémie, — de savoir mesurer le temps, de se mettre d'accord avec lui et de débrouiller les saisons.

— Le mesurer ! mesurer le temps... on le compte, c'est vrai, mais, tout de même, il n'est nulle part et on ne peut pas se fier à lui, — répondit le vieux Jean.

— Oui... la vieillesse... plus ça pèse, plus ça s'en va... Quel mystère, le temps ! Quand on regarde derière soi, où sont les années ? où est la jeunesse ? et pourtant... on se souvient...

— Moi, à présent que je suis vieux, je trouve les années courtes et les journées longues. Arrange ça ! Le soir, il me semble que le soleil

(1) Il entend les astres, — il est astrologue...

n'en finit pas de se coucher tant je suis las, les saisons vont trois fois plus vite que quand j'étais petit.

— Pourtant le soleil passe aux mêmes endroits...

— Qui sait où va le soleil, quand il nous quitte pour si longtemps... On dit qu'il se couche mais il n'a pas l'air d'un qui dort... qui sait où il va ?...

— Il va faire les longs jours sur les autres pays... le monde est grand...

— Oui, ça doit être grand, la terre. Quand je vois courir le mistral avec cette furie qui casse tout, je pense qu'il y a l'espace, que le vent vient de loin, s'en va loin, qu'il y a un large terrible, plein de pays, et que les villages ne sont pas tous pareils.

— Et que ça change vite ! Moi qui te parle, j'ai passé septante étés sur les Alpes. C'est pas le bout du monde, — il y a huit jours de marche ! — pourtant, l'air et l'herbe n'ont déjà plus le même goût ni la même couleur.

— Oui, je sais, d'ici je vois le Ventoux. Et tiens, veux-tu que je te dise ? Il y a des dimanches où je me tracasse les cervelles pour savoir pourquoi il est couvert de neige : il est à deux pas d'Avignon et bien plus près du soleil que nous, il reste gelé; ça me passe! C'est comme les étoiles, je n'y comprends rien ! A quoi servent-elles ? C'est quelque chose comme une garniture. Elles ne font rien pour le monde, et, dès que le soleil

se lève, il vous les éteint comme des fainéantes.

Jean leva les yeux et poursuivit :

— Quand Mademoiselle était petite, elle croyait que c'étaient les yeux des anges, et elle attendait que ses frères et ses sœurs l'eussent regardée avant de s'endormir. Au fond, c'est vrai, ça ressemble à des yeux, mais je me demande si ce sont choses vivantes.

— Vivantes !... Mais c'est plus que des âmes ! Si tu savais ! Elles ont des combats ; il y en a de maudites qui sont précipitées du ciel avec des raies de flammes. Il y a des comètes qui viennent avec des manteaux de reine se promener tous les vingt ans. Il y a des joutes entre les jeunes étoiles tous les ans. La nuit de Saint Laurent, c'est une vraie bataille, il tombe des morceaux d'astres tout allumés. Les vieilles étoiles, elles, sont toujours à leur place, elles tournent tranquillement, en rond, sans jamais reculer...

— *Madamisello ! Madamisello, mai de-que fasès amoundaut ?* (1).

Et, tout autour de la charrette, frôlant la causerie des sages, la farandole repartit. Autour de moi, à la cime du char, les fleurs qui le paraient buvaient un peu de nuit ; et, à pleines mains, je les jetais sur les vieillards et sur la ronde. Semblable aux batailles de Saint-Laurent, les tournesols et les roses trémières rayaient l'air et jonchaient le sol.

(1) Mademoiselle, mais que faites-vous là-haut ?

— *Vivo sant Jan lou meissounié !* (1).

— Zôu, Andréloun, mon garçon, recommence la farandole !

Et je dégringolai le long des gerbes pour prendre la main de Pélit.

Un cercle d'honneur, d'abord autour des maîtres et du char ; un autre autour des matrones assises, et nous voilà partis dans le *restouble* (2) vers la colline chaude qui embaumait.

Nous bondissions dans la broussaille. A nos pieds, le feu de Saint-Jean achevait de mourir. La nuit, câline, s'appuyait sur la braise. Le mas de Virette, tout noir, nous vit passer devant sa porte close, et quand, sur l'aire, la gerbe liée de ma ceinture rouge fut au milieu de nous, nous sentîmes que le rite était accompli...

Nanon, Élisa, la mère Denante, servaient les sirops et la limonade. Andréloun, sans trinquer, son accordéon à ses pieds, but, extasié, la groseille douce.

— *Em'aco bello finido* (3) ! — cria-t-il dans un rire qui parut un sanglot.

Et il brisa son verre.

— La nuit sera courte, dit mon père, si tu en as envie, nous pouvons accompagner Jérémie

(1) Vive Saint Jean le moissonneur.
(2) Les chaumes.
(3) Et avec cela bonne fin !

sur la Caume et voir avec lui se lever le soleil.

De quel baiser — ô mon père, je me souviens... — j'acceptai et dis merci !

Les garçons se préparaient à dormir sur l'aire où Jean allait aussi passer la nuit. Au mas, Élisa avait arrangé pour les filles un dortoir dans le grenier à foin. Je les accompagnai jusqu'à la porte et le bonsoir, enguirlandé de clématites, fut rempli de caresses. Mon père et Jérémie m'attendaient sous le noyer d'où partait le sentier de la Caume.

Andréloun s'en alla avec les voisins en jouant des cantiques; près de la bergerie, il commença : « Esprit saint, descendez en nous, » au rythme ralenti de sa fatigue heureuse.

Nous partîmes. Jérémie marchait devant moi, mon père me suivait. Nous ne parlions pas.

Saint Jean s'était penché sur mon adolescence, et je sentais le monde en fleur. La nuit de juin avait des transparences éternelles ; le crépuscule avait ramené Demeter sur les aires, et le Saint-Esprit, orné de ses dons enviables, accourait à l'invite de l'innocent. Le ciel et la terre philosophaient à voix si claire que j'entendais chanter le blé et répondre les astres.

— Il faut être pur pour être fort, murmuraient les gerbes.

— Il faut être forte pour être féconde, — répondait la plaine moissonnée.

Jérémie grimpait le sentier dont je connaissais

le silex, les détours et les parfums sauvages. Sa silhouette, par moments, s'enlevait en plein ciel, et je songeais à l'idylle des bords du Rhône, à cette flûte de roseaux où avaient chanté ses vingt ans. On disait qu'il avait jeté la flûte dans le fleuve...

On disait qu'il la portait sous sa chemise, liée contre son cœur avec une courroie...

On disait...

Mais les chiens du troupeau nous avaient entendus, ils jappaient fort sur le bord de la Caume ; et Mius, le petit berger, criait :

— *Es vous, mestre ? me semblo que sias pas soulet* (1).

La Caume, obscurément, réverbérait le chemin de Saint-Jacques. Les silex étaient restés brûlants sous la brise qui caressait le roc et la broussaille. Les chiens nous faisaient de grandes politesses.

— Avant deux heures il fera jour. L'aube commence à rôder. C'est d'ici qu'il faudra la voir ; mais, maintenant, c'est la nuit qu'il faut contempler. Suivez-moi.

Jérémie, maître de ces hauts lieux, tête fière et torse droit, nous conduisit au point mystérieux qu'il avait élu entre tous et déplia par terre une couverture de laine sur laquelle il nous fit asseoir.

Doux pays, mon doux pays bleuâtre ! Quelle

(1) C'est vous, maître ? Il me semble que vous n'êtes pas seul.

paix tombait sur toi ! Le vallon clos où a passé la Chèvre d'or, et les jardins sous l'arrosage, et la petite ville, là-bas, où maman dort dans la vieille maison pas bien loin du clocher, et le village où Mistral se recueille et respire dans la nuit fine, — qu'il est beau, le dessin de ma vie !

Les cyprès veillent. Ils font la garde, levés comme des lances protectrices. Jadis ils entouraient les temples de Vénus ; les colombes du sacrifice nichaient entre leurs bras, et les anciens prirent coutume d'en planter deux à l'entrée de leurs terres, comme un signe de bon accueil... Plus tard, si funèbres, si doux, les chrétiens les menèrent aux cimetières..., et là aussi, ce fut le bois sacré, le bon accueil.

Voici que mon cœur devient lourd... Il y a tant de cyprès, de longs murs de cyprès, dans la plaine... « Nous sommes plus riches de morts que de vivants (1). »

O mon âme d'enfant, où es-tu ? et pourquoi le regret de moi rôde-t-il autour de mon âme close ? Qu'est-ce que la vie ? Un rêve austère ? Une aventure ? Tout fuit, le soleil, les saisons...; je sens neiger les regrets qui viendront. C'est le premier baiser nostalgique que le temps donne à ma jeunesse..., splendeur plaintive d'un cantique cruel.

Ai-je déjà une mémoire dans laquelle passent des printemps disparus, et mon esprit se trou-

(1) Auguste Comte.

ble-t-il devant les cieux ouverts et le silence ? L'éternité parle bas à mon cœur. Il y a de lourds secrets fidèles...

Mais Jérémie s'adresse à moi et dit, montrant le vaste ciel :

— On vit là dessous, comme si par hasard on était le premier à vivre. Je suis vieux, et des fois, je pense que je vois l'avant du monde...

Mon père murmura :

— Le firmament a tourné tant de fois sur le travail des hommes !...

— Ah ! Monsieur ! il y en a eu du travail, du travail et du travail ! Vivre est si difficile pour l'homme ! On dirait que la terre lui refuse tout ! Il faut tout lui arracher, les habits, le manger, les maisons.

— Mais vous, Jérémie, qui êtes un sage, vous n'avez guère de besoins, et vous vivez comme vivaient les pâtres de Bethléem. Vos étoiles sont les leurs...

— Peut-être bien, monsieur, et il se peut qu'au rebours de mes mérinos on n'ait guère amélioré l'espèce...; mais j'ai idée que les étoiles en savent long, et qu'au bout du compte, le genre humain a produit quelque chose. Tenez, une nuit, il y eut un grand brouillard et je sentis le froid. Je ramassai des *argelas* (1), préparai un bon feu, bourrai ma pipe, et quand j'ai voulu allumer, j'ai vu que j'avais oublié mes allumettes, ma

(1) Genêts épineux.

petite boîte d'un sou ; je suis resté avec ma pipe éteinte à regarder le ciel contre mon feu tout préparé, et j'ai pensé que moi que vous croyez si loin des autres, j'ai un immense besoin d'eux... Dans mon enfance on gardait le feu sous les cendres ; à présent on le met en poche, c'est beau allez !

— Votre enfance, où l'avez-vous passée ? est-ce qu'elle est bien loin, dites, Jérémie, bien loin de vous, votre enfance qui s'en est allée ? — demandais-je le cœur oppressé.

— Non, Mademoiselle, elle n'est pas loin ! C'était dans un mas de Crau. Ma mère est morte quand je suis né, et j'ai poussé, nourri par une chèvre, couché dans les *ensârri* (1) au milieu des agneaux. J'ai appris à soigner les bêtes, à leur donner le sel qu'il faut, à les marquer, à les tondre, à connaître toutes les sonnailles de Crau. Quand j'ai eu quatorze ans on m'a mené aux Alpes avec les troupeaux qui partent pour l'été. Nous marchions de nuit pour ne pas embrouiller la circulation sur les routes. Nous menions treize mille têtes, vingt *menoun* (2), six ânes, douze chiens. Ah ! le départ sur la route d'Arles ! le premier départ ! le chemin ! Que de maisons ensemble ! des maisons qui se tenaient par l'épaule, serrées comme les moutons dans un *jas* (3). Et le Rhône ! que d'eau qui coule vite et belle, et belle

(1) Poches en sparterie, placées sur le bât des ânes.
(2) Boucs.
(3) Bergerie.

et vite, sans se soucier de la Crau qui rôtit à deux pas !

» Ah ! je l'ai trouvé drôle, le monde, quand j'avais quatorze ans ! Des lieues de pays vide, vide, pelé, avec le galop du soleil sur des cailloux aussi gros que ma tête ; puis, tout d'un coup, des arbres, des prés en veux-tu en voilà ! et des roseaux et des toits serrés comme l'échine des brebis en troupeau ! Je suis allé voir Saint Trophime (1) ; c'est une majesté ! avec sa porte en mode de mystère ; et aussi les Arènes, les Alyscamps, tout ce que le *baile* (2) m'avait envoyé regarder ; et j'ai vu les marchands aussi, les devantures pleines d'habits tout prêts à mettre, et d'autres où il y avait du fromage pour cent personnes et des moutons tués pendus les uns à côté des autres devant des linges lessivés ; j'ai vu les cafés, et la Place des Hommes, et le marché, et les endroits où les gens sont ensemble et se parlent pour leurs affaires. Quand la nuit est tombée, j'avais vu ce que je devais voir ma vie entière. C'est drôle, j'avais quatorze ans !...

— Et de là, où êtes-vous allé ?

— Saint-Remy, Cavaillon, Pertuis ; mais rien n'était aussi beau qu'Arles. La Durance ne vaut pas le Rhône. Un matin, il y eut contre le ciel cinquante monts Ventoux en file, et le *baile* nous dit : « C'est ici. » Alors on arrêta le voyage, on défit les *insari*, et dans une grange, marquée

(1) La cathédrale d'Arles.
(2) Le maître-berger.

d'une croix de chardons, on installa le campement. L'herbe était drue et vert foncé. Les bêtes, qui tout l'hiver s'étaient soleillées sur la férigoule, se roulaient là-dedans et s'en mettaient jusqu'aux yeux. C'était fête de les voir se régaler ! Les chiens n'avaient pas grand travail ; nous, guère davantage. Alors le *baile* m'apprit à voir tourner le ciel. Si vous saviez comme c'est beau de voir pencher les astres, et ce que c'est, là-haut, que les jeux de la Saint-Laurent !

— Quels jeux ?

— Dans la nuit du 9 au 10 août, il se passe des choses extraordinaires, il y a des luttes d'étoiles ; des millions tombent tout enflammées en faisant des raies de lumière.

— Où tombent-elles ?

— Ah ! Mademoiselle, qui sait ? Le ciel est haut ! il a des étages ; les étoiles filantes ne sont pas des étoiles qui meurent, ce sont des étoiles qui voyagent. Qui vous dit qu'elles ne vont pas par troupeau, comme mes bêtes, et changent de climat tous les ans ?

— Mais le ciel, Jérémie, celui qui est là, il est pareil, n'est-ce pas, à celui que vous regardiez quand vous aviez quatorze ans ?

— Oui il est pareil, il tourne, il se ressemble. Mon ciel : une boule creuse, nous sommes pendus dedans... Ah ! quand on a vu tout cet emmanchement vous passer en ordre sur la tête, on n'a plus guère de doute sur Dieu, allez ! Ça va loin, vous savez, dans le cœur et dans la cer-

velle ! C'est toujours nouveau... ; c'est un beau travail d'apprendre le nom des astres et de savoir à quoi ils servent.

— Ils servent donc ?

— Le pâtre qui m'a appris à les connaître disait que c'étaient des *palais d'esprit*, les maisons des âmes, quoi ! Quand vous dites de quelqu'un qu'il est au ciel, où donc croyez-vous qu'il est ? Dans le bleu autour des étoiles ? ou balancé dans leur clarté, pour vous regarder vivre ? Tenez, là-haut, la Belle Moissonneuse, — et il montrait Véga de la Lyre, — c'est le paradis des chagrins d'amour... Et, là-bas, l'étoile des guerriers, regardez-la trembler sur la cime de Beauregard.

— Et l'étoile polaire, qu'est-ce que c'est ?

— L'étoile polaire ? ah ! la brave étoile ! la gentille gardienne du ciel ! C'est le paradis du bon sens ! Les marins la veulent pour eux, mais les bergers aussi ! Elle guide tout, cette perle qui n'est pourtant pas bien grosse ! D'ici, elle regarde le mont Ventoux, et ses camarades peuvent mener le bal si ça leur chante : elle est bien tranquille, elle, si douce, elle réfléchit.

— Qui l'habite ?

— Le *baile* pâtre disait que les Rois Mages y reçoivent les savants...

— Votre étoile, à vous, Jérémie, celle où vous espérez aller, laquelle est-ce ?

— Regardez-la, la belle, la charmante, levée la première, couchée la dernière, qui se promène

dans le ciel comme nous dans notre troupeau. Des fois, elle a l'air de mettre le pâturage en surveillance, elle guide les étoiles qui débordent sur le chemin de saint Jacques ; pourtant, *lis escabot* (1) du ciel sont sages !...

— Jérémie, pourquoi le ciel tourne-t-il sans répit, comme un condamné ?

— Ça, Mademoiselle, c'est sa gloire ! Nous, si nous voulons remuer, il nous faut des souliers, une charrette. Là-haut, on part comme ça ; je ne sais pas les mots pour dire cette majesté qui tourne, où nous irons.

Les étoiles commençaient à pâlir.

— A quoi sert le jour, demandai-je ?

— Au travail.

— Et la nuit ?

— Au bonheur !

— Peut-être le travail est-il plus beau ?

— Non, il n'est pas plus beau ; il prépare le bonheur, comme le soleil allume les étoiles. C'est lui qui mène tout, le cher soleil !

— Pourtant, il semble chasser les étoiles, il fait le ciel tout vide et rose avant d'y monter.

— Vide ? Ah, que non ! Les étoiles le boivent par-dessus comme nous par-dessous ! Elles s'en nourrissent pendant qu'il fait son métier de chaleur sur les villes et sur les champs. Il faut regarder pour apprendre un peu, regarder longtemps, une vie, sans bavarder comme ce soir ! A pré-

(1) Grands troupeaux.

sent, il faut nous lever. Partons vite pour l'endroit où l'aube est la plus belle ; nous avons juste le temps d'y courir !

Le soleil monta. Ce fut très simple. Pas une brume ; la nuit ne se défendit pas. L'étoile du berger disparut parmi des chants d'oiseaux. Le ciel redevint solitaire ; la lumière, ineffablement, ranima devant les yeux de Jérémie son mas de Crau par-delà les lavandes, et le Ventoux dentela l'horizon.

L'âme de mon pays, dans la fraîcheur des arrosages, apporta son concert d'aromes. La terre, allégée des moissons, reprit un air de fiancée. Les chiens jappaient, les *menoun* guettaient le dieu Pan autour du troupeau réveillé.

Mius amena Fadette, la chèvre favorite. Jérémie sortit de son carnier une tasse de buis et se mit à traire la chèvre, pendant que le petit pâtre disposait sur des pierres plates le sel des brebis.

Qu'il était bon, le lait de ma Provence ! Fadette avait mâché tous les parfums et tous les songes du pays ! ils écumaient entre les mains de Jérémie, sous la voûte du paradis discipliné et fabuleux. Tout ce qui m'entourait était vivant, stable, vrai.

L'aube et mon cœur qui chuchotaient au fond de moi dans une incantation mystérieuse entonnèrent pour la première fois le chant vague, à demi dérobé, de ma jeunesse éclose. Dans un

bonheur sans fièvre et sans mélancolie, mes vingt ans s'étaient mis en marche au rythme que marquait la musique des anges pour entraîner le paradis suspendu sur ma tête.

A la clarté de ce calme matin je sus que j'aimerais le repos dans l'espace et que l'agitation me serait ennemie. Contre le vieux berger qui venait de m'instruire, je me sentais particulière, forte de toutes mes croyances, tout accablée par les délices de mon âme et sûre d'avoir trop rêvé pour ne point posséder mon âme... S'il me fallait, plus tard, labourée d'infortune, n'être plus qu'une vague de la souffrance universelle, sans désespoir je tournerais avec le paradis de ma douleur.

Aux fuites de l'oubli, j'opposerai mon cœur, fixe et mouvant comme une étoile. Je le sens clos, mon cœur, clos comme un vase et comme une maison, et que si quelque jour il est malade, ce sera de fidélité...

Mon instinct, ma croyance et ma fantaisie se sont accordés pour toujours ; ma voix d'enfant au fond de moi chante l'émoi de mon enfance révolue. Dévorée d'intense méditation, je me sens précise et songeuse, et le soleil, père de toute la loyauté, me révèle ma raison exigeante qui, passionnément, va vers lui.

Tout est proche des jours vécus. Un pur poème, fait à ma ressemblance, échange avec moi, l'univers. Ma jeunesse vient de sonner son premier angélus, et je la vois qui se répand devant la

Caume roide avec une ondulation neuve, énergique.

Vienne le crépuscule ! en paix, je le traverserai : ma lampe est allumée au soleil du pays, et le riche pressentiment de ma sérénité, je l'ai cueilli avec les fleurs dont je couronnerai le Bonheur grave.

Jérémie nous disait adieu. Vit-il dans mon regard tourner le paradis et que mon ciel était en marche ?

Sur le bord de la Caume il nous regarda cheminer. Altier et mélancolique, appuyé sur son bâton, environné du peuple invisible des astres, je le contemplai longuement avant de tourner le sentier.

Je ne devais plus le revoir. Il mourut une nuit de gel, roulé dans sa limousine, la face tournée vers le ciel.

Mius fut réveillé par le chien qui hurlait à la mort ; il alla avertir les pâtres et quérir une claie, sur laquelle on allongea le corps abandonné par l'âme de lumière. Ce fut ainsi que Jérémie quitta la Caume.

A-t-il fait sur le char enflammé du soleil le tour complet du monde ?

Le ciel ne s'est pas arrêté. Mais, depuis, je ne sais de quel poignant mystère sont douées pour moi certaines constellations...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. — Une enfance provençale 7
II. — Nanon 17
III. — Le moulin d'huile 62
IV. — Toine 84
V. — L'amitié de Noël 95
VI. — Le Mas 105

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 11-1928.

UNE ENFANCE PROVENÇALE.

OUVRAGES POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

ACKER (PAUL)
Les exilés. Nouvelle édition illustrée. 7 50

ALANIC (MATHILDE)
L'aube du cœur . . . . . 10 »
Derrière le voile . . . . . 12 »
Le devoir d'un fils. . . . . 10 »
Les espérances. . . . . 10 »
Francine chez les gens de rien 12 »
Le maître du Moulin-Blanc. . . 10 »
Nicole, jeune grand'mère . . . 12 »
Rayonne! . . . . . 10 »

BALZAC (HONORÉ DE)
Eugénie Grandet . . . . . 7 »

BORDEAUX (HENRY), *de l'Acad. française*
Le mariage. (Hier et aujourd'hui). 10 »
La petite Mademoiselle. (Illustré). 9 »
La glorieuse misère des prêtres. Nouvelle édition. . . . . 12 »

BRUNEAU DE LABORIE
Du Cameroun au Caire par le désert de Libye. (Illustré). (*Couronné par l'Acad. française*). . 14 »

CHARCOT (JEAN)
Autour du Pôle Sud. Expédition du « Pourquoi-Pas? » (Illustré) . . . . 12 »

DANRIT (CAPITAINE)
Au-dessus du Continent noir. (Ill.) 12 »
Évasion d'Empereur. (Illustré). . 12 »
Robinsons Sous-Marins (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). (Illustré) . . . . . 12 »
Robinsons de l'Air. (Illustré) . . . 12 »
La Guerre fatale : France-Angleterre.
I. *A Bizerte*. (Illustré) . . . . . 12 »
II. *En sous-marins*. (Illustré) . . 12 »
III. *En Angleterre*. (Illustré) . . 12 »

DAUDET (ALPHONSE)
Tartarin de Tarascon. (Illustré) . 12 »
Tartarin sur les Alpes. (Illustré) . 12 »
Port Tarascon. (Illustré) . . . . . 12 »

DEKOBRA (MAURICE)
Le rire dans le brouillard . . . 12 »

DELLY
L'infidèle . . . . . 12 »
Mitsi . . . . . 12 »
Les ombres . . . . . 12 »

FARRÈRE (CLAUDE)
Mes voyages. I. (La promenade d'Extrême-Orient). . . . . 10 »
Mes voyages. II. (En Méditerranée) 10 »

FIERRE (JACQUES)
Les galères dans la rade (Corfou). 5 »

FLAMMARION (BERTHE)
Les idées d'Odette. 7 95

FOLEY (CHARLES)
La cloche des perdus . . . . . 12 »
Guilleri Guilloré. . . . . 12 »
La marraine de Georgette. . . 9 »
Fleur d'ombre . . . . . 10 »
Jean des Brumes. . . . . 9 »
Sylvette et son Blessé (*Couronné par l'Acad. française*) . . . . . 9 »

FRAPIÉ (LÉON)
Nouveaux contes de la Maternelle 5 75

FRAPPA (JEAN-JOSÉ)
La princesse aux clowns. . . . 7 »

GASQUET (MARIE)
Une enfance provençale. . . . 9 »

GÉNIAUX (CHARLES)
La famille Messal 5 75
La passion d'Armelle Louanais. (*Grand Prix du roman de l'Académie française*). . . . . 7 »
Pour la gloire . . . . . 7 »

HALT (MARIE-ROBERT)
Histoire d'un petit homme . . 10 »

HERMANT (ABEL)
Histoires héroïques de mon ami Jean. . . . . 5 »

JABOUNE
Les Grands Hommes quand ils étaient petits. (Illustré) . . . . 9 »

LEVEL (MAURICE)
La cité des voleurs 7 50

MACHARD (ALFRED)
Le Loup-garou . . . . . 7 »
Poucette ou le plus jeune détective du monde 5 75

MALOT (HECTOR)
Sans Famille (2 vol. illust.), chacun. 12 »
En Famille (2 vol. illustrés), chacun. 12 »

MAUZENS (FRÉDÉRIC)
La nouvelle aventure du "coffre-fort vivant", roman . . . . . 12 »

MEYNIER (COLONEL O.)
Les conquérants du Tchad. (Ill.). 7 50

NAUDEAU (LUDOVIC)
La jolie fille de Dublin. . . . . 12 »

PINEDO (FRANCESCO DE)
Mon vol à travers l'Atlantique. Traduit par Robert Renard. (Ill.). 12 »

PRÉVOST (MARCEL), *de l'Acad. française*
L'art d'apprendre. . . . . 7 »

RIPERT (ÉMILE)
Quand je serai bachelière . . 7 95

ROUCH (J.), *Lieutenant de vaisseau*
Le pôle Nord. (Illustré) 7 50

TRILBY (T.)
Marie-Pierre au volant ou la grande aventure. . . . . 12 »
Aimer, c'est pardonner . . . . 12 »
La jolie bêtise . . . . . 12 »
Amoureuse espérance . . . . . 10 »
Le droit d'aimer . . . . . 12 »
L'incomprise 8 50
Le mauvais amour. . . . . 10 »
Le retour. . . . . 9 »
La roue du moulin. . . . . 7 »

VIGNES-ROUGES (JEAN DES)
Deviens un chef 7 50

WETTERLÉ (ABBÉ)
En Syrie avec le général Gouraud. (Illustré). 7 50

15177. — Paris. — Imp. Hemmerle, Petit et Cie. 11-1928. (A)